

3 1761 03524 4235

Zwobinski

7

211-

A. 7. 19

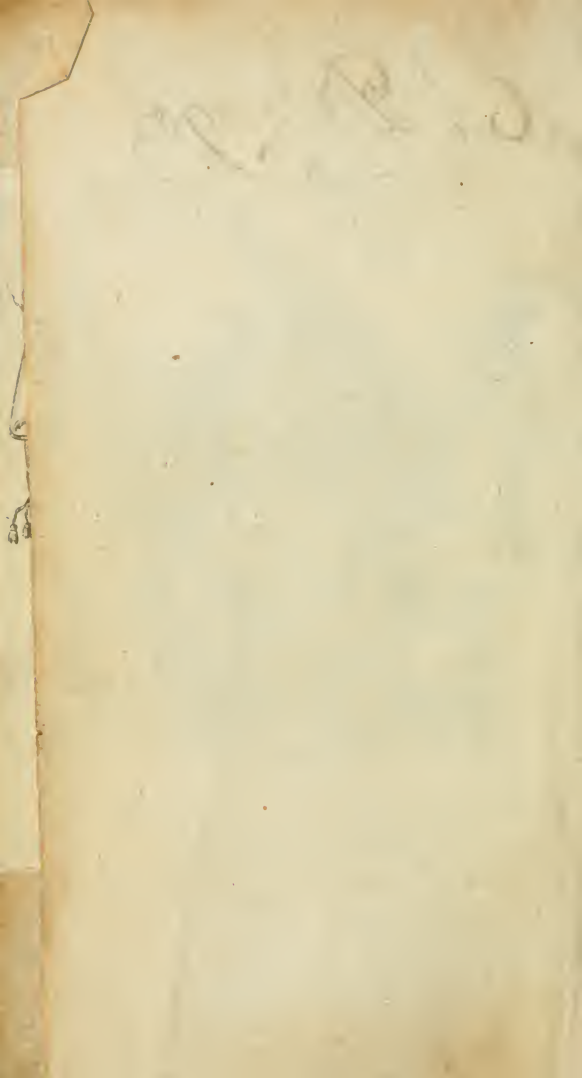
~~1792~~

D.D. 1



George Simon Harcourt,
Viscount Muncham.

С. Дениговъ



Le nonham

~~65995 me~~

MÉMOIRES
 TURCS,
 O U
 HISTOIRE
 GALANTE
 DE DEUX TURCS,
 PENDANT LEUR SEJOUR
 EN FRANCE.

Par un Auteur Turc, de toutes les Aca-
démies Mahométanes, licencié en
Droit Turc, & Maître-ès-Arts de
l'Université de Constantinople.

TOME PREMIER.

Godard d'ancour, Coude



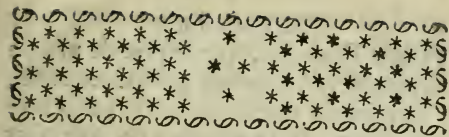
495048

2. 8. 99

A AMSTERDAM,
 PAR LA SOCIÉTÉ DES LIBR.

M. DCC. LVIII.

PQ
1985
G65A7



MÉMOIRES TURCS.

PUISQUE je me trouve dans un païs si fertile en Auteurs, on me permettra bien de l'être aussi. Un Turc, quoiqu'on en dise à Paris, est un homme comme un autre. Les François sont assez polis pour me pardonner les fautes que je ferai en leur langue. Je l'avois apprise dans mon enfance avec un soin extrême; mais je l'ai un peu négligée depuis quelques années que je travaille à mettre l'Alcoran en vers Turcs. Je pourrai bien aussi le mettre quelque jour en vers François: j'en apprens les règles. Comme je veux, avant que de sortir de France, me faire recevoir ou associer dans quelque Académie, je suis bien aise de faire voir un ouvrage de ma façon: ce sont mes Mémoires, que je prens la liberté de présenter au

Public François, que je prie de m'être favorable. Malgré ma grande jeunesse, l'histoire de ma vie ne laisse pas d'être amusante, & de contenir des faits fort intéressans, ainsi qu'on va le voir. J'avois résolu de donner le nom de Préface a ce petit préambule ; mais ayant appris qu'on n'en lisoit point en ce pais, je me contente de dire à la fin, que c'est une Préface qu'on vient de lire.

Nous autres Turcs, nous ne connoissons souvent que nos peres ; en cela bien diférens des François, qui ne peuvent répondre que de leur mere. J'avois environ dix ans, quand, curieux de connoître la mienne, dont je n'avois jamais entendu parler, je demandai un jour à Bacha Muley, mon pere, si elle étoit morte. Je m'apperçus que ma question l'affligoit. Les enfans sont sensibles ; je me mis à pleurer ; mes larmes attendrirent Muley. Il me prit entre ses bras en soupirant, & me dit qu'elle vivoit encore, qu'elle m'aimoit ; mais que je ne pouvois la voir, étant trop éloignée. Comme mon pere me parloit en François, & que je lui demandai pourquoi il me faisoit ap-

prendre cette langue avec tant de soin ; c'est , mon fils , me dit-il , qu'ayant accompagné en France l'Ambassadeur de la Porte , il y a environ dix ans , j'en suis revenu avec une estime singuliere pour cette Nation.

Incapable d'aucune réflexion , je me contentai de cette réponse. Quelques mois après , Bacha Muley me fit expliquer plusieurs lettres Françoises , voulant apparamment juger par lui-même des progrès que j'avois faits en cette langue. Je les rendis en Turc le mieux qu'il me fut possible , pour lui faire voir que j'en faisissois le sens à merveille. On aime à montrer ce qu'on sçait. Depuis ce jour , toutes les fois qu'il recevoit des lettres de l'aimable Françoisse qui lui écrivoit , il ne manquoit jamais de me les faire expliquer. Il sembloit qu'il prenoit plus de plaisir à m'entendre lire les douceurs qu'elles contenoient , qu'à les lire lui-même , comme si en passant par ma bouche elles eussent acquis de nouvelles graces. La lecture faite , mon père ne manquoit jamais de m'embrasser sur le front & sur les yeux , en me serrant entre ses bras.

J'étois si charmé de ses lettres , & des tendres careffes qu'elles me procuroient , que quand je pouvois voir Muley , je lui demandois avec emprefement s'il n'avoit rien à me donner à lire. Non , me difoit-il quelquefois , en me jettant de tendres regards , qu'il levoit enfuite vers le Ciel : on nous oublie , mon cher Dely. Comme il me cachoit toujours quelque chose des lettres qu'il recevoit , & qu'il ne me laiffoit pas lire tout indifferemment , je fentis naître en moi un mouvement de curiosité. Je cherchai bientôt à le fatisfaire : j'attendis avec impatience que le Bacha me fit appeller , pour expliquer quelque nouvelle lettre. Comme il ne manquoit jamais de m'en faire relire en même tems trois ou quatre des anciennes , j'espérai pouvoir me faifir adroitement de quelque une fans être apperçu.

Ce jour si attendu étant enfin arrivé , je mis la moitié de mon attention à examiner où Muley mettoit ses lettres , quand je les avois lues. M'appercevant qu'il les gliffoit dans fa ceinture , je me faifis adroitement de la

premiere qui me tomba sous la main en le careffant & le ferrant entre mes bras à mon ordinaire, je la cachai sans qu'il s'en apperçut. Mon larcin fait, il me tarda d'être seul. Je ne fus pas plutôt libre, que je satisfis ma curiosité: je reconnus avec plaisir que cette lettre étoit une de celles dont mon pere ne m'avoit laissé lire que quelques lignes. Mon ardeur à la parcourir fut si grande, & je la lus avec tant de rapidité, qu'à la premiere lecture je n'y compris rien. Surpris cependant d'y avoir trouvé mon nom, je la relus avec encore plus d'avidité; je mis en usage tout ce que je sçavois de François pour en comprendre jusqu'aumoindre terme.

Cette lettre m'apprenoit des choses trop intéressantes, pour ne l'avoir pas conservée le plus précieusement qu'il m'a été possible. Je l'ai encore relue depuis mille fois avec un nouveau plaisir. Elle commence par quelques plaintes que cette belle Françoisse fait à mon pere sur ce qu'il a été deux mois sans lui écrire; & après de tendres reproches, dont l'amour semble avoir choisi les termes, voici ce qu'elle dit

à mon sujet , & ce que Muley n'avoit jamais voulu me laisser traduire.

» Embrassez pour moi notre cher
 » Dely. Que vous êtes heureux d'a-
 » voir près de vous ce gage précieux
 » de l'ainour le plus constant qui fut
 » jamais ! Lui parlez-vous quelquefois
 » de sa tendre mere ? A-t'il quelqu'un
 » de mes traits ? Puisse-t'il les retra-
 » cer tous à vos yeux ! Cher Muley ,
 » ne le confondez-vous point parmi les
 » enfans de vos Esclaves ? Non je ne
 » le puis croire. Né d'une mere libre,
 » il jouit d'un sort plus heureux. Adieu,
 » puissiez-vous ne jamais oublier votre
 » chere Euphémie !

Convaincu que je tenois la vie de cette Françoise , je conçus - dès lors combien elle étoit chere à Bacha Muley , par les bontés & les attentions qu'il avoit pour moi. Je me rappelai avec plaisir les larmes de joye que je lui avois vu répandre en lisant les lettres de ma mere , & je comprens aisément quelle satisfaction c'étoit pour lui de se les faire relire par le fils de celle qu'il aimoit : ma voix l'attendrissoit : je m'étudiai depuis ce jour à en

rendre encore les inflexions plus tendres. Quand le Bacha m'employoit à ce doux ministère , je m'attendrissois souvent moi-même. On verra dans la suite comment je passai en Turquie.

Un jour que mon pere écrivoit à cette belle , il me demanda si je ne serois pas bien aise de lui faire un petit compliment en François. Sur ce que je lui répondis que j'en serois charmé , il me donna sa plume , & me dit d'écrire ce qu'il me viendrait à l'esprit sur le revers de sa lettre. Je compris qu'il étoit bien aise d'envoyer de mon écriture à ma mere. En vain je le priaï de me dicter ce qu'il souhaitoit que j'y misse ; il voulut que cela vint de moi. Voici ce que j'écrivis : *Dely vous aime de tout son cœur , Madame.*

Bacha Muley fut si charmé de ce que je venois d'écrire , qu'il m'embrassa avec transport. A la premiere lettre qu'il reçut de France , je demandai à mon pere si la Dame avoit été contente de mon petit compliment. Il me répondit qu'oui , & me donna à lire sa réponse , qui commençoit ainsi : *Je suis sensible à l'amitié de l'aimable Dely ,*

que j'embrasse de tout mon cœur. Je ne manquai pas une fois depuis d'écrire quelques lignes dans toutes les lettres de Bacha Muley, & il y avoit toujours quelques mots pour moi dans celles d'Euphémie.

Un jour que je voulus sçavoir de mon pere si cette Françoise n'étoit pas quelqu'une de ses anciennes Esclaves, dont il se feroit défait, il me parla de cette Dame en des termes qui me firent connoître combien il la mettoit au dessus de toutes les femmes qu'il avoit dans son ferrail. Il m'apprit qu'il devoit sa connoissance au voyage qu'il avoit fait à Paris avec l'Ambassadeur qu'il y avoit suivi en mille sept cent vingt-un; qu'il l'avoit aimée, & qu'il en avoit été aimé tendrement; que depuis ce tems, l'absence n'avoit servi qu'à ferrer les nœuds qui les uniffoient. Comme je lui demandai pourquoi il ne l'avoit pas amenée avec lui; qu'il étoit assez riche pour pouvoir acheter la plus belle femme du monde: mon fils, me dit-il avec bonté, chaque pays a ses usages; les femmes, que vous voyés ici nos Esclaves & sou-

mises à toutes nos volontés , sont en France autant & plus libres que nous. Chaque homme n'en peut posséder qu'une ; mais j'avoue , ajouta-t'il , que si toutes ressembtent à Euphémie , malgré la multitude de celles qui peuplent nos serrails , les François sont mieux partagés que nous. Hé qui a empêché cette Dame de vous suivre librement , dis-je à mon pere ? (Ce qui m'a empêché moi-même de demeurer en France.) Notre Religion , mon fils , repartit Muley. Je plains son sort , elle plaint le mien : tous deux fermes & inébranlables dans notre croyance , nous avons faits de vains efforts pour nous convaincre. Elle a résisté à mes raisons , j'ai résisté à ses larmes. J'ai séduit son cœur , mais je n'ai pu séduire sa foi ; tant il est difficile de vaincre les préjugés dans lesquels nous sommes nés.

J'avois environ quatorze ans quand Bacha Muley me tint ce discours. Il se servit de cette occasion pour m'engager à demeurer toujours fidèle au grand Mahomet , & à ne pas me laisser sur-

prendre par les apparences , si j'allois quelque jour en France.

Bacha Muley avoit passé successivement par toutes les charges de l'Empire. On ne fait guère ce chemin sans exciter bien de la jalousie ; chaque pas offre de nouveaux rivaux à combattre. Les a-t'on surmontés ? ce sont des ennemis , d'autant plus dangereux , qu'ils cachent avec art le mal qu'ils veulent faire. Mon pere ne parvint aux postes les plus brillans , que pour tomber de plus haut.

Un jour que nous lisions des lettres de l'aimable Françoise , & qu'il me tenoit entre ses bras , j'eus la douleur de voir une troupe de Janissaires me l'arracher malgré moi , & le conduire en exil dans les confins de la Turquie ; à peine lui laissa-t'on le tems de me dire en m'embrassant : Apprenez , mon fils , par mon exemple , ce que c'est que la fortune. Après ce peu de mots , auxquels je ne répondis que par des larmes , il fallut nous séparer.

Comme personne ne put sçavoir où Muley étoit relégué , le bruit se répandit que sa vie avoit été terminée par le fatal cordon.

Ainsi je fus privé de la vue du plus tendre de tous les peres , dans le tems que j'avois le plus besoin de ses conseils. Que cette perte rendit mon sort différent de ce qu'il avoit été jusqu'alors ! je tombai dans l'état le plus déplorable qui fut jamais. Bacha Muley avoit un autre fils légitime nommé Safar , qui , selon les loix du pays , devoit hériter de tout ; car ma mere étant inconnue , j'étois réputé fils d'Esclave , & réduit à un bien si médiocre , qu'à peine pouvoit-il me suffire pour vivre.

Béma , mere de Safar , me haïssoit mortellement. Jalouse des bontés que son époux avoit pour moi , ou du peu d'égard qu'il conservoit pour elle , elle avoit elle-même travaillé à sa disgrâce : je l'ai toujours crue d'intelligence avec les ennemis de mon pere. Quoiqu'il en soit , je ne pus lui donner que des larmes.

Persuadé que Muley n'étoit plus , je me dérobaï d'une maison si funeste , & fus m'engager volontairement au service d'un marchand d'Esclaves nommé Aray. Je le suivis en Perse où il alloit

acheter des femmes pour fournir les ferrails des premiers de Constantinople. Un de mes amis , peu favorisé de la fortune , eut la générosité de me suivre.

On ne pleure pas toujours : le tems adoucit les peines les plus amères. Comme j'étois dans un âge où les passions se font le mieux sentir, & que je les ai un peu violentes , je ne voyois guère de personnes aimables sans sentir naître en moi des désirs que j'avois peine à réprimer : mais rien n'égala les transports de joye & les tendres sentimens qui s'emparèrent de mon cœur à la vue d'une jeune Persane dont je parlerai bientôt. C'est une de ces beautés rares , que le Créateur ne semble avoir embellies de tant de traits charmans , que pour donner une idée abrégée de sa toute-puissance.

Nous étions près de rentrer en Turquie avec une douzaine de femmes des plus belles que nous avions pu trouver , lorsqu'un homme mis assez simplement vint nous dire qu'il avoit une fille d'une beauté ravissante : il ajouta qu'il l'élevoit depuis long-tems avec un soin

extrême ; qu'elle étoit digne d'entrer dans le ferraill du Grand - Seigneur. Comme nous n'étions qu'à deux farsanges * de l'endroit où elle étoit , Ary m'y envoya pour voir si cet homme n'exagéroit point les charmes de sa fille , étant naturel de vanter ce dont on veut se défaire : nous étions d'ailleurs accoutumés à entendre chaque jour de semblables exagérations. Afor (c'est le nom de ce bon vieillard) me conduisit , à travers des bois & des montagnes inaccessibles , dans une espèce d'habitation qu'il avoit entre des rochers. Je frémis à la vue d'un séjour si horrible & capable d'effraier le plus intrépide des hommes ; d'un côté , ma vue se perdoit dans des abîmes creusés par des torrens qui s'y jettoient avec un bruit épouvantable ; & de l'autre , à peine mes yeux pouvoient-ils atteindre le sommet des montagnes que nous côtoyons.

A l'horreur d'un séjour si affreux succéda l'objet le plus aimable. Je trouvai dans une espèce de petit jardin sauvage une jeune fille , telle que je n'en

* Lieues Persanes.

avois jamais vue. La douceur de son visage dissipa bientôt les craintes mortelles dont je n'avois pu me garantir , & mon cœur fut bientôt occupé d'autres soins. Afor appella Théophie , & lui ayant dit de nous suivre , il me conduisit dans une petite cabane qui terminoit le jardin : là , m'ayant fait asseoir sur un gazon qui regnoit autour , voilà , me dit-il , la personne dont je vous ai parlé ; pensez-vous que votre Maître en sera satisfait ? J'ai tout lieu de le croire , lui dis-je , avec une émotion & un trouble que je n'avois pas encore senti ; aussi jamais l'amour ne s'étoit-il offert à mes yeux avec des traits si charmans.

Tout me ravissoit en cette aimable fille. A chaque regard , je découvrois de nouvelles graces qui allumoient de nouveaux feux dans mon cœur. Afor m'étala les charmes de sa fille , & m'en faisoit remarquer jusques aux moindres agrémens. J'en découvrois mille fois plus d'un coup d'œil qu'il ne m'en disoit , & qu'il n'en avoit sans doute remarqué lui-même. Je voyois des yeux de l'amour.

Comme Théophie étoit droite devant moi , je la priai de me donner une de ses mains. Elle la mit auffi-tôt dans les miennes : je la trouvai d'une beauté fi parfaite & d'une blancheur fi éblouiffante , que je brûlai d'y porter mes lèvres ; mais je me retins par prudence , de crainte que paroiffant trop charmé de Théophie , Afor ne la mit à un prix exceffif , ce qui m'auroit defefpéré.

Je puis donc la conduire à votre Maître , me dit ce vieillard avec un air de fatisfaction , qui marquoit combien il étoit charmé de fe défaire d'un fi aimable objet. Cela ne doit point furprendre les François qui liront ces Mémoires ; c'est un honneur pour les femmes d'Asie de paffer dans nos ferrails. On y destine les plus belles dès leur enfance. Leurs meres les instruisent elles-mêmes de la conduite qu'elles y doivent tenir. C'est ainfi que l'usage fe rit des préjugés , & autorife parmi certains peuples ce qu'il condamne chez d'autres. La nature répugne à peu de chose ; elle fe plie à tout : telle est à Paris une beauté fière & dédaigneu-

se , qui se trouveroit honorée à Constantinople d'être Esclave de celui à qui elle daigne à peine donner des loix.

Je n'eus pas plutôt assuré Asor qu'il pouvoit conduire Théophie à Aray , qu'il nous quitta pour aller cueillir quelques fruits destinés à nous rafraîchir. Quel moment que celui où je demurai seul avec cette charmante Persane ! Je la fis asseoir à mon côté ; & prenant une de ses mains , pour cette fois je ne pus m'empêcher d'y porter ma bouche. Quel est l'heureux mortel, lui dis-je , à qui tant de charmes sont réservés ? Que j'envie son bonheur ! Que ne suis-je assez riche pour vous acheter moi-même , belle Théophie , & vous faire un sort digne de vous ! hélas ! me dit-elle avec tendresse , & une franchise que les Françoises, naturellement dissimulées , auront peine à croire , il y a long-tems que je brûle de connoître un homme , & de faire son bonheur & le mien : puisse celui à qui vous me vendrés être aussi tendre que moi , & que vous me le paroissés ! Toute la grace que je vous demande , c'est de ne me pas faire passer dans le

ferrail de quelque vieux Bacha , où l'on n'a que l'honneur de leur appartenir , sans goûter les douceurs de l'amour , après y avoir été destinée dès l'enfance. Non , lui dis-je , non belle Théophie , tant de charmes ne seront pas perdus : quelque jeune chef de nos braves Janissaires en fera un usage conforme à vos desirs. Puisse-t'il vous ressembler , poursuivit-elle , en me jettant des regards animés de la plus vive tendresse ! que je serois contente de mon sort ! Flaté d'une réponse si conforme aux sentimens de mon cœur , je me plaignois en secret de n'être pas en état de posséder une si charmante personne.

Je ne sçais qui me retint & me fit modérer les transports violens qui agitoient mon ame. Né d'une mere Françoisise , mon cœur est souvent François , & dément l'habit que je porte. C'est de-là que me vient le respect que j'ai pour le beau sexe , & voilà l'origine de l'espèce de chagrin que j'ai toujours eu de voir en Turquie les femmes destinées à être nos Esclaves , moi qui me suis toute ma vie senti porté à les adorer.

Je me contentai de demander à Théopie si elle n'avoit jamais eu de commerce avec aucun homme. Elle me répondit ingénument que non, mais qu'elle espéroit par mon moyen avoir bientôt cet honneur. Qu'un François accoutumé à se croire honoré des caresses d'une Dame, eût été charmé des naïvetés de cette aimable fille, qui regardoit comme un honneur de recevoir celles d'un homme !

Je voulus sçavoir aussi de quelle secte de Mahomèt elle étoit. Je suis de celle de Jatab, me dit-elle. A ce mot, je ne fus plus surpris des espèces d'avances qu'elle m'avoit faites. Je sçavois, pour l'avoir lu cent fois, que ce Jatab étoit un misérable, qui s'étant dit fausement Disciple du grand Mahomet, avoit publié une religion à sa fantaisie. Les femmes, selon lui, ne sont pas de pures machines faites simplement pour notre plaisir. Il ne prive pas ces admirables automates de tout sentiment après leur mort : il leur promet un Paradis comme à nous, où elles jouïront sans cesse, dit-il, d'un plaisir aussi vif que celui que leur aura pro-

curé l'homme le plus aimable à qui elles se seront livrées pendant leur vie.

Mais il veut que toutes , à l'âge de quinze ans , aillent en pèlerinage à la montagne d'Alphea , où ce Brigand s'est fait bâtir un Temple ; & que celles qui plairont aux Ministres de Jatab y demeurent pendant huit jours , soumises à toutes leurs volontés. Les femmes de cette secte ne peuvent ni se marier , ni être exposées en vente aux Marchands d'Esclaves , qu'après avoir fait ce saint voyage. S'il en naît un fils , il est destiné à servir les Autels. Sa mere le va offrir elle-même , & ces bons Moines ont souvent la générosité de la renvoyer avec l'espérance d'en avoir bientôt un autre pour elle. Quelle charité ! Une fille manque-t'elle à quelqu'une de ces loix ? elle est non-seulement privée de l'éternité bienheureuse qui lui est promise , mais encore condamnée à brûler sans cesse d'un amour violent , sans espérance de le satisfaire jamais. Il leur est défendu , sous les mêmes peines , de refuser leurs faveurs à aucun homme ; mais ce n'est qu'après le saint pé-

lerinage : jusques-là , elles doivent se conserver vierges. On me permettra cette petite dissertation en passant en faveur de ce qu'elle est très-nécessaire pour la suite.

Il ne me fut pas possible de douter que Théophie n'eût déjà fait le voyage de la montagne d'Alphea , puisque son pere l'exposoit en vente. Je lui fis quelques reproches sur ce qu'elle m'avoit dit qu'elle n'avoit eu de commerce avec aucun homme , en lui rappelant le pèlerinage qu'elle avoit du faire. Il est bien vrai , me dit-elle , avec naïveté , que j'ai été à la montagne ; mais nos Ministres sont des Saints , & non pas des hommes. Qu'avois-je à lui répondre ? Telle étoit sa croyance. Il n'est pas facile d'effacer de l'esprit d'une femme les préjugés qu'elle a une fois adoptés. Je me consolai d'abord sur ce qu'étant homme comme les autres , Théophie dans ses principes ne pouvoit pas me refuser ses caresses. Le penchant que j'avois conçu pour elle étoit si violent , que je ne pensois plus qu'à le satisfaire , après avoir maudit mille fois le temple d'Alphea

& les Ministres de Jatab , lorsqu'Afor , qui revint chargé de fruits , modéra par sa présence la violence de mes transports.

Quelle fut ma surprise de voir avec lui une jeune fille d'une beauté encore au dessus de celle de Théophie , que je croyois incomparable ! je promenai d'abord mes yeux de l'une à l'autre , incertain sur laquelle je devois les fixer ; chacun de mes regards découvroit de nouvelles graces : enfin , après bien des combats , je les arrêtai sur Zulime , à qui je trouvai je ne sçais quoi de plus doux dans les traits que dans ceux de sa sœur ; car Afor m'apprit bientôt que cette jeune personne étoit encore sa fille , & cadette de Théophie. Je lui demandai s'il ne vouloit pas aussi la vendre. Il me répondit qu'elle n'avoit pas encore satisfait à ce que sa Religion exigeoit d'elle ; que si nous repassions l'année suivante , il pourroit aussi s'en accommoder avec nous.

Animé d'un tendre mouvement , que je ne fus pas maître de réprimer , je voulus prendre la main de l'aimable

Zulime pour la baiser ; mais elle la retira avec vivacité , en me disant qu'il ne lui étoit pas encore permis d'avoir le bonheur de toucher un homme. Ses refus ne servirent qu'à la rendre plus aimable à mes yeux & à irriter mon amour : nous mangeames quelques fruits tous ensemble , & Asor se disposa à me suivre avec Théophie.

Je ne pouvois quitter Zulime ; mon cœur sembloit me dire qu'elle étoit destinée à faire mon bonheur. Il fallut cependant m'arracher malgré moi de ce cher objet. Aray nous attendoit ; il étoit tems de le rejoindre. Théophie commençoit à perdre à mes yeux la moitié de ses charmes ; le voyage de la montagne d'Alphea me la faisoit regarder avec d'autres yeux que Zulime, qui n'avoit pas encore été souillée par les infames Ministres de Jatab : mais je la quittois avec la douleur de ne la revoir qu'après une semblable infamie. Je ne pus que baiser un pan de sa robe. Elle sembla m'accorder cette légère faveur avec joye , ce qui redoubla mon amour. Je lui demandai si elle me reverroit avec plaisir. Elle me répondit qu'oui.

qu'oui. Je lus dans ses yeux que son cœur étoit d'intelligence avec sa bouche. Je partis donc plus amoureux que je n'avois jamais été, & je partis avec la douleur de sçavoir que l'aimable Zulime alloit devenir la proie de lâches suborneurs. Est-il situation plus affligeante pour un homme qui aime ! C'étoit dans huit jours que cette jeune personne devoit faire le redoutable voyage de la Montagne. Déjà elle avoit la robe blanche que l'on prend pour ce pèlerinage, & elle cultivoit avec soin les fleurs dont elle devoit être parée. Elle me les montra avec complaisance en nous conduisant hors du jardin. Je les regardai avec des yeux pleins d'une rage, que l'amour changea bientôt en une tendre langueur, quand je voulus pour la dernière fois les fixer sur Zulime. Je ne pus lui rien dire ; ce fut là la première fois de ma vie que je sentis que les yeux avoient un langage. Que ne lui dirent point les miens !

En moins de deux heures nous eumes rejoint Aray, qui commençoit à s'impatier. Je m'apperçus de sa

surprise à la vûe de Théophie. Il la trouva charmante. Elle surpassoit en beauté toutes les femmes que nous avions déjà achetées en Perse. La vivacité des regards de mon Maître m'apprit qu'il en étoit amoureux. Quoiqu'il lui fut assez ordinaire d'aimer d'abord toutes les Esclaves qu'il achetoit, je trouvois quelque chose de plus animé dans l'amitié qu'il témoignoit à Théophie, qui y répondoit de son côté, selon ses principes. Le marché avec Asor fut bientôt conclu; & ce vieillard quitta sa fille, en lui recommandant d'être fidelle aux loix de Mahomet, interprétées par Jatab; qu'elle ne devoit jamais perdre de vûe l'éternité de volupté qui lui étoit promise. Après ces sages conseils, Asor embrassa sa fille & la quitta.

Aray ne fut pas plutôt maître de Théophie, qu'il voulut être seul avec elle. C'étoit sa coutume. Je me scus bon gré de m'être guéri des tendres sentimens que j'avois d'abord pris pour cette fille; car je n'aurois pu la souffrir sans jalousie entre les bras d'un autre. Je ne puis comprendre pourquoi

seul de tous les Turcs j'ai cette délicateffe. Je juge qu'elle me vient de ma mere, qui m'a donné un cœur à la Françoisé.

Nous restames la nuit dans l'endroit où j'avois rejoint Aray, qui fit ce qu'il put pour ne la pas trouver longue. Je ne la passai pas si tranquillement que lui. Uniquement occupé de Zulime, je ne pouvois la bannir de mon esprit ni de mon cœur; sans cesse elle se peignoit à mes yeux avec de nouvelles graces; quelquefois je me levois tout furieux en jurant de brûler le temple de Jatab & ses indignes Ministres, ou d'enlever du moins Zulime avant son infamie: mais tout-à-coup la crainte de lui déplaire me ramenoit à des sentimens plus doux. Courons là revoir, me disois-je, & convaincre cette belle & son pere qu'on abuse de leur crédulité sous le voile sacré de la Religion. Je vis bientôt que je formois de vains projets, & qu'il n'étoit pas si facile de détruire une coutume regardée comme sacrée depuis tant d'années par les habitans de ces déserts.

Depuis la perte de mon pere, il ne

me restoit pour tout bien qu'un ami , qui s'étoit mis avec moi au service d'Aray. Etant d'un âge plus avancé que le mien , il m'aidoit souvent de ses conseils. A peine le jour commençoit-il , que je fus trouver Azaïm (c'est le nom de mon ami.) Surpris de me voir levé si matin , après le chemin que j'avois fait la veille , il me demanda avec empressement ce que je venois lui apprendre. Je lui parlai avec tant d'éloge de Zulime , qu'il vit bien que je l'aimois. Où est cette fille , me dit-il ? je vois que vous voudriés acheter cette Esclave , & que vous n'êtes pas en état : combien vous faut-il ? Je veux bien vous l'avancer. Quand nous ferons à Constantinople , satisfait de votre Zulime ; nous la revendrons ; peut-être y gagnerons-nous encore ; si elle est aussi belle que vous la vantés.

Qui ? moi , vendre Zulime , repris-je avec horreur ! Non , cher Azaïm , si je pouvois la posséder , je l'adorerois toute ma vie : mais hélas ! elle n'est pas encore à vendre , & mes feux seront sans doute éteints quand je pourrai l'acheter. Ces mots ne purent sor-

tir de ma bouche sans être accompagnés de quelques soupirs , qui rédoublèrent la curiosité de mon ami. Que voulez-vous donc de moi , ajouta-t'il ? expliquez cette enigme. Je lui dis que Zulime étoit sœur de Théophie ; qu'elle la surpassoit en beauté ; mais qu'élevée dans une religion bizarre , il falloit qu'elle se livrât aux Ministres du Dieu de ce désert avant qu'elle pût être vendue. Hé bien , me dit Azaïm en souriant , nous l'acheterons après. Chaque pays a ses usages. Voulez-vous faire le faux Prophète , pour changer la religion de ces peuples ? Non , lui dis-je ; mais je veux enlever Zulime à ces monstres indignes d'un bien si précieux. Si tu es mon ami , cher Azaïm , poursuivis-je avec transport en le ferrant entre mes bras , daigne me seconder. Aray a assez de monde avec lui ; nous le rejoindrons sur nos frontières : feignos avoir quelques affaires en cette contrée.

Un tendre ami ne peut rien refuser. Azaïm voulut bien m'accompagner. Nous partimes , après avoir pris congé d'Aray , à qui nous promimes de l'al-

ler rejoindre dans peu. Mon dessein n'étoit pas de lui montrer ma proie. Je sçavois le sort de Théophie. Incertain si je serois assez heureux pour enlever Zulime, & occupé de ce projet, je ne pensai point où je pourrois lui offrir un asile. L'amour raisonne-t'il ?

J'avois cru avoir assez bien retenu la route de l'habitation d'Asor (l'amour fait croire tout possible) mais après avoir marché près de trois heures, je ne reconnus plus en quel endroit j'étois, & nous nous trouvames exposés sans guide dans des déserts inhabités. Il ne nous étoit pas plus facile de retourner sur nos pas que d'avancer. Je ne voyois de tous côtés que rochers terribles, que précipices affreux; mais tous différens de ceux que j'avois vus la veille. Aveugle sur le danger que nous courions au milieu de ces abîmes, je ne pensois qu'à ma chere Zulime; je n'étois sensible qu'à sa seule perte; celle de ma vie me touchoit peu. Comme la nuit commençoit à tomber, nous cherchames un asile. Une taverne sombre, où nous entrames en tremblant, nous servit de

retraite ; & quelques fruits sauvages , que nous apperçumes aux environs , furent les seuls mets que nous pumes trouver. Nous espérames que le lendemain quelque voyageur nous remettrait dans notre route. Vain espoir ! nous n'entendimes , nous ne vimes que nous ; nous n'osions avancer de crainte de nous éloigner encore davantage. Je demandois Zulime à haute voix à tout ce qui m'environnoit ; mais la nature muette en ces climats sauvages gardoit un silence obstiné. Je ne trouvais pas même d'écho qui pût me répéter un nom si doux. Combien de fois je l'aurois interrogé !

Pour comble de disgrâce , Azaïm ; que la faim pressoit , & qui n'avoit pas comme moi l'amour pour le soutenir , commençoit à se plaindre , & à me reprocher l'imprudence que j'avois eue de le conduire dans des lieux inhabités sans en sçavoir les routes. Combien de fois ne déclama-t'il pas contre l'amour & les amans ! Loin d'apporter des remèdes à nos maux , ses sermens ne servoient qu'à nous désespérer , la nuit nous surprit encore dans l'affreu-

se incertitude du parti que nous devions prendre.

Une haute montagne que nous aperçumes le lendemain, à trois farsanges environ de l'endroit où nous étions, nous fit prendre le parti d'y aller, espérant que de-là nous pourrions découvrir quelque habitation. Arrivés sur cette montagne, nous vîmes à quelque distance sur la colline des arbres taillés & plantés avec un certain ordre, ce qui nous fit croire que ce lieu étoit habité. Il l'étoit en effet : à peine eumes-nous fait quelques pas, que nous aperçumes un homme, qui, en nous voyant, courut se renfermer dans sa cabane. Il nous prenoit sans doute pour quelques brigands. Je lui demandai avec politesse si nous étions bien éloignés de l'habitation d'Afor. A ce nom, il nous ouvrit, & nous dit que c'étoit son pere, qu'il demouroit sur la colline voisine. Et Zulime, lui dis-je avec empressement, est-elle allée à la montagne d'Alphea? Voïant que je connoissois toute sa famille, il nous pria d'entrer; & après nous avoir offert quelque rafraîchisse-

ment, il nous dit que ce n'étoit que dans quelques jours que sa sœur devoit faire ce saint pèlerinage. Il étoit tems de nous retrouver. J'appris à cet homme que nous étions les Marchands d'Esclaves qui avoient acheté sa sœur Téophie ; qu'elle étoit partie pour le ferrail du Grand-Visir. J'ajoutai que nous étions si charmés de cet achat, que nous revenions au désert dans l'espérance d'y trouver encore quelques jeunes filles aussi charmantes. Il nous en indiqua plusieurs. Comme il étoit presque nuit il nous pria de demeurer chez lui jusques au lendemain matin ; ce que nous acceptames avec plaisir.

A peine fut-il jour, que nous nous rendimes à l'habitation d'Asor : car j'avois une impatience extrême de revoir ma chere Zulime. Son pere fut d'abord surpris de mon retour ; mais lui aiant allégué les mêmes raisons que j'avois dites la veille à son fils, il nous invita poliment à la fête qu'il devoit donner dans quelques jours à l'occasion du voïage de sa fille au temple de Jatab. Si vous voulés attendre, nous, dit-il, sans courir le désert

pour chercher des belles femmes ; vous en verrez ici un grand nombre qui doivent s'y rendre pour embellir cette fête. J'acceptai la proposition avec joie, moins curieux de voir cette fatale cérémonie, que charmé d'avoir par ce moyen l'occasion d'entretenir Zulime, & de pouvoir la désabuser, s'il étoit possible, ou l'enlever avant son deshonneur. Cette charmante fille me revit avec un plaisir qui éclata sur son visage. Je croyois vous avoir perdu pour toujours, me dit-elle. Ces mots furent accompagnés d'une certaine satisfaction, qui ne pouvoit venir que de la joie secrète que ressentoit son cœur en ma présence.

Cette douce réception me fut d'un favorable augure. Hé bien, lui dis-je, pour avoir occasion de la voir seule, vos fleurs belle Zulime, sont-elles bientôt prêtes d'être cueillies ? Les avez-vous déjà visitées ce matin ? Pas encore, me répondit-elle avec un air de simplicité & d'innocence capable d'enflammer le cœur le moins sensible ; j'y allois, ajouta-t'elle, quand vous avés paru, & je ne sçais pourquoi j'ai

plutôt couru à vous qu'à mes fleurs. Que je ne les prive pas, lui dis-je, du bonheur d'être arrosées de votre main; je vous accompagnerai. Hé bien, venez, reprit-elle, j'aurai le plaisir de vous voir tout ensemble. Je ne me fis pas prier; elle céda aussi à son tour avec le même empressement quand je la priai de me suivre sous un berceau de mirthe que j'aperçus près de-là: nous nous y assimes sur des sièges pratiqués dans le roc, sur lesquels on avoit appliqué de la mousse.

Je fus quelque tems à considérer Zulime, sans pouvoir lui parler. J'avois tant de choses à lui dire, que je ne sçavois par où commencer. C'étoit la première fois de ma vie que j'allois parler de religion à une femme: peu instruit de la mienne, comment l'engager à quitter la sienne? Mes regards embarrassés lui apprirent que j'avois quelque chose à lui communiquer, & la douceur des siens me fit comprendre qu'elle devinoit la cause de mon trouble. Que les hommes sont charmans! me dit-elle naïvement; je sens en leur présence un plaisir si vif, que je ne

puis l'exprimer : qu'il me tarde d'avoir fait le voïage de la montagne d'Alphea ! Je les connoîtrai après encore mieux, dit-on. Demeurez ici, cher Dely, je vous en conjure ; je serai charmée de vous revoir à mon retour ; je vous donnerai à baiser ma main. Mais quoi ? vous soupirez ! Ah ! ne la touchez pas, de grace, je ne puis vous la laisser prendre ; je ne suis pas encore digne de vous : quand je serai purifiée . . . Purifiée ! lui dis-je : est-il possible, belle Zulime, qu'on vous abuse si cruellement, & que tant de charmes soient réservés à des scélerats dignes de tout le courroux céleste ? Qu'entens-je, reprit la jeune Persane en frémissant d'horreur ? Est-ce bien vous ; Dely, poursuivit-elle, qui parlés ainsi des Ministres de Jatab ? ne craignez-vous pas que la foudre ne tombe sur votre tête ? Tremblez ; la terre va peut-être s'ouvrir sous vous pieds. Comment ces rochers que vous voyés s'élever dans les airs ne vous abiment-ils pas de leur chute ? Je n'ose vous quitter ; tous ces malheurs vous arri-veroient sans doute si je n'étois avec

vous ; c'est en faveur de mon innocence que le Ciel vous épargne. Ma mere , mes sœurs , & tant d'autres ont fait ce saint pèlerinage avant moi , & en sont revenues plus convaincues que jamais de la sainteté de cette action : pourquoi êtes-vous le seul qui la regardés avec d'autres yeux ? Quel aveuglement !

Quelle espérance de pouvoir désabuser une fille si persuadée de la sainteté de l'action qu'elle alloit faire ? Je ne pus que plaindre son erreur & mon amour , qui prenoit sans cesse de nouvelles forces dans ses yeux. Je n'osois plus parler des Ministres de Jatab , de crainte d'irriter Zulime contre moi , & de la forcer à me fuir comme un profane ; sa haine m'étoit trop redoutable. Quel parti prendre ? Je voyois bien que je devois m'attendre à tout son courroux , si je l'enlevois avant qu'elle eut satisfait à la loi , & que ce seroit le moyen de ne jamais mériter son amour. Réduit au désespoir , & agité de la passion la plus violente , j'aurois voulu en effet être abîmé de la foudre , & que la terre

se fut ouverte sous mes pieds. Quel tourment que de voir celle que l'on aime prête à passer avec joie entre les bras d'un autre, sans pouvoir lui en faire un crime ni l'en empêcher!

Hé bien, allez, lui dis-je, allez; belle Zulime, prodiguer vos caresses à ces hommes divins qu'ils jouissent du bonheur de vous posséder; j'en mourrai de douleur; n'espérez pas me revoir à votre retour.

Vous en-mourrés, reprit cette belle! Quoi je ne vous verrois plus; le plus aimable de tous les mortels? J'en mourrois aussi. Si ma vie vous est chere, lui dis-je, n'allez pas à la montagne. Vous m'aimés, & vous courés vous livrer avec joie à d'autres qu'à moi! Je ne vous comprends pas, reprit Zulime; quel homme êtes-vous donc? Après mon retour du Temple d'Alphea, achetez-moi j'y consens, & ne me revendez jamais; vous verrés si je vous aime: oui je souhaiterois être à vous toute ma vie préférablement à tout autre; mais il faut servir Dieu avant les hommes.

Je continuai à assurer Zulime que si

elle faisoit son pélerinage, elle ne devoit plus penser à me revoir. Je lui avouai franchement que je ne pourrois plus l'aimer au sortir des mains du Ministre de Jatab. Il faut donc vous oublier pour toujours, me dit-elle, en laissant tomber quelques larmes, & en plaignant ma fausse délicatesse ? Pourquoi revenir vous offrir une seconde fois à mes yeux ? c'étoit assez de la première.

Et quand vous serés revenue, lui dis-je en gémissant, vous vous livrés donc à moi avec joie ? En doutez-vous, Dely ? reprit-elle. Il me sera défendu de rejeter les vœux d'aucun homme ; jugez si les vôtres seront écoutés.

Autre extrémité. Religion bizarre, m'écriai-je ! Je n'osai pas pousser mes emportemens plus loin, de crainte d'offenser la crédule Zulime, qui malgré tout son amour, ne pouvoit être à moi que quand elle seroit au premier venu. La vivacité avec laquelle elle avoit pris le parti des Ministres de Jatab me faisoit connoître combien leurs loix lui étoient sacrées ; & je voyois avec douleur qu'elle porteroit le scrupule,

jusques à se livrer à quiconque voudroit d'elle. Elle étoit de figure à allumer bien des feux : à combien des rivaux ne devois-je donc pas m'attendre si je persiflois dans mon amour ? Et le moyen de m'en guérir ? J'aimois avec trop de violence. Tout ce que je pus obtenir, ce fut qu'elle n'en verroit pas d'autres avant moi au sortir du Temple : elle me le jura à la face du Ciel. Elle pouvoit faire ce serment.

Le pere de Zulime, qui parut avec une gaieté qui éclatoit sur son visage, m'engagea à lui demander s'il venoit d'apprendre quelque heureuse nouvelle. Oui, me dit-il, votre ami Azaïm daigne honorer mon épouse de sa présence. Il sont maintenant ensemble. Notre loi m'ordonne de les laisser seuls.

Ce discours eût surpris un François jaloux, & accoutumé à croire qu'il peut voir d'autres femmes, mais que son épouse ne peut voir d'autres hommes. Je me contentai de féliciter Afor sur l'honneur que lui faisoit Azaïm ; car je sçavois que le Prophète Jatab accordoit des grandes recompenses aux

maris commodes. C'est-là le bonheur d'une famille. Il en est à peu près de même en France ; une femme de ce caractère se fait des amis & des protecteurs à son époux. Il faut que quelque Disciple de Jatab ait prêché à Paris : je n'ai vu nulle part tant de maris de cette Religion , & de femmes Jatabistes.

Afor me parla encore avec enthousiasme du bonheur dont alloit jouir sa fille dans quelques jours. Oui , chere Zulime , lui dit-il en ma présence , grace à mes soins & au grand Jatab , te voilà arrivée à l'âge où tu vas commencer à sçavoir pourquoi tu es née. Que je suis heureux d'avoir mis au monde des créatures capables de faire le bonheur des hommes ! Rens-toi , ma fille , digne de cet honneur , tu sçauras dans peu la vivacité des plaisirs qui te sont promis après ta mort ; on ne peut trop faire pour les mériter. Zulime me regardoit pendant tout ce discours , & plaignoit en silence mon aveuglement , en levant de tems en tems les yeux au Ciel , & les rabaisant sur moi.

Chaque parole d'Asor étoit un coup de foudre pour moi ; elle m'apprenoit qu'il me seroit impossible de jouir jamais seul de Zulime. Vingt fois je voulus l'abandonner ; mais l'amour, qui se rioit de mes projets, me retenoit toujours malgré moi. Je vis bien qu'il étoit inutile de tenter de défabuser Asor, qui plus âgé que sa fille, seroit encore plus opiniâtre : je fus donc réduit à me taire.

Je les quittai pour rêver seul à ce que je devois faire. Le tems étoit proche ; déjà je voyois de toutes parts les préparatifs de cette fête criminelle qui devoit m'être si funeste. Azaim ne fut pas long-tems sans venir me rejoindre. Il me raconta ses plaisirs. Je lui fis part de mes peines. En vain voulut-il me résoudre à laisser partir Zulime, puisqu'il étoit impossible de faire autrement ; je ne pus me rendre à ses conseils. Dans l'entretien que j'avois eu avec le fils d'Asor, je m'étois informé du chemin de la montagne d'Alphea, & de la plupart des cérémonies qui s'y pratiquoient à la réception d'une jeune fille. Il m'avoit aussi

appris que les Prêtres de Jatab recevoient parfaitement bien les étrangers. Je dis donc à Azaïm de m'y suivre, pour examiner les lieux, & voir s'il nous seroit facile d'enlever Zulime.

Comme le jour étoit fort avancé, nous remimes la partie au lendemain. Le soleil ne faisoit que se lever quand nous partimes. Au detour d'une petite colline, je vis avec étonnement le plus beau pays du monde, que des rochers escarpés environnoient de tous côtés, comme si la nature les eut produits exprès pour cacher aux yeux des voyageurs un séjour si délicieux.

Au milieu d'une aimable plaine s'éleve une petite montagne en forme de théâtre, couverte d'un bois sacré; c'est-là qu'est le temple de Jatab, dont on ne voit que le faite. Des fontaines, en tombant par cascades sur des lits de verdure, offrent aux yeux un spectacle charmant: un ruisseau qui descend des rochers avec bruit semble venir se reposer sur le sein de cette plaine, qu'il embrasse des deux côtés, en serpentant de tems en tems, comme si, charmé de ces lieux, il regret-

toit d'en sortir ; auffi ne fe précipitait'il dans un fouterrein qu'après avoir fait mille tours , & le fracas qu'il fait en fe perdant ; femble marquer le chagrin qu'il a de fe dérober fi-tôt à des lieux fi beaux. Charmés de tous ces prodiges , que nous n'avions vus que de deffus la colline , nous nous présentames à la porte du Monastère. On jetta un pont-levis , & nous passames.

Mon étonnement redoubla à la vûe de toutes les merveilles qui s'offroient à mes yeux de toutes parts. D'un côté , ma vûe se perdoit dans des allées d'une longueur immense ; de l'autre , elle étoit bornée agréablement par des berceaux , des statues , des jets d'eau , des peintures d'une beauté surprenante. L'on voit que ce n'est pas seulement en France que les Moines , qui par leur état ont renoncé au monde , font les mieux partagés des biens de la fortune. Il suffit de voir à Paris , & dans les autres villes de France , un jardin vaste , une maison superbe , pour dire : voilà une Abbaïe ou un Couvent.

Azaïm , auffi surpris que moi , me

demanda si je n'avois pas envie de me faire ministre de Jatab. Different des jeunes François , qui se laissent toucher par ces dehors trompeurs , je répondis à Azaïm , que s'il étoit assez charmé de ces lieux pour s'y ensevelir le reste de sa vie , il étoit le maître ; que pour moi , la liberté me paroïssoit préférable à toutes ces beautés.

L'espèce de Moine qui nous conduïsoit sourit de ma réponse , comme s'il eut voulu me dire qu'ils avoient d'autres plaisirs que celui de jouir de la vûe de ces jardins. C'étoit un de ces hommes simples, tel qu'il y en a dans tous les Couvens du monde , qui peu instruits des statuts fondamentaux de l'Ordre croient aveuglément.

Aloufi (c'étoit le nom de notre conducteur) prenoit bonnement ce qu'on lui donnoit , & alloit d'aussi bonne foi au Parloir des plaisirs , qu'au temple de Jatab. Que j'aurois souhaité n'avoir à tirer Zulime que des mains de ce stupide ! Mais je sentis bien qu'elle étoit de figure à mériter les attentions des premiers de l'Ordre ; c'étoit-là ce qui me désespéroit.

Je dis tout bas à Azaim de feindre toujours venir exprès se dévouer au culte de Jatab , pour voir si ce moyen ne pourroit pas nous conduire à quelque chose ; car je ne voyois encore que de l'impossibilité dans mon entreprise. Je résolus de tirer tout le parti que je pourrois de la stupidité de notre conducteur ; je mettois ainsi tout à profit. Le premier service qu'il nous rendit fut de nous conduire par tout , & de nous expliquer avec autant de bêtise que de franchise , les saints usages de son Couvent.

A peine eumes-nous passé la seconde porte , que j'apperçus dans un petit bois de lauriers & d'orangers une troupe de jeunes filles qui jouoient ensemble ; c'étoit leur premier voyage au Temple. Le jour elles couroient seules dans les jardins , & venoient se rendre le soir au lieu désigné , à moins qu'elles n'eussent des ordres particuliers pour la journée. Aloufi nous dit que si nous voulions attendre deux jours , nous verrions la réception de Zulime , une des plus belles filles de ce désert. L'entretien commençoit à devenir in-

téressant. Sur ce qu'Azaïm dit qu'il vou-
loit sérieusement être Moine , Aloufi
répondit que c'étoit sans doute le Ciel
qui l'envoyoit pour finir la dispute
élevée entre les principaux Chefs de la
Maison , qui vouloient tous deux pos-
séder la belle Zulime. C'est par tout
que les Moines ont peine à vivre en
bonne intelligence. Ce sera donc vous ,
poursuivit ce bon vieux à Azaïm , qui
posséderés un objet si charmant. Lui !
repris - je avec surprise. Lui - même ,
poursuivit Aloufi : c'est un des statuts
de l'Ordre , que la premiere fille qui
se présente au Monastère est pour le
Novice nouvellement arrivé , étant jus-
te qu'il commence par faire son No-
viciat. Azaïm ne put s'empêcher de
rire de ma surprise , & continua de dire
qu'il vouloit absolument se faire rece-
voir Ministre.

Jamais vocation ne fut si prompte
que celle qui me vint de me consacrer
aussi à Jatab. Résolu de déserter le
Couvent dès le lendemain , je feignis
être frappé d'un coup du Ciel à la vûe
d'une statue du grand Prophète. J'as-
surai Aloufi que je voulois aussi être

Moine. Le bon vieillard cria, miracle, en se prosternant avec moi devant la statue. Ce ne fut pas tout ; je voulois être reçu le premier, sans quoi mon projet devenoit inutile. Mes craintes cessèrent quand j'eus appris qu'on recevoit d'abord les plus jeunes. Et moi, reprit Azaïm, quand ferai-je mon Noviciat ? S'il ne se présente personne pour vous, poursuivit Aloufi, vous aurés à choisir parmi celles qui se trouvent ici.

Nous nous fimes conduire au Grand-Maître des Novices. Il seroit trop long de raconter toutes les momeries qu'il nous fallut faire le lendemain en penant un habit le plus ridicule du monde. Je tremblai en écoutant les menaces terribles qu'on nous fit de la part de Jatab. Nous serions brûlés vifs, nous dit-on, s'il nous prenoit jamais fantaisie de quitter l'habit qu'on nous donnoit. Je faillis le rendre ; mais faisant réflexion que c'étoit le seul moyen de posséder Zulime, je le mis en frémissant. Azaïm en fit de même, à mon exemple, toujours dans l'espérance que nous nous échapperions aisément.

La

La témérité & l'imprudence furent de tout tems l'apanage des amans. Nous fumes le soir souper au réfectoire.

Enfin, ce jour si long-tems attendu arriva. Après une nuit dont mille songes charmans avoient pris plaisir de diminuer la longueur, qu'il tarda à mon impatience de voir l'aimable Zulime ! je sçavois qu'elle m'étoit destinée. Jamais je ne me levai avec tant d'empressement : ma joye redoubla au bruit de differens instrumens qui se firent entendre tout d'un coup. Je ne doutai plus que ce ne fût elle que l'on conduisoit au Temple. Je me rendis dans l'avenue avec cette impatience si ordinaire aux tendres amans ; mon cœur vola au devant d'elle ; mes yeux sembloient la reconnoître de loin au milieu de la foule des jeunes personnes que je découvrois à peine ; je m'imaginois déjà distinguer aisément Zulime à certains traits charmans qui m'avoient frapé en elle. La voilà ! me disois-je. Mais que vis-je, grands Dieux ! le dirai-je ? Tout ce pompeux cortége n'étoit que pour une vieille fille, courbée sous le poids des ans,

qui marchoit appuyée sur deux bâtons. Quoique je ne crus pas qu'elle vînt pour moi, je ne laissai pas que de reculer, saisi d'horreur à la vûe de ce spectre; & je pensai mourir de douleur en apprenant d'Aloufi, qui m'étoit venu joindre, que c'étoit un coup de politique, & qu'un des deux principaux Ministres qui se disputoient. Zulime ayant feint céder généreusement à l'autre, avoient secrettement fait avertir Sagonia de venir se présenter avant la fille d'Asor. Cette vieille, ajouta Aloufi, est infirme depuis l'âge de dix ans, & n'a pas encore pu venir satisfaire à la loi. On ne la pressoit pas; & probablement elle ne seroit pas encore arrivée si-tôt sans un ordre secret: sur ces entrefaites, vous vous êtes présenté; comme l'ordre étoit donné, elle s'est mise en route, & c'est vous qui devés la purifier, mon frere.

Il est plus facile d'imaginer ma situation que de la décrire. La rage, le desespoir s'emparerent de mon cœur. Et que deviendra donc Zulime, dis-je à Aloufi? Elle fera le partage de

votre ami , me repartit-il , en me consolant du mieux qu'il put : mais j'étois incapable de l'écouter. Sans lui répondre , je courus chercher Azaïm , à qui je contai ce que je venois d'apprendre. Au lieu de s'affliger de cette nouvelle accablante , il ne fit qu'en rire , & essaya aussi de me consoler , en me disant que le Ciel vouloit sans doute que ce fut lui qui eût la jouissance de Zulime , puisqu'il la lui offroit. Vous ne la cederés pas à votre ami , lui dis-je , après avoir tout fait pour lui ? Quoi ! généreux Azaïm , vous le laisseriés mourir de douleur ? Azaïm avoit vu Zulime ; il fut insensibie à tout ce que je pus lui dire , & persista à me la refuser. Mes prieres ne servirent qu'à me convaincre combien l'amour est supérieur à l'amitié.

A quoi m'aura donc servi , me disois-je en moi-même , d'avoir exposé ma vie en prenant cet habit ? Ne serois-je venu de si loin , à travers des rochers & des précipices affreux , que pour jouir de la vieille Sagonia , moi qui ai dédaigné les faveurs de Théophie ? Ces cruelles réflexions , loin de me

soulager , ne faisoient qu'augmenter mes peines , qui redoublèrent à l'arrivée de Zulime. Dieux , qu'elle étoit aimable ! Sa tête étoit couronnée de ces mêmes fleurs que je lui avois vu cultiver ; une longue robe blanche , semée de roses , & ferrée d'une ceinture qui laissoit voir sa taille majestueuse , descendoit jusqu'à terre : elle portoit en ses mains une guirlande de fleurs ; une autre entrelacée avec ses cheveux venoit flotter sur son sein ; & son visage doux , gracieux , embellissoit encore une parure si galante. A la vûe de tant de charmes , je pensai mourir d'amour , si l'idée affreuse de sçavoir que Zulime n'étoit pas pour moi ne m'eut fait mourir de douleur. Azaïm me fuyoit ; & charmé des graces de Zulime , il abandonnoit son ami à son desespoir.

On conduisit d'abord cette jeune Persane au Temple avec une pompe magnifique. Je l'y suivis les larmes aux yeux. Elle fut mise sous un dais superbe , exposée aux regards de tous les Ministres de Jatab. Un brasier ardent étoit devant cette belle. Tous

se prosternerent à ses pieds : quand ce fut à mon tour, avec quelle ardeur n'y volai-je pas ! J'oubliai le Prophète, pour n'adorer que Zulime : un long voile que je portois en qualité de Novice l'empêcha de me reconnoître, & cachoit les larmes que je laissois couler, sans m'ôter le plaisir d'envisager cet objet adorable, ce voile étant d'une étoffe de Perse très-fine. On avoit fait les mêmes cérémonies le matin à la reception de Sagonia.

Aloufi vint m'arracher à un spectacle si doux & si triste tout ensemble, pour me conduire à l'endroit destiné à mon supplice ; & bientôt je vis arriver Sagonia, qui put à peine se traîner sur une espèce de lit de repos, préparé par les Amours pour des plaisirs plus doux que ceux que j'allois y goûter. Je me jettai aux genoux de cette vieille, & la conjurai de me quitter de la cérémonie. En vain je lui remontrai que cela pourroit nuire à sa santé ; elle me dit, pour toute réponse, que le grand Jatab le vouloit ainsi, & qu'elle se plaindroit de mon peu de soumission aux volontés suprêmes de ce Prophète.

Comme , en me relevant des pieds de cette vieille , je m'appuyai sur son bras : Ah ! s'écria-t'elle , en pouffant un grand cri ; sçachez , jeune étourdi , que j'ai un rhumatisme : nouvel agrément , dont je ne m'étois pas aperçu. Je n'étois Moine que depuis deux jours ; je n'avois pas encore oublié les statuts de l'Ordre , & qu'il étoit défendu , sous peine de mort , de renvoyer aucune femme sans l'avoir purifiée. En vain je voulus me soustraire à cette loi cruelle , & éviter le combat ; il fallut en venir aux mains , & me disposer au travail. J'allois me mettre à ce pénible ouvrage , quand je vis venir Aloufi , qui me cria de loin d'avoir patience. Rien ne me pressoit ; j'attendis ; je courus même au devant de lui ; voyant qu'il venoit trop lentement. Sagonia , me dit-il , peut-elle encore passer entre les mains d'un autre ? Je lui dis qu'oui. Et bien , qu'elle me suive , reprit-il. Vous sçaurés qu'on vient d'assembler le Chapitre : celui qui a introduit ici cette vieille vient d'être condamné à en jouir lui-même , pour avoir voulu la destiner à un de

ses confreres. C'étoit bien me délivrer d'une scène assez embarrassante ; mais ce n'étoit pas encore me rendre heureux. Et Zulime , lui dis-je , où est-elle ? Elle est encore aux pieds des Autels , reprit Aloufi. Je ne puis vous l'amener que dans une heure. Nos bons Peres ont ordonné que tout reprendroit l'ordre naturel.

Jamais Chapitre de Moines ne juge si raisonnablement que quand la jalousie y préside. Je fus faire ce compliment à Sagonia , qui , en frémissant de colere , se cassa la derniere dent qui lui restoit. Je l'aidai à se relever , & lui donnant sa béquille le plus poliment qu'il me fut possible , je vis partir cette femme ridicule avec autant de joye que j'avois eu de chagrin à son arrivée.

Quel rapide passage se fit tout-à-coup dans mon cœur , de la peine la plus sensible au plaisir le plus vif ! Quoi , me disois-je , je serois assez heureux pour jouir de Zulime ! elle ne passeroit pas dans les bras du perfide Azaïm ! Ah ! Jatab , Jatab , je te reconnois pour le plus grand des Prophé-

tes , si tu me procure la jouissance de l'aimable objet que j'adore. Impatient de la voir soumise à mes tendres desirs , j'accusois sa lenteur ; je tremblois que quelque nouvel ordre ne me l'enlevât , ou que le Chapitre divisé ne fût remis au lendemain , comme c'est assez la coutume. Un amant passionné qui attend l'heureux moment trouve les heures bien longues. Après avoir encore soupiré quelque tems inutilement , réduit au desespoir , j'allois me livrer à toute ma fureur , lorsque j'apperçus Zulime.

De quels termes me servir pour peindre l'état de mon cœur à cette vûe , & quels transports furent les miens au moment que je vis cette belle s'approcher seule de moi ! Je la conduisis sur le lit de repos que venoit de quitter Sagonia. Je laissai mon voile baissé , ne voulant pas me faire connoître , de crainte que Zulime me revoyant hors du Monastère , quelque nouveau scrupule ne la prit ; car elle sçavoit sans doute quel crime c'étoit pour les Ministres du Temple d'Alphea que de l'abandonner : ce

motif seul eût pu me faire hair pour toujours de la crédule fille d'Asor. Je puis rendre témoignage de sa soumission à la loi de Jatab ; au nom de ce Prophète j'obtins tout ce que je voulus. Quoi, disoit cette belle de tems en tems, il a encore ordonné cela ? Il pensoit à tout. Ah le grand Législateur que voilà ! Ce n'est pas tout, poursuivis-je. Elle alloit sans doute encore s'écrier, ah le Prophète ! mais l'excès du plaisir qu'elle ressentit en ce moment lui coupa la parole ; elle demeura sans mouvement entre mes bras. Je profitai de ce doux moment pour lever un peu mon voile & coller ma bouche contre la sienne : j'y pris de nouvelles forces, qui se communiquèrent bientôt à tout mon corps. Je les recevois de Zulime, il étoit juste de lui en faire l'hommage. Mon bonheur recommença, que le sien, je crois, n'avoit pas fini. Ah ! cher Dély, s'écria-t'elle, ignorant que j'étois présent, que je serois heureuse si je puis vous revoir ! nous goûterons ensemble de pareils transports ; car pour de plus doux, je n'en imagine pas. Qu'on

m'avoit bien dit , que je ne connois-
trois les hommes qu'à mon retour du
Temple ! Si ce sont-là les plaisirs dont
on jouit sans cesse au paradis de Ma-
homet , quel malheur plus grand que
celui d'en être privée !

Avec quelle joye secrette n'enten-
dis-je pas ce discours , auquel j'avois
tant de part ! Je fus vingt fois tenté
de lever mon voile , & de me jeter
aux pieds de cette belle ; mais la crain-
te de lui déplaire me retint : peut-être
auroit-elle eu la simplicité de s'ima-
giner qu'elle n'avoit pas satisfait à la
loi avec moi , & se feroit-elle crue
obligée en conscience d'avoir recours
à d'autres. Que n'a-t'on pas à rédou-
ter des esprits crédules ? Croire tout ,
& ne rien croire , sont deux extrémi-
tés également à craindre. Je ne fis pas
cette belle réflexion tandis que j'étois
avec Zulime : ce n'étoit pas un tems
de réflexion.

Il fallut quitter quelques momens
cette aimable fille pour aller au réfec-
toire. Tous mes confreres me regar-
derent avec des yeux d'envie , qui me
firent craindre quelque nouvel orage :

mais heureusement que la querelle des deux principaux Chefs occupoit si fort la Communauté, que chacun attentif à en voir l'issue me laissoit jouir tranquillement de Zulime.

Après qu'elle eut soupé avec ses compagnes dans un réfectoire séparé, (car il regne un ordre infini dans ce Couvent) on la conduisit dans ma petite tente. Quelle nuit délicieuse ! Je n'en passai jamais de si douce en ma vie. Le sommeil eut à peine le tems de nous faire payer le tribut que chaque mortel lui doit. Il nous reçut cependant dans ses bras au sortir de ceux de l'amour. Je me reveillai le premier, ne pouvant, pendant la nuit, faire usage d'un voile. J'avois condamné avec soin tous les jours, en sorte que je ne pus jouir le matin du plaisir de voir Zulime ; je n'eus que celui de lui procurer un doux reveil ; puis m'arrachant de ses bras à un certain signal dont on m'avoit averti, je quittai cette belle pour aller au Temple ; & les jeunes filles qui avoient été reçues les jours précédens entrèrent pour assister

au lever de Zulime , comme il étoit ordonné.

A peine fus-je sorti de ma tente , que je rencontrai Azaïm , qui me félicita sur mon bonheur. Je voulus d'abord lui marquer quelque chagrin ; mais naturellement tendre , & content d'avoir possédé Zulime , je ne pus oublier qu'Azaïm étoit mon ami. Il me parut , de son côté , très-satisfait de la nuit qu'il venoit de passer , & me dit en plaisantant , que l'ordinaire du Couvent n'étoit pas mauvais. Les sept jours qui suivirent ne furent qu'une répétition du premier ; mêmes statuts , mêmes cérémonies , mêmes plaisirs ; jamais on ne fit tant de fois la même chose avec moins d'ennui.

Enfin le huitieme jour venu, Zulime se disposa à partir avec la même pompe qu'elle étoit arrivée ; mais au lieu d'un habit blanc, elle en portoit un noir semé de fleurs qui faisoient un effet admirable. Cette robe lugubre relevoit la blancheur de son teint ; ses yeux avoient un peu perdu de leur vivacité ; ils paroissent abbatués , & laissoient voir une tendre langueur qui me fit souhaiter

inutilement que la fête eut duré un jour de plus. Cette belle partit donc.

A peine l'eus-je perdue de vue, que je commençai à craindre qu'elle ne se livrât à quelqu'autre par principe de religion, & n'oubliât le serment qu'elle m'avoit fait: je connoissois par expérience son attachement à la loi de Jatab. L'amour m'avoit occupé jusques-là, & je n'avois pas encore réfléchi aux obstacles que j'aurois à surmonter pour sortir de ce Monastère. Je n'y eus pas plutôôt fait réflexion, qu'ils me parurent insurmontables.

Je fus consulter Azaïm, qui devoit être aussi embarrassé que moi; mais quel fut mon étonnement de le trouver d'une gaité parfaite! Ma surprise redoubla, quand il m'apprit qu'il se trouvoit content de la vie qu'on menoit à Alphaea, & qu'il n'en vouloit plus sortir. Etre Marchand d'Esclaves, me dit-il, n'est pas un sort assez brillant pour que je lui préfère celui dont je jouis ici. Qu'ai-je besoin d'aller courir la Perse pour chercher de belles femmes qui ne sont pas pour moi, tandis que de charmantes viennent ici.

m'offrir leurs faveurs ? Est-il un ferrail à Constantinople mieux fourni que ce Monastère ? Ces raisons étoient spécieuses , & j'avoue que sans Zulime & ma mere , que je comptois revoir quelque jour en France , elles auroient fait impression sur mon esprit.

M'avez-vous donc suivi , lui dis-je , cher Azaim , pour m'abandonner dans ces déserts ? Voyez , me répondit-il , ces rochers escarpés de tous côtés ; comment sortir de ces lieux ? Ces habits nous feront reconnoître dans les environs , & le moyen de ravoïr les nôtres ? Nouvel embarras auquel je n'avois pas pensé. A quoi pensent les amans ? Je demurai un moment sans pouvoir répondre à cette objection ; mais enfin , après avoir réfléchi un moment : cher ami , lui dis-je , demeurez ici , j'y consens , je ne veux pas m'opposer à votre bonheur ; mais aidez-moi à en sortir. Ces rochers sont affreux , il est vrai ; l'amour me les fera surmonter : quant à cet habit , je puis lui faire prendre une autre forme , en le taillant à la façon des nôtres ; l'étoffe en est à peu près semblable.

Azaïm me promet tous les secours qu'il pourroit me donner.

Ce projet une fois formé , je brûlai de le mettre à exécution. Je vis avec douleur qu'il falloit attendre jusqu'à la nuit. Que cette journée me parut longue ! Je l'employai à faire le tour de la petite montagne d'Alphea , pour examiner quel seroit l'endroit le plus facile à escalader. Tous me parurent également escarpés & impratiquables. De quel affreux desespoir mon cœur n'étoit-il pas déchiré ! Je sentis cependant mon espérance renaître à la vûe de quelques fentes qui se trouverent dans un roc un peu moins haut que les autres ; cet endroit me parut d'autant plus commode ; qu'il étoit environné d'un petit bois très-épais : j'espérai qu'en montant déjà fort haut , à la faveur des arbres , il me seroit facile de parvenir à la cime du rocher , en mettant dans les fentes qui s'y trouvoient des branches d'arbres en forme d'échelons. Comme ce lieu étoit fort solitaire , je commençai à en planter déjà quelques-unes , & me retirai en attendant la nuit. Après avoir instruit

Azaïm de mon projet , je ne m'occupai plus que de Zulime , & du bonheur de la revoir.

Mais à peine fus-je dans ma tente , & avois-je commencé un habit Turc d'une de mes robes , que trois Moines vinrent m'arrêter , & me conduire devant le grand Karken. Quelle scène affreuse va s'ouvrir aux yeux de mes lecteurs ! Ce Ministre redoutable m'apprit que le bois sacré , que j'avois cru me couvrir , n'avoit servi qu'à me perdre , en le cachant à mes yeux. Il s'y étoit retiré sans doute pour vaquer à quelque sainte expédition. Il est inutile de feindre , me dit - il d'une voix capable de faire trembler les plus intrépides ; je vous ai vu vous préparer à violer les sermens sacrés que vous avés faits en ma présence au grand Jatab , en prenant cet habit. Vous sçavés le supplice destiné aux lâches fugitifs de ce Temple. Ma robe , qui fut apportée taillée en pieces , servit à me convaincre encore davantage de la fuite que je méditois ; en vain je voulus m'obstiner à tout nier , j'avois trop de preuyes conyaincantes contre moi. Le

danger étoit grand. J'avoue que pour cette fois la crainte l'emporta sur l'amour ; j'oubliai un moment Zulime pour réfléchir à mon triste sort : à mon âge on pouvoit bien regretter la vie. A peine suis-je né, me disois-je, qu'il faut mourir de la mort la plus cruelle : c'étoit bien la peine de naître !

Je n'eus pas le tems de faire beaucoup de ces sortes de réflexions ; on me conduisit sur le champ dans un souterrain affreux , plus propre à servir de séjour aux morts qu'aux vivans , & bien capable d'éteindre les vives impressions que Zulime avoit faites sur moi. Les Moines portent tout à l'excès. Je ne devois être tiré de ce lieu terrible que pour être précipité dans des flammes : que l'on conçoive , si l'on peut , l'horreur d'une pareille situation. Que si près de la mort , la vie nous paroît un présent du Ciel bien funeste !

Ne voyant point arriver l'heure fatale de mon supplice , quelques foibles rayons d'espérance commencèrent à se présenter à mon esprit : mais qu'ils se dissipoiént bientôt , quand je

réflechissois que j'avois affaire à des Moines, c'est-à-dire, à des cœurs durs & sauvages ! Pour Zulime, quand j'aurois encore espéré la revoir contre toute espérance, je ne pouvois plus m'attendre à la retrouver sans qu'elle se fut livrée à aucun homme; j'avois été absent trop long-tems. Pendant un an que je demurai dans cette prison affreuse j'eus le loisir de faire des réflexions de toute nature. Je me figurois bien que c'étoit Azaïm qui, par quelques ressorts secrets, reculoit le jour de mon supplice. Il étoit naturellement intri-guant; mais le moyen d'espérer qu'il pût reussir ? la loi me condamnoit.

Voyant cependant qu'un si long espace de tems s'étoit écoulé, je ne m'opposois plus que foiblement à l'espérance qui cherchoit à se glisser dans mon cœur, & je commençois à moins gêner mon imagination. Le premier objet qu'elle peignit à mes yeux fut Zulime sensible à mes feux. Je me rappelai avec joye le jour heureux que je reçus ses faveurs pour la première fois. C'est sur cette montagne, me di-

fois-je , que j'ai éprouvé les plaisirs les plus sensibles & les peines les plus amères. Ah ! tendre Zulime , que vous me coûtés cher ! si je pouvois du moins vous revoir encore & vous raconter ce que je souffre pour vous avoir aimée , je mourrois content.

J'étois occupé de ces idées charmantes , lorsqu'on vint un jour ouvrir la porte de ma prison : cela me surprit. On me descendoit ordinairement à manger par une espèce de lucarne , qui servoit aussi à me faire entrevoir le jour. Etoit-ce la fin de ma vie ou de mon esclavage que l'on venoit m'annoncer ? Hélas ! c'étoit ma mort.

Il faut vous disposer à mourir , me dit sans pitié un de mes confreres , le bûcher est tout prêt. Quelle sentence ! Mes cheveux , qui avoient eu le tems de croître , se hérissèrent sur ma tête ; mes sens se troublèrent ; tout mon corps trembla & frémit à l'approche de sa destruction. Je sortis enfin du séjour des ombres , pour y rentrer bientôt , & revis le soleil pour la première fois depuis un an , pour ne le plus revoir. Je fus conduit au bûcher , qui

étoit dressé au tour de ma tente, & qui devoit consumer avec moi tout ce qui m'avoit touché. On me jetta sur mon lit ; car je n'eus pas la force de m'y traîner. Le jour commençoit, & le feu ne devoit être allumé qu'après le soleil couché ; car il falloit demeurer un jour entier exposé aux yeux de tous les Ministres de Jatab, pour qu'effrayés de mon exemple, ils fussent retenus par la crainte des supplices.

Au milieu de ce triste appareil, où tout m'annonçoit ma ruine prochaine, j'apperçus Azaïm. Il s'approcha de moi, & m'apprit, en fondant en larmes, qu'il avoit fait tous ses efforts pour reculer l'heure de mon trépas ; qu'enfin il falloit céder à mon infortune, & que le tems étoit arrivé qu'il alloit perdre le plus tendre des amis. Je le remerciai de ses généreux soins, & le priai de se souvenir de moi. Hélas ! me dit-il, croyez - vous, cher Dely, que je pourrai vous survivre ? Je mourrai avec vous ; nous n'aurons qu'un même bûcher, & c'est de ma main que partira la flamme qui nous doit consumer. De votre main !

repris-je avec étonnement. Oui , de ma main , poursuivit-il ; c'est au dernier Novice à mettre la flamme au bûcher. On m'a déjà donné le fatal flambeau. En vain j'ai réclamé les droits de l'humanité , en représentant que vous étiez le plus tendre de mes amis ; les indignes ministres de Jatab , sourds à ma voix , ont opposé à mes raisons les ordres suprêmes de leur infame Prophète.

À ces mots , nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre pour nous faire les derniers adieux , & Azaïm me quitta en pleurant pour se préparer à ce triste ministère. Je demeurai dans l'abattement d'un homme qui n'attend que la mort. Je me voyois prêt à être consumé par les flammes sur le même lit où j'avois brûlé d'autres feux environ un an auparavant. Cette réflexion fut la dernière dont je fus capable. Je ne pouvois plus que lever mes foibles yeux au Ciel , pour lui demander de me faire expirer de douleur avant le moment destiné à mon supplice : c'étoit mourir trop de fois. Il étoit à peine midi.

Un bruit confus d'instrumens que j'entendis tout d'un coup excita encore ma curiosité. J'appris bientôt que c'étoit une jeune femme qui venoit consacrer son fils premier né au culte des Autels, & que mon supplice seroit remis au lendemain : il étoit défendu de faire mourir personne un jour de fête. Reculer ma mort, c'étoit l'avancer. Je perdis toute connoissance, & j'allois rendre le dernier soupir, quand Azaïm vint me dire que c'étoit Zulime qui venoit offrir mon fils à Jatab. Fils malheureux ! m'écriai-je ; mere infortunée ! & encore plus malheureux pere ! Pourquoi sommes-nous nés ? Je viens de parler à Zulime, me dit Azaïm, & de lui conter notre funeste histoire. Elle me suit fondant en larmes. Elle veut vous voir. La voici.

Quel spectacle pour un tendre amant ! Je rappelai en un moment toutes mes forces pour lui dire : venez, chere Zulime, venez recevoir les derniers soupirs du tendre & fidèle Dely ; c'est pour vous avoir aimée que je meurs ; mais je meurs content, puisque c'est entre vos bras que je rends la vie :

Je voulus lever mes mains pour l'embrasser ; elles retomberent de foiblesse. Non , vous ne mourrés pas , me dit-elle d'un ton ferme : j'ai une grace à demander aujourd'hui à Jatab en faveur de l'offrande que je lui fais de mon fils ; c'est votre vie que je demande ; on ne peut me la refuser ; je sçais la loi : vivez cher Dely , & m'aimez : Azaïm m'a tout dit. Venez voir votre fils aux pieds des Autels , qu'il leve pour vous ses petites-mais au Ciel.

Recevoir en un même moment , & Zulime , & la vie , étoient des biens si grands , qu'ils surpassoient mes espérances. Je doutai quelque tems si je n'étois pas dans le transport : mais je fus bientôt convaincu d'une vérité si consolante ; les yeux de Zulime avoient ranimé les miens , & sa bouche , qu'elle porta sur mes lèvres , rapella mon ame fugitive. C'est donc vous , belle Zulime , lui dis-je , qui me rendés la vie ? Oui , c'est moi-même , repartit-elle , je ne vous ai pas oublié un seul moment : j'ai été fidelle au serment que je vous ai fait de ne point voir d'hommes avant vous au

sortir du temple d'Alphea. J'allois demander au grand Jatab , pour la grace qu'on ne peut me refuser, de me laisser sortir d'ici sans avoir eu de commerce avec le grand Karken; mais racheter votre vie m'est un bien plus doux: je cours la demander & me faire relever de mon serment. Quelle scène nouvelle ! Non , lui dis-je dans le premier mouvement , laissez-moi mourir plutôt , chere Zulime , & me demeurez fidelle.

Quoi , cher Dely , reprit-elle , vous voulés mourir ! Y pensez-vous ? Mourons donc tous les deux. Qu'on mette le feu au bûcher. Elle vouloit l'y mettre elle-même ; mais Azaïm l'entraîna malgré moi , & j'appris bientôt qu'elle avoit obtenu ma grace. Une vie qui me coûtoit si cher pouvoit-elle m'être précieuse ? Je vis , sans en marquer de joye , qu'on éloignoit de moi les préparatifs de ma mort , & qu'on me rapportoit mes premiers habits. Zulime reparut à mes yeux ; mais sans mon fils , qu'elle portoit entre ses bras , peut-être l'aurois-je fuie. J'embrassai ce cher fruit de toute ma tendresse ,
& vis

& vis avec douleur qu'il falloit le laisser dans ce lieu infame. Je le recommandai à Azaïm, qui instruit par mon exemple, ne devoit pas être tenté de sortir du Monastère. Je fus délivré par un miracle. Mahomet n'en fait pas tous les jours. Je fus reconnu publiquement indigne de demeurer d'avantage au temple d'Alphéa, & reconduit hors de son enceinte avec la dernière infamie ; mais le plaisir que j'avois d'en sortir avec Zulime me tenoit lieu des plus grands honneurs.

Il est tems de tirer mes lecteurs de ce séjour d'horreur, pour les transporter dans un lieu plus aimable. Je revis enfin l'habitation d'Asor, & cette cabane, si charmante à mes yeux depuis que j'y avois vu Zulime. Mon goût pour cette fille n'étoit plus si vif à la vérité ; mais je ne laissois pas de l'aimer encore, & elle me fut bientôt aussi chere qu'auparavant. Pouvois-je la hair d'un crime autorisé par sa religion, & commis pour me rendre la vie ? Je tâchai donc à bannir cette idée de mon esprit, pour me livrer tout entier au plaisir qu'inspiroient

les réjouissances champêtres qui se donnerent au retour de cette Persane.

Que je jouis peu de tems de ce bonheur ! Un Marchand Arménien , qui arriva pour acheter des femmes , me replongea dans le chagrin le plus amer. Parmi celles qui embellissoient cette fête , il en choisit plusieurs , & Zulime fut la première sur qui il jetta les yeux. Il la mit à un prix si haut , qu'il me fut impossible de couvrir son enchère : je n'avois d'argent que ce qu'Azaïm m'avoit donné en sortant du Monastère. Je connoissois Zulime , & j'aurois eu tout à espérer de son cœur , si elle eût pu disposer d'elle ; mais son pere , de qui elle dépendoit , étoit un de ces hommes intéressés à qui l'argent fait tout faire. Il fut sourd à mes prieres & aux larmes de sa fille , lui disant , que puisqu'il falloit se séparer d'elle , & la vendre , il étoit juste de préférer celui qui lui en donnoit davantage.

Quel coup de foudre pour moi ! Je suis né pour me trouver dans de semblables situations. Je ne sçais si l'état dans lequel j'étois à la mon-

tagne d'Alphea , quand Zulime vint m'y rendre la vie , étoit plus déplorable que celui où je me trouvai alors. Seul, & fans défense , au milieu de ces déserts , quel parti pouvois-je prendre ? Quoi , me disois - je en moi-même , il y a donc des peres assez barbares pour sacrifier ainsi leurs enfans à un vil intérêt ! J'avois eu peine à le croire jusqu'alors ; mais depuis mon voyage en France , j'ai de quoi m'en convaincre. Il n'est point de País si fertile en peres si dénaturés. Rien n'y est si commun que de les voir vendre leurs filles au plus offrant , en les arrachant malgré elles des bras d'un tendre amant. Que d'exemples j'ai vus de ce que j'avance pendant mon peu de séjour à Paris ?

Il fallut donc céder Zulime à l'Arménien ; mais ce ne fut que pour la lui ravir plus aisément. Je ne cachai ma douleur que pour dérober à Asor la connoissance du projet que je méditois ; c'étoit d'enlever secrettement sa fille pendant la nuit suivante. Le soleil avoit déjà fait plus de la moitié de sa course ; il n'y avoit pas de tems

à perdre. Je sçavois que si j'étois pris par ceux qui ne manqueroit pas de me poursuivre, il m'en coûteroit la vie; mais j'étois résolu de mourir plutôt que de céder Zulime. Je demandai qu'il me fut du moins permis de lui faire mes derniers adieux. Ce fut tout ce qu'Afor crut devoir faire pour sa fille. On nous laissa libres un moment. Je le mis à profit.

A peine fumes nous seuls, que je demandai à Zulime si elle me quittoit à regret. En doutez-vous reprit-elle avec une tendresse qui m'assuroit de sa sincérité? Et bien, lui dis-je, si vous m'aimés, suivez-moi. Quelle fut ma joie de lui entendre répondre qu'elle n'auroit pas de plus grand plaisir! L'amour est de tous les pays du monde. Ce Dieu lui fit oublier pour cette fois qu'il lui étoit défendu de sortir de l'habitation d'Afor sans son aveu. La nature parloit sans doute autrement à son cœur, & lui disoit qu'un pere, en s'opposant au bonheur de sa fille, perdoit ses droits. La nature les lui donne, mais c'est à la tendresse & l'amour à les lui conserver.

Cette belle me demanda avec empressement si je sçavois quelque moyen de la tirer des mains de l'Arménien. Je lui répondis que le seul qui lui pût reussir étoit de profiter de la nuit pour venir me rejoindre à un endroit du désert que je lui indiquai ; que j'allois la quitter en apparence , comme si je ne devois jamais la revoir. Elle me promit avec joie de me suivre. Je la quittai en pleurant , ne voulant pas demeurer plus long-tems avec elle, de crainte de faire naître quelque soupçon dans l'esprit d'Asor , à qui je fus dire adieu.

Je partis donc seul de ce désert , sans ami , sans maîtresse , incertain si j'aurois le bonheur de revoir jamais Zulime ; car mille événemens , auxquels on ne s'attend pas , pouvoient me la ravir. N'étant plus soutenue par ma présence , & encouragée par mes conseils, ne pouvoit-elle pas changer de sentiment , & partir le lendemain avec l'Arménien ? Et si fidelle à sa promesse , elle s'échappoit de la maison de son pere , n'avois-je pas encore à craindre qu'on ne la poursuivit ?

Et comment aurois-je pu la défendre ? J'étois agité de toutes ces différentes réflexions quand j'arrivai à l'endroit désigné , d'où je découvrois aisément toute l'habitation d'Asor sans être vu de personne.

Quoiqu'il fût déjà tard , le reste du jour me sembla d'une longueur insupportable. Le soleil me paroissoit immobile. En vain de hautes montagnes sembloient s'élever exprès pour le cacher plutôt , il ne cessoit point de m'éclairer de sa lumière importune. **Un** rocher bienfaisant me le cacha tout-à-coup ; mais j'eus encore la douleur de voir long-tems ses raïons mourans dorer la cime des montagnes opposées. Il disparut enfin , & la nuit , si long-tems attendue , répandit ses voiles sur ces déserts.

Un autre eût sans doute tremblé de se trouver ainsi seul au milieu du silence & des ombres. **Un** calme profond n'effraye pas moins qu'un bruit terrible. Pendant la nuit tout grossit à nos yeux ; nous croyons voir par tout des hommes armés. Le vent agite-t'il une feuille ? on parle , ou l'on marche ,

dit-on. Graces à l'amour qui m'occupoit tout entier , je ne tremblai que de la crainte de ne plus revoir Zulime. Elle ne paroïssoit point. Je craignis qu'elle ne se fût égarée , la nuit étant fort sombre , mais j'eus assez de bonheur pour revoir ce cher objet de mon amour. J'entendis marcher ; je courus : c'étoit Zulime hors d'haleine. Est-ce vous, Dely, me dit-elle, en se jetant entre mes bras ? Fuyons, on nous poursuit. La force lui manquoit. Je ne pus que la transporter sous un rocher voisin , où j'avois préparé un lit de mousse pour la ressevoir & l'y faire reposer quelque tems.

Le calme qui regnoit me fit penser que la crainte d'être poursuivie lui avoit fait croire qu'on la poursuivoit en effet. Je ne me trompois pas. Après avoir encore prêté l'oreille quelque tems sans rien entendre , je remis Zulime de sa frayeur , & nous nous éloignames à la faveur de la lune qui commençoit à paroître. Elle étoit si belle , & le tems devint si clair , que je craignis qu'il ne nous nuisit plus qu'il ne nous seroit favorable.

Zulime connoissoit les lieux. Elle me conduisit en moins de trois heures au bord d'un grand fleuve nommé Koban qui baigne le pied du mont Caucase. Il faut cher Dely , me dit-elle , nous éloigner de ces déserts , nous n'y ferions pas en sureté ni l'un ni l'autre ; fuyons. Je crus que si nous pouvions traverser ce fleuve nous n'aurions plus rien à craindre ; mais il faisoit un bruit si terrible en coulant parmi des rochers , que j'imaginai la chose impossible. Nous ne laissâmes pas de le côtoyer , dans l'espérance de trouver quelque'endroit plus tranquille & moins large. Las de marcher en vain , nous nous reposâmes , accablés de fatigue , & le sommeil nous surprit.

Il étoit grand jour quand nous nous éveillames. Les premieres paroles que je prononçai furent des plaintes que j'adressai au Ciel , en réfléchissant à ce que nous allions devenir. C'est le défaut de tous les amans , de ne jamais prévoir les suites funestes des premieres démarches que leur passion leur fait faire. Où vous ai-je conduite , dis-je à Zulime , & quel triste sort

vous ai-je procuré ! Vous étiez digne d'un plus heureux. Destinée par votre beauté à faire l'ornement du ferrail de quelque riche Bacha, vous eussiez eu une foule d'Esclaves empressez à vous servir ; & en ce triste lieu nous ne trouverons pas seulement à nous servir nous-mêmes pour pourvoir aux nécessités de la vie.

C'est à tort que vous vous plaignés, me dit tendrement Zulime, ce lieu me paroît le plus beau du monde, puisque je vous y vois, que je puis vous y servir & vous aimer. Accoutumé à vivre dans les villes, vous ignorez les ressources que nous avons dans ce désert. De quoi vivois-je à l'habitation de mon pere ? de fruits, de légumes, enfin de tout ce que la terre offre ici à mes yeux : ce fleuve même n'a-t'il pas des poissons de toute espèce ? Mes mains sçauront faire usage de tout. On est assez riche quand on possède ce qu'on aime.

De dire que Zulime me tint ce discours mot pour mot, c'est ce que je ne puis assurer ; je n'ai pas assez bonne mémoire ; j'en rens le sens ; c'est

tout ce qu'on peut exiger de l'Historien le plus exact.

J'admirai quelle ressource c'est pour un homme qu'une femme élevée à la campagne : & en comparant Zulime à toutes nos Dames de Constantinople, qui, par la superfluité de leurs ajustemens & de leurs folles dépenses, sont capables de ruiner la fortune la mieux établie, je vis quel trésor j'avois acquis en m'attachant cette Persane.

Vous me rassurés, lui dis-je, belle Zulime, en trouvant des remèdes à mon imprudence ; contens de nous aimer, vivons donc en ces lieux, inconnus à tout l'Univers, j'y consens, trop heureux de vous posséder ; loin de vous, je ne regretterois que vous ; en votre présence je ne dois rien désirer : mais pour plus de sûreté, ajoutai-je ; il faudroit mettre ce fleuve entre Asor & nous. Le mont Caucase que nous découvrons de l'autre côté, nous offre une retraite sûre & tranquille ; Ces lieux me paroissent inhabités ; le soleil ne s'y levera que pour nous, nous le verrons naître & mourir en nous donnant de nouvelles preuves de notre amour.

Marchons, me dit Zulime, je suis prête à vous suivre par tout. Nous remontâmes le Koban encore pendant quatre jours. Plus nous avancions, plus son lit diminuoit de largeur : enfin le trouvant qui couloit lentement parmi des roseaux, nous le traversâmes. Arrivés à l'autre bord nous nous enfonçâmes dans les gorges du Caucase, & un petit bois charmant, arrosé d'une claire fontaine qui en sortoit à travers des rochers, nous engagea à choisir ce lieu pour notre demeure.

Jusques-là nous n'avions encore servi de Dieu que l'amour. Zulime commença à se prosterner du côté de la montagne de Jatab, & à prier ce Prophète de nous être favorable. Comme il n'y avoit que moi d'homme en ce désert, il m'importoit peu que Zulime fût Jatabiste, ou tout-à-fait Mahométane ; je n'avois pas à craindre qu'elle abusât de la loi de Jatab, qui lui prescrivoit de ne refuser ses faveurs à aucun homme.

Je me mis à bâtir une petite cabane couverte de feuillages, à la façon du Pays. Tandis que j'étois occupé à ce

doux travail, quel plaisir n'avois-je pas de voir l'aimable Zulime préparer de son côté un repas frugal, apprêté par des mains si cheres ! Que ces mets me sembloient délicieux ! J'eus préféré à la table des Rois le gazon sur lequel ils étoient servis, & l'eau pure, qui nous désaltéroit au nectar des Dieux de la Fable.

Perfuadé que ce désert étoit inhabité, je m'éloignois quelquefois de Zulime, pour jouir du plaisir de la voir redoubler ses caresses à mon arrivée, & me conter ses craintes. Je me cachois même souvent, & sans la perdre de vûe ; je me plaisois à l'entendre m'appeller à haute voix par les noms les plus tendres. Je n'avois pas de joie plus parfaite que celle de me venir jeter à son col au moment qu'elle me croyoit perdu & que ses larmes commençoient à paroître. Quelle satisfaction pour moi de les essuyer, après les avoir fait naître ! Elles m'étoient d'autant plus précieuses, que l'amour, qui les faisoit couler, bientôt les essuyoit.

Ce fut-là le tems le plus beau de

ma vie. Que n'eût-il duré toujours !
A peine un mois fut-il écoulé , que je
retombai dans le plus grand des mal-
heurs. Quel funeste revers ! Quel
changement affreux va succéder à une
scène si charmante !

Un jour que je m'étois éloigné plus
qu'à l'ordinaire pour connoître un peu
le Pays que nous habitons , quelle
fut ma douleur de ne plus trouver
Zulime à mon retour ! Je crus d'abord,
qu'accoutumée à mes jeux , elle s'é-
toit aussi cachée quelque part , pour
me donner le plaisir de la retrouver ;
mais ce fut inutilement que je la cher-
chai , & que je fis retentir ce désert
de mes cris : je n'entendis que ma voix
réfléchie par les échos , qui me ren-
voyoient le nom de **Zulime** , sans que
nul endroit l'offrit à mes yeux , & le
soleil se coucha pour cette fois sans
nous trouver réunis. Quelle nuit af-
freuse ! Semblable à un furieux , je
courus les bois , je franchis les rochers,
les précipices. La crainte de mourir
n'arrête pas les amans désespérés ;
quelque génie bienfaisant les sauve
sans doute de leur propre fureur.

Je tombai enfin accablé de fatigue, incertain du chemin que je devois prendre. Ma voix mourante alloit répéter le nom de Zulime pour la dernière fois, lorsque l'éclat d'un grand feu, qui vint fraper mes yeux tout d'un coup, me les fit porter attentivement sur l'endroit d'où il partoît. Un amant se desespère d'un rien & un rien lui rend l'espérance. Ce feu me fit croire que Zulime s'étant égarée en me cherchant, avoit peut-être allumé ce feu pour me marquer l'endroit où elle étoit. J'oubliai en un moment le chemin que j'avois fait, pour en entreprendre encore un plus considérable. Je ne marchai pas, je volai, guidé par la flamme, sans que nul obstacle put m'arrêter. De tems en tems je prêtois l'oreille; je croyois même entendre sa voix; je lui répondois que je serois bientôt à elle. Que de tendres embrassemens je lui préparois! Mais bientôt, au lieu des larmes de joie, ce furent des larmes de douleur qu'il me fallut répandre.

Le soleil étoit levé quand j'arrivai à l'endroit où j'avois apperçu le feu: je ne vis que de la cendre & quelques

os épars, reste malheureux d'une personne qui avoit été dévorée par la flamme. Il ne me fut plus permis de douter que ce désert ne fut habité par quelques Tartares, & que **Zulime** étoit sans doute tombée entre leurs mains. Etoient-ce ses membres déchirés que j'appercevois? Comment me convaincre dans ce doute cruel, plus affreux mille fois que la mort? En vain j'interrogeois cette cendre encore fumante, & l'arrosais de mes pleurs? que pouvoit-elle me répondre? **Zulime**, ma chere **Zulime**, m'écriai-je dans les transports de la douleur la plus amère, est-ce votre cendre infortunée que je foule aux pieds? A quelques pas de-là j'apperçus sur le sable les traces de plusieurs personnes. Je m'étudiaï à démêler si je ne reconnoîtrois point le pied de **Zulime**. Il étoit facile: elle portoit un petit soulier d'une forme singulière. A peine eus-je fait quatre pas, que je l'apperçus gravé sur le sable. A cette vûe je reculai saisi d'horreur, en m'écriant: c'en est donc fait, je ne vous verrai plus!

A ces mots, je tombai sur un des

espèces de bancs qui environnoient cette petite place , & laissai aller ma tête contre un des arbres qui la couvroient, sans penser que si Zulime avoit été brulée par ces Tartares ; j'avois à craindre un sort semblable : mais les amans raisonnent-ils ? J'étois incapable de la moindre réflexion.

Je ne sortis de cet assoupissement mortel qu'à la voix d'un respectable vieillard qui parut tout-à-coup devant moi. Sa présence m'effraya d'abord ; mais sa parole me rassura bientôt. Qui êtes-vous , aimable Etranger , me dit-il ? Quelle tempête a pu vous jeter sur ce rivage ? Qui que vous soyés , repartis-je , daignez m'apprendre si Zulime vit encore , & qui me l'a ravie : c'est elle que je cherche en ces lieux. Cessez de craindre pour ses jours, interrompit Houssein (c'est ainsi que ce vieillard se nommoit) vous la reverrés : mais ce lieu n'est pas sûr pour vous ; suivez-moi , que j'entende le récit de vos malheurs , & que je vous conte les miens. A ces mots , il me prit par la main , & me conduisit dans une caverne voisine , où j'entrai en tremblant.

Est-ce ici, lui dis-je, que je dois revoir Zulime ? A votre impatience, reprit Houssein, je vois que cette fille vous est bien chere. Plus que ma vie, lui répondis-je. Hé bien, ajouta-t'il, qu'il vous suffise pour un moment de sçavoir que jamais elle ne fut moins en danger.

Je suis un Prince, issu du sang malheureux des Sophis de Perse. Cet aventurier Thamas-Koulikan, qui occupe le Trône de mes Ancêtres, regne-t'il avec tranquillité sur ses nouveaux sujets ? Est-il possible que tous les Rois de la terre ne se soient pas réunis pour soutenir un Prince légitime contre un sujet rebelle ? Ils apprennent par leur silence qu'un heureux téméraire n'ayant rien à hasarder, peut tout entreprendre. Contraint de fuir pour éviter le sort de Schah Thamas, je me suis retiré dans ces déserts inconnus.

J'appris à Houssein que Koulikan solidement établi sur un Thrône usurpé, sembloit n'y plus chanceler. Qu'il regne, me répondit cet infortuné Prince, en poussant un profond soupir ; puisque

les Dieux protègent de semblables Rois & que les Rois intéressés à cette querelle n'en tirent pas vengeance, j'aurois honte de regner; le Thrône est deshonoré. Les habitans de ces montagnes m'ont reçu parmi eux sans me connoître, & ont conçu pour moi une telle vénération, que le Chef de leur religion étant mort, ils m'ont forcé de prendre sa place. Ces peuples, poursuit-il, adorent une Idole ridicule, à qui je fais rendre tous les Oracles que je crois nécessaires pour leur tranquillité. Par cette voie je regne en ces lieux avec plus d'empire que si j'en étois le Roi, puisque l'espèce de Souverain qui commande vient prendre l'ordre de l'Idole, qui ne parle que par ma voix. Je vois, grand Prince, lui dis-je, que vous êtes tout-puissant en ce désert, & que vous pouvés me rendre Zulime; mais vous ne m'en parlés pas, Seigneur. Avant que de vous instruire de son sort, ajouta Husein, il faut que vous scachiés que les femmes du mont Caucase sont épouvantables, & qu'elles ont la vanité de se croire charmantes: aussi les hom-

mes ont-ils rarement commerce avec elles ; & sans leur religion , qui leur ordonne de les voir certains jours de l'année , ces montagnes manqueroient bientôt d'habitans. Il y a quelque tems que Kakoukan , chef de ces Tartares , vint se plaindre à la Divinité de ce désert de ce qu'elle leur donnoit des femmes si ridicules : comme je ne sçais ce que c'est que de desespérer personne , je lui répondis , par la bouche de l'Idole , qu'une jeune beauté lui seroit accordée quelque jour pour peupler avec lui ce désert de femmes adorables. Kakoukan , qui trouva hier en chassant votre Zulime dans ces forêts , la prit pour cette aimable mortelle qui lui est promise par l'Oracle , & la conduisit au Temple pour me la présenter.

Surpris à cette vûe , autant qu'on peut l'être , & curieux de sçavoir de cette belle qui elle étoit , ne voulant pas la livrer à ce brutal sans la connoître , je répondis à Kakoukan , pour gagner du tems , qu'il falloit offrir un sacrifice solennel au Dieu protecteur de cette contrée. En même tems un

grand bûcher fut allumé, & une biche blanche immolée. C'est donc-là, lui dis-je avec étonnement, le sujet des flammes que j'ai apperçues cette nuit s'élever de cet endroit ? Oui, me dit Houssein. Après le sacrifice, poursuivit-il, je conduisis Zulime dans un endroit sacré du Temple, où elle a passé seule le reste de la nuit, & Kakoukan l'est venu prendre ce matin en grande pompe pour la mener sur le bord de la Mer Noire, qui n'est pas éloignée, & où il a de vastes jardins, pendant que l'on fait les préparatifs d'une fête sauvage qu'il lui veut donner aujourd'hui.

Hé que vous a dit Zulime dans l'entretien que vous avés eu avec elle, dis-je à Houssein ? Qu'elle fuyoit de chez son pere, me répondit-il, avec un Turc nommé Dely, pour qui elle avoit conçu l'amour le plus tendre. Elle m'a conjuré de mettre tous mes soins à vous chercher. Je le lui ai promis, après l'avoir instruite du rôle qu'elle devoit jouer devant les Tartares, en affectant une joie qui pût cacher sa douleur.

J'étois accoutumé depuis quelque tems à passer rapidement de la joie à la tristesse, & de la tristesse à la joie. Elle n'est donc pas morte, m'écriai-je, & ce n'est pas sur ses cendres que j'ai versé des pleurs ? Dieux qui l'avez conservée, rendez-la moi fidelle. Je me jettai en même tems aux genoux de Houssein, & le conjurai, les larmes aux yeux, de sauver Zulime de l'amour de Kakoukan.

Il ne faut rien précipiter, me dit ce vieillard avec bonté. Ne craignez point de violence ; les habitans de cette contrée conserveront pour votre Zulime un respect inviolable ; je le leur ai ordonné. Il ajouta que, résolu depuis long-tems de quitter entierement la Perse, de crainte d'être enfin reconnu, il n'attendoit que le moment favorable pour passer en Turquie, & qu'il seroit charmé de nous y accompagner.

J'ai, poursuivit-il, tout ce qu'il faut pour ce voyage, dont je suis uniquement occupé depuis un an. Quand la nuit sera venue, ajouta-t'il, je vous conduirai dans un petit navire, dont Kakoukan se sert pour aller dans une

Isle-voisine. Comme cette mer est fort tranquille , il n'y a dans l'espèce de port que couvre ce petit bois sacré que quelques barques de pêcheurs , que nous coulerons à fond pour n'être pas poursuivis.

Prêt à mourir de douleur , un moment me rendit l'espérance de revoir **Zulime** , & bientôt Constantinople avec elle. Grand Prince , dis-je à **Husseïn** , en me jettant à ses genoux , fufriez-vous assis sur le thrône de vos Pères , il ne seroit pas en votre pouvoir de me faire un plus riche présent que celui que je vais recevoir de vous en ce désert. **Zulime** , que vous me rendés , est plus chere à mes yeux que tous les tresors que vous possédés. Mais pourrai-je la revoir ? N'est-ce point une illusion ? Non , vous ne pouvés me tromper ; je vois briller en vous cette majesté sacrée que le Ciel grave sur le front de ceux qu'il fait naître pour nous commander. Pardonnez , Seigneur , un doute causé par un excès d'amour. Oui , le bien que j'attens de vous est si grand , & surpasse si fort mes espérances , que j'ai peine à le

croire. Quoi ! je reverrois **Zulime** ?

Oui, vous la reverrés, poursuivit **Husseïn**. Je vais vous mener dans un endroit, d'où, sans être vu, vous pourrés découvrir la fête qu'on va lui donner. A ces mots, il me conduisit dans une caverne sombre & fort profonde, fabriquée dans le roc, d'où l'on découvroit à travers un feuillage épais une petite plaine environnée d'arbres; plusieurs hommes y étoient occupés aux préparatifs de la fête. **Husseïn** m'apporta quelques nourritures, & me quitta, en me promettant de venir me rejoindre.

Après avoir attendu quelque tems avec toute l'impatience d'un amant, **Zulime** parut enfin à mes yeux : **Kakoukan** la fit monter avec lui sur une espèce de thrône champêtre, fait de branchages & de fleurs. Que j'aurois bien voulu entendre ce que ce **Tartare** lui dit, & la réponse qu'elle lui fit ! Je remarquois avec plaisir à travers la gayeté feinte de **Zulime** une secrète mélancolie, qui me fit connoître combien elle étoit sensible à ma perte. Mais **Husseïn** n'eut pas plutôt

trouvé le moment de lui dire que j'étois témoin secret de cette fête, qu'elle ne put modérer l'excès de sa joie, elle en donna des marques si sensibles, que Kakoukan prit pour lui les transports qu'elle laissa éclater. De jeunes hommes formerent des danses, & firent divers tours de force & d'adresse devant eux. Zulime couronnoit les vainqueurs.

En vain ses yeux cherchoient à me découvrir ; tandis qu'ils perçoient jusqu'à mon cœur, ils ne pouvoient m'apercevoir, malgré toute leur vivacité. Quel doux spectacle pour moi ! & que ma situation étoit différente de celle que j'avois éprouvée quelques heures auparavant, lorsque je pleurai Zulime devant le bûcher, que je croyois l'avoir consumée ! Je voyois avec joie que c'étoit d'un autre feu que cette belle étoit embrasée. Que d'amoureux regards furent lui rendre compte de tout ce que j'avois souffert depuis que je l'avois perdue ! Je lui contois mes peines, mes craintes, mes espérances, conçues & détruites en un moment, sans faire réflexion qu'elle ne pouvoit m'entendre.

m'entendre. Zulime me sçavoit présent ; j'étois satisfait. Je n'aurois pu la laisser dans la cruelle incertitude de ne sçavoir si elle me reverroit jamais ; je sçavois , par ma propre expérience , combien cet état étoit terrible. Je vous revois donc enfin , chere Zulime , lui disois-je tout bas , je vous revois fidelle ! il me sera bientôt permis de vous ferrer entre mes bras. Les seuls amans peuvent s'imaginer la douce ivresse qui s'empare du cœur dans ces sortes de situations ; en effet quel moment plus charmant que celui qui présente à nos yeux la personne que nous aimons , après l'avoir pleurée !

Le bruit de quelqu'un que j'entendis marcher assez près de moi , m'obligea de me retirer dans le fond de la caverne. Je reconnus bientôt que c'étoient des femmes de cette contrée , au portrait affreux que Houssein m'en avoit fait. Il n'avoit rien exagéré. Elles me firent frayeur : leur teint est jaune , livide , & leurs yeux enfoncés sous un front d'une largeur énorme , elles ont le nez , en récompense , si petit , qu'il paroît à peine au milieu de deux joues

des plus renflées, entre lesquelles il est comme enseveli; pour le menton, elles l'ont extraordinairement pointu & fort près de leur bouche, qu'elles ont d'une largeur démesurée. Quel portrait! Que Zulime devoit paroître belle à Kakoukan! elle, dont les yeux vifs & tendres tout ensemble sont couronnés du plus beau front du monde, sur lequel les jeux & les ris paroissent avoir établi leur cour. Quelle fut la surprise de ce barbare à la vûe d'une femme si aimable, dont la blancheur dut l'éblouir!

Je n'eus pas le tems de penser à ce que j'avois à craindre d'un semblable rival. A peine eus-je apperçu les femmes de cette contrée, qu'elles me plongerent dans bien d'autres craintes. Voyons, dit à sa compagne la première que j'entendis parler, voyons si cette beauté dédaigneuse a toutes les graces que nos maris lui trouvent. Elles étoient deux. S'étant placées dans l'endroit que je venois de quitter, elles commencerent par critiquer Zulime. Qu'a-t'elle donc de si charmant pour nous être préférée, disoit l'une? Rien

du tout, répondit l'autre ; nous la valons bien. C'est sans doute cet air étranger qui charme nos époux. Vengeons-nous du mépris qu'ils font de nos charmes, & de l'injuste préférence qu'ils lui donnent sur nous. Il doit naître d'elle, dit-on, des femmes qui lui ressembleront, pour peupler ces montagnes. Souffrirons-nous cet affront ? Faisons mourir cette nuit cette étrangère.

Quel horrible projet ! & quelle situation plus horrible encore pour un amant qui l'écoute ! Triste jouet du caprice du sort, je n'étois pas au bout de mes malheurs ; je devois encore vous donner bien des pleurs, chère Zulime. Pourquoi étois-je sans armes ? Au péril de ma vie, j'aurois immolé à ma vengeance ces deux cruelles victimes. Si je ne suivis pas le premier mouvement de la fureur qui me transportoit, ce fut dans l'espérance de pouvoir m'opposer plus aisément au dessein barbare de ces furies, en écoutant leur complot. L'une vouloit précipiter Zulime dans la mer ; l'autre mettre le feu à l'endroit où elle

passeroit la nuit, fût dans le Temple même de l'Idole. Ce dernier sentiment prévalut : de quoi une femme jalouse & cruelle n'est-elle pas capable ! La religion est un foible obstacle pour servir de frein à sa rage.

Je ne pus entendre sans frémir ces redoutables Mègères. Si elles ne fussent pas sorties, j'allois paroître ; & par un coup d'imprudance, perdre peut-être, & ma vie, & celle de Zulime. A peine eurent-elles disparues, que je me remis à leur place, pour recevoir l'innocente victime de leur jalouse fureur. Elle ignoroit les nouveaux malheurs qui nous menaçoient.

Je la trouvai toujours transportée de cette joie que Hussein lui avoit rendue, en lui apprenant que j'étois retrouvé. Pour moi, que je la revis avec des yeux bien différens, & qu'un moment avoit apporté de changement dans mon cœur ! Faut-il échouer si près du port, m'écriai-je ! encore quelques heures, & Zulime étoit entre mes bras : mais non, le Ciel impitoyable ne m'a pas fait pour jouir d'un bonheur si doux.

Un amant ne perd pas tout-à-coup l'espérance : ces tristes réflexions étoient de tems en tems suivies de plus consolantes. Non , le Ciel , me disois-je , n'est pas injuste. Que lui ai-je fait , pour m'accabler de tant de maux ? Il ne veut pas que Zulime périsse. Il n'a sans doute conduit ici ces femmes barbares , que pour me donner connoissance de leur détestable complot , afin de pouvoir le rendre inutile. Ce n'étoient-là que des espérances , & l'arrêt de mort étoit réellement prononcé. Avec quelle impatience ne desirois-je pas revoir Hussein , pour prendre ensemble des mesures capables de prévenir l'effet des menaces de ces emportées.

Zulime disparut avec Kakoukan , & me laissa seul plongé dans la tristesse la plus profonde. J'allois expirer de douleur , si Hussein ne fût venu à mon secours.

Qu'avez - vous donc , me dit-il ? D'où peut venir cette langueur qui vous accable , si près de revoir votre Zulime ? Hélas ! lui répondis-je en soupirant , nous ne fumes peut-être ja-

mais si loin du port ; il nous reste encore une furieuse tempête à effuyer. Les femmes de cette contrée ont juré la perte de Zulime ; elles doivent l'enfvelir cette nuit sous les ruines du Temple , si nous ne la sauvons à tems de leur fureur. J'appris tout de suite à Houssein comment j'avois découvert cette horrible conspiration. L'étonnement que lui causa cette nouvelle lui fit garder quelque tems un profond silence en levant les yeux vers le Ciel : enfin , après un moment de réflexion , cher Dely , me dit-il , il ne faut désespérer de rien ; je répandrai par tout que Zulime passe la nuit dans le Temple. En vain l'impatient Kakoukan veut , dit-on la retenir & se livrer à toute la passion qu'il a conçue pour elle : je ferai parler l'Idole ; je sçaurai , par cette voye , rendre inutiles les fureurs de l'amour & de la jalousie. Quand le soleil sera couché , je conduirai la jeune Persane dans ce petit bois sacré , dont l'entrée n'est permise qu'à moi seul : il couvre le rivage sur lequel nous nous embarquerons : ne manquez pas de vous y rendre à la fa-

veur des premières ombres de la nuit. Que ces furieuses brûlent après, & leur Temple, & leur Dieu, elles cacheront, par-là notre fuite, & Kakoukan me croyant devenu la proie des flammes avec la belle Etrangere, nous plaindra au lieu de nous poursuivre. Oui, cher Dely, c'est le Ciel qui leur inspire ce dessein pour favoriser le nôtre.

A ces mots, Houssein me quitta pour aller préparer le dénouement de cette tragédie. Il se flattoit qu'en faisant parler l'Idole, il retireroit encore Zulime des mains de Kakoukan. Je me défiois de sa puissance. C'étoit contre un amour violent qu'il avoit à combattre, & je ne sentoits que trop qu'un amant, dans ses transports, ne reconnoît de Dieu que l'objet aimé, n'envisage de bien que sa jouissance, & n'a d'autre crainte que celle d'en être privé. J'en jugeois par moi-même; tous les Oracles du monde ne m'eussent pu faire abandonner Zulime: c'étoit-là mon Idole. Le peu d'espérance qui me restoit n'étoit fondé que sur la sotte crédulité de ces peuples. Par mille exem-

ples de son autorité suprême , Hussein avoit ranimé mon espérance. Oui, j'espérois revoir Zulime : l'amour me conduisit bientôt jusqu'à n'en plus douter ; mais ce même amour détruisoit souvent mes espérances , en combattant lui-même les raisons qu'il m'alléguoit.

Pendant tout le tems que je demeurai seul , la crainte & l'espérance furent les deux mouvemens qui partagèrent mon cœur. Il s'arrêta enfin au dernier comme au plus conforme à ses desirs ; & la nuit commençant à tomber , mon impatience m'emporta bientôt vers le petit bois qui devoit offrir Zulime à mes yeux. Il y avoit deux jours que je ne l'avois vue : que j'avois de choses à lui dire ! Que je lui préparois de tendres caresses !

Comme je quittois la caverne , j'aperçus une multitude de femmes qui y venoit tenir leur conseil. Que de graces n'eus-je pas à rendre au Ciel de m'en avoir fait sortir ! J'aurois sans doute péri impitoyablement par les mains de ces furies. Je me cachai pour les laisser passer : mais à peine eus-je fait quelques pas du côté d'où

elles venoient, que j'apperçus Houssein sans vie, étendu sur le sable. Je frémis à cette vûe, & reculai saisi d'horreur, en m'écriant : Ah Ciel ! voilà donc la fin de toutes mes espérances ! Zulime est sans doute demeurée entre les mains de Kakoukan. Qui l'en délivrera maintenant ? Ah ! Houssein, c'est pour m'avoir voulu conserver ce que j'aime, que ces femmes cruelles viennent de vous faire périr. Prince infortuné, Dely ne vous survivra guères. Zulime, ma chere Zulime, faut-il donc que je meure sans pouvoir vous faire mes derniers adieux ? Kakoukan triomphe ; au sortir des bras de ce rival barbare vous serés exposée à toute la rage des furies de ce désert. Les flammes dévoreront ces traits divins, ces graces adorables, dignes de l'hommage & du culte de tous les mortels ; & moi, je vivois, chere Zulime, pour voir s'élever ces feux criminels ! mes yeux pourroient-ils soutenir un semblable spectacle ? Périssons, puisqu'il ne me reste plus d'espérance de vous revoir. Malheureuse contrée, désert affreux, c'est vous qui me la ravissés :

encore si vous faisiés son bonheur , si elle regnoit en ces lieux , tout sauvages qu'ils sont , je mourrois content ; mais , hélas ! sa cendre infortunée couvrira vos campagnes & deviendra le jouet des vents. Mourons , courons m'ensevelir dans le sein de la mer , qui devoit la porter : c'est trop vivre , puisque je ne vis plus pour Zulime.

L'espérance de mourir bientôt me soutint & me donna la force de gagner le rivage. A peine l'eus-je apperçu , que m'applaudissant de l'avoir trouvé , je redoublai mes pas. Toutes mes playes se rouvrirent à la vûe du navire destiné à nous passer en Turquie , je ne pus retenir mes larmes ; mais la douleur m'étouffa la voix. Résolu de m'embarquer & de m'exposer seul à toute la fureur des ondes , que je conjurois de m'ensevelir , j'arrachai le cable qui tenoit le vaisseau attaché , & furieux , je m'y précipitai. Où tombai-je ? Entre les bras de Zulime , que Hussein y avoit déjà conduite. Quel moment ! Vous voici donc enfin , cher Dely , me dit-elle , en me serrant contre son sein ! qu'avez-vous fait de ce

respectable vieillard qui nous a réunis ?

Je demeurai un moment immobile & sans voix ; je ne pouvois concevoir l'excès de mon bonheur. Quoi ! le sort, m'écriai-je enfin , se plait donc à se faire un jouet de mon cœur , en le rendant le théâtre de tant de sentimens differens ! Ah , Zulime , concevez tout l'excès de mon amour , puisqu'au moment que je vous vois , j'oublie tout ce que j'ai souffert. Que de larmes vous me coûtés ! Si vous m'en voyés encore répandre , je les dois à Houssein : ce généreux Prince n'est plus ; je viens de voir expirer avec lui le reste précieux du sang de vos Rois. Quoi ! Houssein est mort ? s'écria Zulime. Il ne m'a quittée un moment que pour courir vous chercher , & hâter le moment qui devoit nous réunir. Hélas ! poursuivis-je avec douleur , les femmes cruelles qui avoient conjuré votre perte viennent de le faire mourir presque à mes yeux. Je n'eus pas la force d'en dire davantage. Nous le pleurames : nous n'avions que de larmes à lui donner.

Outre que Houssein avoit abondamment fourni le navire de toutes sortes

dé provisions de bouche , il y avoit encore mis des armes & une boîte pleine de pierreries d'un prix inestimable : c'étoit tout ce qui lui restoit des biens immenses qu'il avoit possédés en Perse.

Le vent enflait nos voiles , & ne pouvoit nous être plus favorable. Je faisois la fonction de pilote & d'amant. Nous vîmes bientôt s'élever les flammes qui consumerent le temple de Jatab ; & Zulime jouit tranquillement d'un spectacle dont elle devoit être la triste victime. C'est ainsi que le Maître de l'Univers se rit des vains projets des mortels , & se sert de leurs mains pour détruire leurs ouvrages profanes. Il sembloit que le Ciel , après nous avoir tant persécutés , prenoit soin de conduire lui-même notre navire à Constantinople.

Nous avions tant de choses à nous dire , que nous ne scûmes d'abord par où commencer : enfin , après avoir raconté à Zulime tout ce que j'avois souffert depuis que le sort nous avoit séparés , je la priai de me dire comment j'avois pu la perdre ? Hélas , me dit-elle , il m'en souvient encore avec

douleur. Le jour que vous vous éloignates de moi pour reconnoître le pays que nous habitons , je quittai imprudemment notre cabane pour vous suivre , en sorte qu'il me fut impossible de la retrouver ; plus j'avançois , plus je m'en éloignois. Après avoir marché inutilement pendant plusieurs heures , & vous avoir appelé à haute voix en pleurant , j'allois tomber , accablée de fatigue , lorsque j'apperçus un homme , que je crus d'abord être vous. Je volai ; mais je ne vis qu'un Tartare , qui se jettant à mes genoux , les embrassa avec respect , en me conjurant de le suivre. C'étoit Kakoukan. En vain je voulus fuir ; bientôt une troupe d'Esclaves m'environna , & je ne fus plus maîtresse de retourner sur mes pas. On me conduisit au Temple , où Hussein me retint ; après le sacrifice qu'il fit offrir à l'Idole , & dont il vous a sans doute parlé.

Je demandai à Zulime si Kakoukan ne lui avoit fait aucune violence. Elle me dit que non ; mais que ne pouvant rien refuser aux hommes sans déplaire au grand Jatab , si Hussein fût venu la

chercher un peu plus tard, Kakoukan auroit eu lieu d'être satisfait. Elle finit par le plaindre, & moi par la plaindre elle-même de sa crédulité, sans cesser de l'aimer; mais, dans les dispositions où elle étoit, je pris le parti de ne la laisser voir à personne pour ma tranquillité.

Enfin, après huit jours de la navigation la plus heureuse, nous entrâmes dans le port de Constantinople. J'y trouvai des Marchands de toutes les Nations du monde, à qui je vendis une partie des pierreries de Houssein, qui me rapportèrent une somme fort considérable: de sorte que je me vis en état de faire à Zulime un sort des plus heureux. Les amis de mon pere, qui m'avoient abandonné, me voyant dans un état florissant, me reçurent avec joie. Il en est de même à Constantinople qu'à Paris; ce ne sont pas les personnes qu'on aime, c'est leur fortune: le bien tient lieu de tout.

J'achetai d'abord une maison de campagne à Seguian, où je conduisis Zulime. Je lui donnai des Esclaves pour la servir. Comme Asor son pere

étoit en droit de me la faire rendre , s'il découvroit notre retraite , mon premier soin fut de lui envoyer la somme que le marchand Arménien lui avoit offerte de sa fille , avec un présent qui se montoit presque aussi haut , pour appaiser cet homme intéressé. Peut-on trop payer la possession de ce qu'on aime ?

Comme on parloit d'envoyer bientôt un Ambassadeur en France , je me rendis à la ville , pour m'informer si ce bruit se confirmoit. J'appris avec plaisir que l'Ambassade étoit résolue. Ma joie redoubla , quand je sçus que c'étoit Said Effendi , Beglerbeg de Romélie , qui en étoit chargé. C'étoit un des plus grands amis de mon pere. Ils avoient fait ensemble le voyage de France vingt ans auparavant avec Effendi Testerdar , pere de Said. Je fus faire mon compliment au nouvel Ambassadeur , & le prier de me mettre du voyage. Il me reçut avec politesse , & parut être aussi charmé que moi du dessein que j'avois pris de l'accompagner , m'assurant qu'il me serviroit de pere en toute occasion.

Sans avoir jamais vu ma mere , j'avois conçu pour elle l'amitié la plus tendre en lisant ses lettres : je n'avois garde de laisser échapper l'occasion de l'aller trouver. Tout plein de ce projet , je retournai chez moi.

Comme , en passant sur la Place , j'apperçus beaucoup de monde assemblé , je m'informai de ce que ce pouvoit être. C'est , me dit-on , une Esclave d'une beauté surprenante que l'on expose en vente. Je m'avançai , & je reconnus Théophie. Un Eunuque , que je sçavois être à Safar , fils de la cruelle Béma , marchandoit cette belle personne. Persuadé que Zulime seroit charmée d'avoir sa sœur pour compagne , & ne voulant pas voir passer cette aimable fille dans le ferrail de Safar , je mis Théophie à un prix si haut , que je l'obtins sur le champ du Marchand à qui Azay l'avoit déjà vendue. Cette belle me reconnut avec joie. Elle ne me demanda pas des nouvelles de Zulime ni de son pere , ignorant que j'étois retourné à l'habitation d'Asor. Je ne lui en parlai pas non plus , voulant lui donner le plaisir de la surprise , en

offrant Zulime à ses yeux au moment qu'elle s'y attendroit le moins. Je la conduisis d'abord à l'appartement que j'avois à Constantinople. Nous n'y fumes pas plutôt, qu'elle m'apprit qu'Azay avoit été fort inquiet de moi & d'Azaïm, & qu'il nous croyoit péris.

Par quel heureux sort, me dit Théopie, suis-je tombée entre vos mains ? Mais, hélas ! ce n'est pas sans doute pour long-tems, ajouta-t'elle ; vous allés me revendre aussi. Je lui appris que j'étois en état de la garder. Elle en parut si satisfaite, qu'elle sauta à mon cou, en me disant qu'elle se croiroit la plus heureuse de toutes les femmes si elle passoit sa vie avec moi.

Il est difficile à un Turc, aussi tendre que je le suis, de ne pas ressentir de secrets mouvemens à la vûe d'une personne aimable. Un jeune homme de vingt ans, en tous les Pays du Monde, quelqu'attache qu'il ait ailleurs, ne refuse guères les faveurs d'une jeune beauté dont il peut disposer : il n'y a que les Héros de Romans qui soient au dessus de ces sortes de foiblesses. Théopie me parut encore

plus belle que quand je la vis pour la première fois ; & j'étois un peu moins délicat , depuis que Zulime elle-même avoit été livrée aux Ministres de Jatab pour me racheter la vie , ou plutôt , j'étois plus amoureux. Je regardai donc ma nouvelle Esclave avec complaisance. J'oubliai qu'Azay , & peut-être bien d'autres , avant & après lui , avoient joui de Théophie , pour ne penser qu'au pouvoir que j'avois d'en jouir moi-même.

Après tout , me disois-je , Zulime n'est pas jalouse ; je sçais qu'elle aime à me voir heureux ; que lui importe qu'elle ou une autre fasse mon bonheur ? A ces sentimens un peu Turcs en succédoient de tems en tems de plus généreux. Je voulois quelquefois demeurer fidèle ; mais l'en aimerai-je moins , me disois-je , pour me livrer une fois à Théophie ? Après bien des sentimens de cette nature , incertain de ce que je ferois je pris le parti de ne pas retourner ce jour-là à Séguian. N'étoit-ce pas me résoudre à tout ? Je passai de l'amitié à l'amour.

J'oubliai Zulime pendant quelque

tems, pour ne penser qu'à ma nouvelle Esclave. Nous soupâmes ensemble, & le dirai-je nous passâmes la nuit comme nous avions soupé : car mes belles réflexions m'abandonnerent bientôt, & je fus infidèle avant que d'avoir trouvé le moment de combattre mon amour. Naturellement tendre, pouvois-je m'empêcher d'aimer une femme qui avoit des bontés pour moi ? Mais Zulime fut toujours la plus chère à mes yeux.

A peine fut-il jour que je partis pour ma campagne avec Théophie. Chemin faisant, je fis tomber la conversation sur l'habitation d'Afor ; & Zulime, dis-je enfin car c'étoit-là où j'en voulois venir, l'aimez-vous toujours, Théophie ? Ah ! reprit cette belle en soupirant, élevée dès l'enfance avec elle, pourrois-je ne pas l'aimer ? Seigneur, notre sort n'est-il pas bien à plaindre ? Hélas ! peut-être ne nous reverrons-nous jamais. Tandis que je suis à Constantinople, que sçais-je si elle n'est point à Ispaham ? Quels Pays immenses nous séparent ! Plus la douleur de cette Persane aug-

mentoit, plus nous approchions de Seguian. Je préparois ainsi la scène charmante dont j'allois être le spectateur. Je me mis à l'attendrir jusqu'aux larmes, pour augmenter l'excès de sa joie à la vûe de sa sœur que j'allois lui offrir.

Nous n'eumes pas plutôt mis pied à terre, qu'ayant conduit Théophie dans un appartement, je volai à celui de Zulime; mais elle étoit déjà accourue pour me recevoir par un escalier dérobé; enforte que retournant sur mes pas, je l'apperçus qui traversoit en courant l'appartement où étoit sa sœur. Elle passoit si rapidement, qu'elle ne l'apperçut pas; mais l'aimable Théophie qui la reconnut, sauta à son cou avant que de lui donner le tems de sçavoir qui l'embrassoit. Quelle heureuse rencontre! quelle douce situation pour deux cœurs tendrement unis! Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Je fus bientôt joindre mes embrassemens aux leurs. Elles me remercièrent toutes deux ensemble du bonheur qu'elles avoient de se revoir. Les termes manquoient à leur

reconnoissance. Elles m'en firent plus entendre par leurs gestes , qu'elles ne m'en dirent. Ce n'étoient qu'exclamations , que discours commencés que la joie étouffoit.

Enfin elles reprirent peu à peu un sens plus tranquille ; & après que Zulime eut raconté à sa sœur les aventures que nous avons eues ensemble , & que l'on vient de lire , Théophie apprit à son tour à sa sœur que je l'avois achetée sur la Place à Constantinople , avouant ingénument qu'elle avoit déjà passé la nuit précédente avec moi. Je jettai d'abord les yeux sur Zulime , pour voir quelle impression ce discours faisoit sur son esprit. A mon grand étonnement , loin d'en être jalouse , elle s'écria , en me serrant entre ses bras : que je suis heureuse de ce que vous commencés à croire au grand Jatab ! C'est moi , sans doute qui vous ai converti ; aussi ai-je bien prié pour vous : j'espère que vous ne me ferés plus un crime de voir plusieurs hommes , puisque vous commencés à être persuadé que vous pouvés voir plusieurs femmes. Je n'étois cependant pas encore tout-

à-fait Jatabiste : je n'étois que Turc , ou François , si l'on veut ; car je cro-yois que les hommes seuls avoient ce privilége. Je voulus faire cette réponse à Zulime ; mais ne trouvant pas des raisons pour l'appuyer , j'aimai mieux me taire. Pourquoi en effet les hommes auroient-ils seuls ce droit ? Sans approfondir cette importante question , je dirai seulement , qu'à l'exemple de tant d'autres , je voulois bien jouir de ce privilége , nullement disposé de l'accorder à Zulime. Ma naissance me donne quelque droit de penser à la Française.

N'ayant rien à répondre de raisonnable , je changeai adroitement de conversation , & parlai du voyage que je devois faire en France avec Saïd Effendi. Quoi ! vous allés me quitter , me dit Zulime ? Hé ! que deviendrai-je pendant ce tems ? J'en mourrai de douleur. Je lui demandai si elle vouloit me suivre ; elle me répondit qu'elle en seroit charmée. Je n'en aurois pas été fâché moi-même ; mais je doutois qu'il fût possible de l'emmener. Il falloit l'agrément de l'Ambassadeur , que

je ne pouvois voir que dans quelques jours ; ainsi je ne pus rien résoudre. Je passai quelque tems à Seguian avec ces deux charnantes filles , à qui je donnois autant de liberté que les Dames en ont en France. Elles mangeoient avec moi , & se dispuoient la gloire d'avoir le plus contribué à mes amusemens. J'aimois réellement Zulime ; mais je n'avois pour Théophie que le goût qu'ont généralement les hommes pour toutes les femmes aimables. Je la voyois avec plaisir , comme on voit les coquettes à Paris ; mon cœur ne prenoit que peu de part aux entretiens que j'avois avec elle.

Le départ de Said Effendi ayant été fixé au deux du mois d'Août , je pensai sérieusement à préparer ce qu'il me falloit pour ce voyage. J'étois sur tout occupé de la façon dont je m'y prendrois pour retirer des mains de Safar , fils de Béma , & de Muley mon pere , dont il avoit hérité , les lettres d'Euphémie , son portrait , & quelques autres bijoux qui lui appartenoient , dans l'espérance que tout cela me seroit d'un grand secours pour m'aider à re-

connoître ma mere. Dans une visite politique que je rendis à Safar, il parut fâché contre moi de ce que j'avois acheté une Esclave qu'un de ses gens marchandoit. Je lui dis qu'ayant sa sœur, j'avois été charmé de les reunir, mais que s'il vouloit me rendre quelques lettres qui lui étoient inutiles, un portrait & quelques bijoux que je lui indiquai, je lui céderois volontiers Théophie, à condition cependant qu'il lui permettroit d'entretenir sa sœur aussi souvent qu'elle le souhaiteroit.

Il étoit juste de faire voir cette Esclave à Safar : je la lui envoyai le lendemain. Il en fut si charmé, qu'il m'envoya sur le champ tout ce que je lui avois demandé, & garda Théophie. Zulime en eut d'abord quelque chagrin ; mais l'espérance qu'elle eut de revoir sa sœur quand elle voudroit la consola, & la nouvelle que je lui apportai en même tems, qu'elle me suivroit en France, dissipa bientôt le reste de son chagrin.

Nous examinames ensemble le portrait de ma mere, que je baisai mille fois. C'étoit une brune piquante, qui,
avec

avec le plus beau teint du monde, avoit les yeux d'une vivacité surprenante. Zulime en fut enchantée, & avoua qu'elle n'avoit rien vu de si charmant. Elle trouva que je ressemblois beaucoup à Euphémie. On se ressemble de plus loin. Outre le portrait, Safar m'avoit encore remis une bague, des bracelets, une jarretiere, jusqu'à des rubans, & un grand porte-feuille de velours bleu, brodé en argent, qui renfermoit toutes les lettres de ma mere, la plupart des copies de celles de mon pere, & plusieurs autres papiers concernant leurs amours.

Avec quelle avidité n'en pris-je pas lecture! J'en rendois le sens à Zulime, qui n'entendoit pas encore le François, & nous nous attendrissions tous les deux à chaque ligne. Elle aimoit déjà Euphémie autant que moi.

Dans une visite que je rendis à Achmet Dely-Azet, un de mes proches parens, & qui devoit être du voyage, j'appris qu'il étoit dans le même cas que moi. Il aimoit depuis long-tems une jeune Esclave, nommée Atalide, qu'il vouloit aussi amener avec lui; mais

comme elle étoit Françoisse , il craignoit que charmée de revoir sa Patrie, il ne lui prit envie d'y demeurer. Enfin , après avoir changé vingt fois de sentiment, il résolut de la laisser à Constantinople , aimant mieux s'en priver pour quelque tems , que de la perdre pour toujours. Je priai Achmet de permettre à Zulime d'entretenir Atalide pour apprendre de cette Françoisse les mœurs & les coûtumes de sa Nation. Ces deux charmantes filles ayant eu occasion de se voir plusieurs fois, se lierent de l'amitié la plus tendre. Elles se quitterent les larmes aux yeux. Zulime me suivit, & Atalide resta; mais les lettres qu'Achmet lui écrivit de France , & que j'espère donner à la suite de ces Mémoires, dédommageront mes lecteurs du chagrin qu'ils auront de ne pas revoir à Paris une si aimable Concitoyenne.

Le jour fixé pour le départ étant arrivé, nous nous embarquâmes : & après une navigation des plus heureuses, & quelques chagrins que j'eus à essuyer de la part d'Achmet, qui devint amoureux de Zulime, nous arri-

vâmes à Toulon le dix-sept de Septembre. Notre vaisseau entra le même jour au Lazaret pour y faire sa quarantaine, & en sortir le quatorze du mois d'Octobre. Said Effendi reçut en cette ville tous les honneurs imaginables.

Zulime surprise de tout ce qu'elle voyoit, gardoit un profond silence. Elle regardoit sur tout les Dames avec une attention singuliere. Les voyant répandues dans les rues sans voilés & au milieu d'une multitude d'hommes avec qui elles parloient indifferemment ; vous voyés, me dit-elle, qu'on adore ici le grand Jatab. Examinez, comme toutes ces femmes parlent, jouent, folâtrant avec tous les hommes qu'elles rencontrent. Il paroît bien qu'en ce Pays on pense comme moi. Hé bien, Dely, poursuivit-elle, direz-vous encore que j'ai tort ? Ces Dames, lui dis-je, que vous voyés si librés en public, sont plus reservées dans le particulier, & mon pere m'a dit cent fois que si j'allois jamais en France, rien ne m'y causeroit plus d'étonnement que les femmes. Il ajoûtoit qu'il falloit les fréquenter long-tems pour les

connoître , & ne pas en juger par les apparences. Non , chere **Zulime** , si je vous voyois comme toutes ces jeunes personnes courir follement les rues & prendre le premier homme par le bras , je ne vous aimerois plus. Etudiez les **Françoises** j'y consens ; mais laissez leurs défauts , & ne prenez que ce qu'elles ont de bon. Ce n'est pas ici qu'il faut faire cette étude , Paris vous offrira de plus beaux modèles.

Arrivé à **Lyon** , je commençai à concevoir une haute idée de la **France**. Tout ce que **Zulime** voyoit redouloit son étonnement. Hélas ! me disoit-elle à chaque moment , qu'est-ce que l'habitation d'**Afor** au prix de tout ceci ? S'appercevant que par tout où nous allions on rendoit plus d'honneur aux **Dames** qu'aux hommes : il est donc un **Pays** dans le monde , me disoit-elle , où les hommes dépendent de nous ? En **France** ils paroissent soumis à toutes nos volontés ; c'est nous qui leur commandons ; ils semblent être beaucoup honorés d'un de nos regards ; on les voit soumis , respectueux en notre présence ; une femme même

d'une condition médiocre est honorée par les hommes du premier rang : au lieu qu'à Constantinople on nous compte pour rien : nous n'y sommes que des Esclaves. Ici je ne vois d'Esclaves que les hommes. Les Dames, poursuivit Zulime, en auroient-elles plusieurs dans des ferrails, comme vous avés des femmes en Turquie ? Je ne pus m'empêcher de rire de cette question, & lui dis, que n'étant jamais venu en ce Pays, je n'en sçavois pas plus qu'elle sur cet article.

Comme nous étions avec des Dames & des Messieurs quand elle me fit cette demande, à laquelle je ne satisfis apparemment pas à son gré, elle proposa la question tout haut, & ne laissa pas de se faire entendre, malgré le peu de François qu'elle sçavoit. Tout le monde éclata, ce qui lui fit juger que sa demande étoit ridicule. Elle en rit elle-même, & l'on crut qu'elle badinoit, personne ne s'imaginant qu'on put faire cette question sérieusement. Déjà de jeunes Officiers François commençoient à lui prendre les mains & elles les leur donnoit sans façon.

Je connoissois ses sentimens. De crainte que ces commencemens n'eussent de suites, sous prétexte de vouloir lui faire voir ce qu'il y avoit de curieux dans la ville, je la tirai de ce cercle. Un jeune Petit-maître lui offrit son carrosse. Elle l'accepta. Je suis dans un Pays où l'on ne contredit pas les Dames : il fallut en passer par-là ; bienheureux qu'on voulût bien me mettre de la partie : je sçavois déjà qu'en France ceux qui ont le plus de droit d'en être n'en sont pas toujours.

Nous quittâmes Lyon, sans avoir, à ce que je crois, partagé les faveurs de Zulime avec aucun François. Plus nous approchions de Paris, plus mes craintes redoubloient. Nous arrivâmes enfin à cette grande ville le seize Décembre. On nous assigna d'abord des logemens au Fauxbourg Saint-Antoine, où nous demeurâmes quelque tems pour nous remettre de notre fatigue, & préparer ce qui étoit nécessaire pour notre entrée publique.

Pendant le séjour que nous fimes à la maison de Titon, que nous occupions, tout Paris vint nous voir en

foule; & comme je parlois François parfaitement, c'étoit à moi que chacun se plaisoit à faire mille questions, auxquelles je répondois le plus poliment qu'il m'étoit possible. Un jour, entr'autres, deux Dames me prièrent de leur faire voir l'Ambassadeur. Après que je les eus conduite à l'appartement de Son Excellence, qui les reçut avec politesse, je les menai prendre le café. Ces Françaises me dirent qu'elles étoient charmées de revoir Said Effendi, qu'elles avoient fort connu la première fois qu'il vint en France avec Méhémet Tefterdar son pere. Elles me demanderent des nouvelles d'un grand nombre de Turcs, qui firent pour lors le voyage. Comme je leur en dis de tous ceux qu'elles me nommerent, parmi lesquels se trouvoit Bacha Muley, je leur appris le triste revers qu'il avoit essayé; & dans l'espérance que ces Dames pourroient m'aider à découvrir ma mere, je les priai de me permettre de leur rendre une visite & de leur présenter une amie tendre que j'avois avec moi, car je quittois peu Zulime. Elles me

le permirent avec bonté , en me disant qu'elles étoient d'un âge à ne plus craindre les discours du Public , quelque aimable que je parusse à leurs yeux.

Je ne fus pas plutôt libre , que faisant réflexion à l'entrevue que je venois d'avoir avec ces Dames , mille idées me passèrent par l'esprit. Pourquoi , me disois-je , ces Françaises ont-elles été si sensibles aux malheurs de mon pere ? aurois-je vu la tendre Euphémie , ou quelques-unes de ses amies ? Pourquoi m'ont-elles quitté si précipitamment ? Hélas ! c'étoit peut-être pour cacher les larmes qu'alloit leur arracher l'infortune de Muley. En vain je regardois le portrait de ma mere , pour y chercher quelque trait de ressemblance avec ces Françaises ; je n'en trouvai aucun ; mais faisant tout-à-coup réflexion au changement que vingt années apportent sur un visage , je retombai dans ma cruelle incertitude.

Mon impatience de revoir ces Dames étoit si grande , que j'eus bien de la peine à me résoudre à attendre au lendemain pour rendre ma visite.

Je fus d'abord trouver Zulime, à qui j'avois donné un appartement dans le Fauxbourg Saint-Antoine, une femme de chambre, un laquais, & des habits à la Françoisse, pour qu'elle excitât moins la curiosité du public. J'assistai ce jour-là à la toilette de cette belle. Comme je lui avois fait acheter tous les ponpons & les colifichets qui servent à l'ornement des Dames, j'avois un plaisir infini à lui entendre dire à chaque instant : *Encore cela? Ce ne sera donc jamais fait! Perdre la moitié du jour à ajuster ce qu'on défait le soir; quel abus!* Quand elle en fut au rouge, & qu'on lui eut dit qu'il en falloit mettre absolument pour être à la mode, elle ne put s'y résoudre : en effet, je ne puis comprendre comment des jeunes personnes aimables peuvent avoir recours à l'art au sortir des mains de la Nature, qui s'est épuisée pour les embellir; c'est être peu reconnoissante. Bon pour les vieilles disoit Zulime; elles peuvent racheter par cet artifice une dizaine d'années; mais pour moi, de l'eau fraîche me suffit. C'étoit à la fontai-

ne voisine de l'habitation d'Asor que j'allois faire ma toilette & chercher mon fard. Je lui fis entendre que chaque Pays avoit ses usages, & qu'il falloit se conformer aux maximes de celui où l'on vivoit pour ne pas être ridicule. Elle obéit.

Je trouvois Zulime infiniment plus belle habillée à la Persane, qu'avec toutes ces parures. Ce ne fut pas tout. Elle ne pouvoit se résoudre à mettre un panier, malgré toute la bonne grace qu'on prétend qu'il donne au beau sexe. Comme nous étions à disputer à ce sujet, un jeune Abbé frisé par les mains des Graces, entra. J'appris qu'il logeoit aussi dans l'Hôtel, & qu'il étoit venu la veille demander à Zulime la permission de lui venir faire sa cour. Je lui fis présenter un siege; mais il aimâ mieux se tenir debout, pour dire son goût, disoit-il. Cet homme divin nous fut d'un grand secours. Il commença par faire le panégirique des paniers, en des termes qui engagèrent Zulime à se laisser enfin emprisonner dans ce triple cercle. En vain se croyoit-elle défigurée; M.

l'Abbé soutint toujours qu'il la trouvoit adorable. Mais il me semble que je ne pourrai passer nulle part, disoit-elle. Vous vous tournerés de côté, Madame, reprenoit l'Abbé, ou, embrassant votre panier comme une idole, vous le ferés passer le premier, & vous entrerés ensuite. Quand vous serés obligée de vous asseoir en compagnie, poursuivit ce merveilleux Abbé, si ce sont des Messieurs qui se trouvent à vos côtés, vous jetterés sans façon votre panier sur leurs genoux, en sorte qu'on ne voie que leur buste, & trois têtes sortir d'un même corps; si ce sont des Dames, & que l'appartement soit petit, pour lors les paniers se croisent, & on est environ un quart-d'heure à les arranger. La Duchesse couvre la Comtesse, la Comtesse éclipse la Marquise, & ainsi de suite : voilà l'usage.

Un jeune Mousquetaire, qui entra sur ces entrefaites, me causa quelque surprise. Il me parut d'abord si familier que je crus qu'il connoissoit déjà Zulime fort particulièrement. J'appris cependant, par la suite de ses discours

qu'il ne l'avoit pas encore vûe ; mais qu'étant entré chez l'Abbé , où il avoit appris qu'il étoit chez une jeune étrangere , qui logeoit dans l'appartement voisin , il étoit venu sans façon lui offrir ses services , & parler en même tems à son ami.

Cet excès de familiarité me fit voir, mais un peu tard , le tort que j'avois eu d'amener Zulime en France , ne pouvant rien refuser dans ses principes. Je commençai à m'appercevoir qu'elle auroit bien des demandeurs. Je lui fis signe de congédier son monde , & lui dis tout haut que j'avois une visite à faire avec elle. Ces Messieurs tirèrent leur révérence , en lui offrant de la conduire le soir à l'Opéra. A l'Opéra , dit-elle ! j'en serai charmée ; on y voit , dit-on , tant de merveilles Elle finit par prier ces Messieurs de venir la prendre l'après-midi. J'enrageois. Un Mousquetaire & un Abbé ne sont pas gens à refuser. Enfin la partie fut faite sans que j'eûs le mot à dire. Q'aviez-vous donc , Dely , me dit Zulime quand nous fumes seuls ? Ce que j'ai , repris-je en

soupirant ; hélas ! vous aimés tout le monde. Et pourquoi voulez-vous que je haïsse ces deux François , me dit-elle ? ils sont si aimables. Avez-vous vû toutes les politeffes qu'ils m'ont faites ? D'ailleurs , ne venez-vous pas encore de me dire qu'il falloit suivre l'usage du Pays où l'on étoit ? C'est la coûtume en celui-ci de recevoir tout le monde poliment. Une Dame est à sa toilette , dit-on , comme sur un thrône : elle a toujours mille courtisans autour d'elle : elle ordonne , elle parle en Reine , sûre d'être obéie ; d'un regard , d'un geste , elle fait des heureux. Oui , Dely , c'est ici le plus beau Pays du monde ; demeurons-y toujours , croyez-moi : malgré tous ses défauts & ses modes bizarres , j'aime la France à la folie ; c'est le Paradis des femmes. Il ne faut pas , lui dis-je , se laisser prendre par ces apparences : les François ne sont pas toujours ce qu'ils paroissent.

Je ne sçais si elle me crut. Comme j'étois pressé de rendre ma visite , je remis ma morale à une autrefois. Le carrosse de remise étant arrivé , nous nous rendimes chez Madame de Cor-

celange (c'est le nom d'une des aimables Françaises à qui j'avois parlé la veille.) J'y trouvai son amie, ce qui me fit croire qu'elles demeuroient ensemble. Nous fumes reçus, on ne peut pas mieux. Les Dames commencerent à s'embrasser ; & tout le monde s'étant assis , Zulime ne manqua pas de jeter d'un côté, sans façon , son panier sur mes genoux ; & comme une Dame se trouvoit à droite , elle fit avec elle toutes les cérémonies prescrites par M. l'Abbé , dont on suivit les conseils de point en point.

D'abord on félicita beaucoup Zulime sur sa beauté , en l'assurant que l'habillement François lui alloit à merveille : enfin , après bien des discours inutiles, la sœur de Madame de Corcelange , que j'avois prise jusques-là pour son amie , ramena la conversation au point où nous l'avions quittée la veille, & me pria de leur raconter plus au long la disgrâce de Muley , qu'elles avoient fort connu. Je la conjurai de dispenser un malheureux fils du triste récit des infortunes de son pere : mais vous, Madame , lui dis-je, vous qui connois-

sés Muley , ne connoîtriez vous point sa chere Euphémie ? Vit-elle encore ? Ne vous a-t'elle jamais parlé de Dely ? Quels noms me nommez-vous-là , s'écria Madame de Corcelange ? Qu'entens-je , Euphémie , Dely ? Hélas ! Euphémie ne vit plus. Elle ne vit plus ! repris-je en pleurant ; je venois dans ses bras me consoler de la perte de mon pere , & la mort les a réunis ! Mort cruelle ! que ne m'enlevois-tu avec eux ?

Quoi ! vous êtes le fils de cet aimable Bacha , ajoûta cette Dame , en retenant des larmes qui vouloient se mêler aux miennes ? ne pourriez-vous pas me donner de nouvelles de ce Dely , dont vous me parlés ? Euphémie m'a avoué cent fois qu'elle n'avoit rien de si cher au monde après Muley. Vous le voyés devant vos yeux , lui-dis-je ; c'est moi , Madame , qui suis le fruit malheureux de cet amour dont vous futes témoin. Ah ! permettez , me dit-elle , en se livrant à de doux transports , permettez que j'embrasse l'aimable fils de mon amie. Oui , Dely , je veux vous servir

de mere ; vous pouvés me donner un nom si doux , j'en ai déjà les sentimens : vous serés mon cher Dely , & je serai votre tendre Euphémie.

Pénétré de la plus vive reconnoissance , je remerciai cette tendre Françoise des bontés qu'elle me témoignoit & la priai en lui présentant Zulime , de vouloir bien aussi la regarder comme sa fille , puisqu'elle étoit ce que j'avois de plus cher. Madame de Corcelange l'embrassa tendrement , & l'invita à la venir voir le plus souvent qu'elle pourroit. Depuis ce jour nous lui rendimes de fréquentes visites.

Il fallut aller le soir à l'Opéra avec le Mousquetaire & l'Abbé , qui ne manquerent pas au rendez-vous. Je fus très-mécontent de Zulime , qui ne cessa de leur parler bas pendant tout le spectacle. Lorsqu'à notre retour je voulus lui faire des reproches , elle se mit à rire , & me récita , comme quelque chose de fort amusant pour moi , toutes les impertinences que le Mousquetaire lui avoit débitées. Sçavez-vous , me dit-elle avec transports, sçavez-vous que cet aimable François

m'adore? il me l'a déjà juré plus de vingt fois & ses yeux me l'on dit bien autant. Il m'a demandé de la reconnoissance. Hélas! pourrai-je ne pas en avoir? Je lui ai promis qu'il n'auroit pas à se plaindre de moi. Vous ignorés sans doute, dis-je à Zulime, à quelle reconnoissance vous vous engagés : il exigera de vous des faveurs. Je le sçais, reprit-elle avec tranquillité. De quel front oserai-je les refuser à un homme qui m'adore, & qui me le dit, quand tous ont droit de les obtenir? Ce François, ajouta-t'elle, doit venir me voir demain matin. Pour M. l'Abbé, attendu qu'il a un appartement ici, il viendra ce soir; car il m'adore aussi. Que d'adorateurs!

J'étois prêt d'entrer en fureur; mais faisant réflexion que j'obtiendrois peut-être davantage par la voix de la douceur, je me modérai. Quoi! Zulime, lui dis-je en lui baisant les mains, vous voulés donner un bien qui m'appartient! N'ai-je pas payé à votre pere le droit de vous posséder? N'êtes-vous pas mon Esclave? Ignorez-vous que je suis maître de vous tenir renfer-

mée dans le fond d'un ferrail, & de vous arracher pour toujours du commerce des hommes ? Quoi ! parce que je vous aime, vous voulés vous servir de la liberté que je vous donne pour me faire de la peine ! cela ce peut-il ? Moi, vous faire de la peine, reprit cette belle en soupirant ! y pensez-vous, Dely ? Pour obliger un autre, est-ce vous desobliger ? Il ne m'enleva pas. Ne serai-je pas toujours à vous ? Quel est donc ce bien que je vous ravis ? Parlez. Hélas ! c'est si peu de chose, que si je ne vous en eûs pas averti, vous ne vous en seriés jamais apperçu. Ne serai-je pas toujours la même ? Pourquoi voulez-vous que je me perde éternellement ? Vous sçavés les menaces du grand Jatab ; je serois éternellement privée du bonheur qu'il promet aux femmes fidelles à sa loi. Cher Dely, si vous m'aimés, laissez-moi tenir ma parole : enfermez-moi après ; vous le pouvés, je le sçais, je suis votre Esclave ; pour lors, ne voyant aucun homme, je ne serai pas exposée à les refuser, & je ne passerai pas pour une femme sans foi. En finissant

ces mots , elle se mit à pleurer , & moi à rire d'un semblable discours , malgré le peu d'envie que j'en avois ; car je ne laissois pas d'être fort embarrassé. J'aimois Zulime : je ne voulois pas lui parler avec aigreur.

Je me contentai de lui dire , qu'étant dans un Royaume où l'on adoroit un autre Prophète que Jatab , elle devoit se conformer aux loix du Pays où elle vivoit , & craindre la juste fureur du Dieu des François , qui défend aux femmes le commerce des hommes à qui elles n'appartiennent pas de droit.

Il en est de même des Dieux comme des Princes de la terre , me dit-elle , après un moment de réflexion ? Oui , lui dis-je , les Dieux , ainsi que les Rois , regnent sur une certaine étendue de Pays , auxquels ils prescrivent des loix à leur fantaisie , & le peuple est obligé de les suivre : ils sont tous jaloux de leur puissance. Vous sçavés qu'à la montagne d'Alphea j'étois Jatabiste , à Constantinople Mahométan ; à Paris il faut croire comme à Paris. Hé bien , me dit Zu-

lime, je veux aller voir Madame de Corcelange, & lui demander s'il est vrai qu'en France on défend aux femmes le commerce des hommes; car y étant depuis peu de tems vous pourriés n'être pas bien instruit. J'en passerai par ce qu'elle dira.

Je connoissois les sentimens de cette Dame; je commençai à avoir l'esprit un peu plus tranquille. En attendant dis-je à Zulime, vous aurés donc la bonté de remettre la partie & de renvoyer ces Messieurs. Si vous vouliés leur parler, me dit-elle avec franchise, & leur faire mes excuses; je n'oserai jamais Plaisante commission! Je m'en chargeai cependant volontiers; car je craignois que ces François ne persuadassent à Zulime qu'il y avoit des quartiers privilégiés, où tous les Dieux étoient les bien-venus, & où Jatab avoit plus d'un autel, tel que le cartier de l'Opéra. Comme la proposition y avoit été faite, on n'auroit peut-être pas manqué de le lui citer, & de l'engager à y aller achever la partie, pour mettre sa conscience en sureté.

Sur les onze heures du soir M. l'Abbé vint frapper à une petite porte secrette qui donnoit à l'appartement de **Zulime**. Je courus lui ouvrir. Comme j'étois sans lumiere, il sauta d'abord à mon cou avec transport, en me promettant une nuit des plus délicieuses : je comptois bien n'en pas passer une mauvaise. **Zulime**, qui parut tout-à-coup avec une bougie, causa un tremblement terrible à notre amoureux. Il étoit en robe de chambre de damas, en mules de marroquin rouge; un ruban couleur de rose ceignoit son bonnet de nuit; un autre attaché à son cou tenoit sa chemise à demi ouverte; on en voyoit aussi pendre à ses manches; enfin c'étoit le plus joli Abbé du monde. Il faillit se laisser tomber d'effroi. Je le priai poliment de s'asseoir. Il vouloit sortir; mais l'ayant assuré qu'il n'avoit rien à craindre, il céda enfin à mes empressements, & se jeta tout tremblant sur un sofa, en regardant **Zulime** languissamment. Je suis bien mortifiée, lui dit-elle, de ne pouvoir tenir pour cette nuit la parole que je vous ai donnée : je veux sçavoir

auparavant si, selon les loix du Pays, je peux recevoir un homme.

Monsieur l'Abbé surpris, autant qu'on puisse l'être, d'un semblable discours, auquel il ne s'étoit pas attendu, ne sçavoit que répondre. Je pris la parole & lui demandai si une femme pouvoit en France accorder des faveurs à tous les hommes. Il me répondit qu'il falloit aller consulter un Docteur de Sorbonne. Hé bien, j'y irai demain, dit Zulime : vous pouvés revenir à pareille heure ; & si j'apprens qu'il me soit permis ici d'avoir commerce avec vous, je vous prouverai que je suis honnête femme, en tenant la parole que je vous ai donnée. L'Abbé qui crut qu'on se moquoit de lui, ne pouvant s'imaginer que Zulime parloit sérieusement se leva en colere, & ayant tiré sa révérence, il disparut sans faire de réponse. Je le reconduisis poliment, en lui faisant mille excuses. Je ne l'ai pas vû depuis. Il délogea le lendemain de la maison, & ne revint pas le soir sçavoir la réponse du Docteur de Sorbone.

Le lendemain matin ce fut une autre

scène. On annonça le Mousquetaire, que j'étois encore au lit. Zulime dit qu'on fit entrer ; & l'amoureux parut. Quelle fut sa surprise de voir un homme à la place qu'il venoit occuper ! Plus hardi que l'Abbé, il ne laissa pas d'entrer. Zulime, d'un air riant, le pria de s'asseoir dans un fauteuil, en lui tendant la main. Il la prit & la baisa. Je crois, dit Zulime, en se retournant de mon côté, que Monsieur peut baiser ma main. Plaisante question, dit le jeune François ! parbleu, Madame, poursuivit-il, Monsieur ne doit-il pas être content d'avoir passé la nuit avec vous ? Seroit-ce votre époux, par hasard ? Que ne se levoit-il plus matin, nous ne nous serions pas rencontrés. On voit bien qu'il ne sçait pas encore l'usage du Pays. Cette fille est mon Esclave, dis-je avec fierté, & ne peut sans ma permission être à d'autres qu'à moi. Il y a encore une autre raison, Monsieur, lui dit Zulime, qui est, que quand je vous ai permis de venir me voir, j'ignorois qu'il est défendu en France d'accorder ce que vous me demandés. Comment,

nourrice , & ne quitta la France que quand il put vous emmener avec lui. L'inconsolable Euphémie n'eut que des pleurs à vous donner en partant : son honneur perdu lui fournissoit assez matière à en répandre. Indigne de passer dans les bras d'un époux , elle rejetta long-tems tous les partis que ses grands biens & sa naissance lui attiroient. Forcée enfin de céder aux volontés de sa tante , qui sçavoit distinguer le crime de la foiblesse , elle épousa , il y a environ deux ans , un homme d'un âge fort avancé. A peine ont-ils été ensemble six mois , qu'Euphémie survécut à son mari & à ses malheurs. Bientôt elle eut à pleurer son honneur , son amant & son époux. Vous eutes aussi , cher Dely , beaucoup de part à ses larmes ; car ne recevant plus de nouvelles de votre pere , elle n'en recevoit plus de vous. Incertaine si Muley vivoit encore , ou s'il étoit infidèle , elle benissoit quelquefois le Ciel de l'avoir rendu inconstant ; mais le moment d'après elle aimoit mieux le croire parmi les morts.

A ces mots , Madame de Corcelan-

ge s'arrêta , en passant son mouchoir sur ses beaux yeux. Euphémie est donc morte ? lui dis-je , Menez - moi pleurer sur sa cendre. Contentez - vous , reprit cette Dame , de pleurer à mes genoux. Il est vrai, poursuis-je, que je la retrouve en vous , puisque vous m'avez permis de vous appeller ma mere. Hélas ! ma tendre mere que ne puis-je vivre toujours avec vous ? nous parlerions sans cesse d'Euphémie. Je conserve son portrait ; le voilà , c'est tout ce que j'ai hérité de mon pere. Cette peinture ressemble-t'elle à ma mere ? sont-ce-là ses traits ? Quel changement affreux , s'écria-t'elle à cette vûe ! je vous reconnois , Euphémie. Que les chagrins & les pleurs vous ont changée ! Voilà votre fils devant vous , l'image vivante de votre cher Muley. Pourquoi ne pouvez-vous pas dire à Dely que vous êtes sa mere ?

Je tirai aussi les bracelets & la bague. Je reconnois encore ces bijoux , me dit-elle , en mêlant ses larmes aux miennes. Je la priai de les accepter , en mettant moi-même la bague à son doigt & les bracelets à ses bras. Elle

me laissa faire, & les regarda un moment en soupirant; puis, portant ses yeux sur moi: hélas! s'écria-t'elle, que les tems sont changés, & que celui où nous sommes est différent de celui auquel je vis Euphémie parée de ces ornemens! Ce fut en ma présence qu'elle les donna à Muley.

Vingt-fois je fus tenté de me jeter au cou de cette tendre affligée, & de lui dire que je sçavois qu'elle étoit ma mere: la crainte de lui déplaire me retenoit toujourns.

Enfin le jour de notre entrée publique étant fixé au sept de Janvier, je me rendis à Paris pour y assister. J'y trouvai à mon arrivée une lettre de Constantinople. Impatient de sçavoir de qui elle étoit, je l'ouvris. Quel fut l'excès de ma joie quand je reconnus la signature de mon pere! Vous vivés donc, cher Muley, m'écriai-je, & vos ennemis vous ont épargné. En quelle contrée passez-vous vos jours malheureux, que j'aïlle vous y réjoindre? Je lus sa lettre avec précipitation & tremblement, incertain de ce que j'allois apprendre. Mon pere me marquoit

que le fort, las de les persécuter, s'étoit enfin adouci à son égard ; que le Grand-Visir lui avoit écrit de revenir à Constantinople, qu'il y étoit rétabli dans toutes ses charges.

Dans la lettre qu'il m'écrivoit, il y en avoit une pour Euphémie. Mon pere m'apprenoit que cette Françoise étoit ma mere. Il m'ordonnoit de la chercher par tout ; & d'avoir pour elle l'amitié la plus tendre quand je l'aurois trouvée.

Après avoir fait part à Zulime de ces heureuses nouvelles, & avoir partagé avec elle le plaisir qu'elles me procurerent, transporté de la joie la plus sensible, je volai chez Madame de Corcelange, qui s'évanouit en apprenant que Muley n'étoit point mort. Il vit encore, s'écria-t'elle, en regardant le Ciel languissamment ! Mais, hélas ! il est mort pour Euphémie ; il l'a sans doute oubliée. Non, Madame ; lui dis-je, voici une lettre pour elle : à qui la rendre ? Donnez, interrompit Madame de Corcelange en l'arrachant de mes mains avec précipitation, donnez que je la lise. Elle l'ouvrit & en

fit lecture à haute voix. A chaque ligne , la joie de son cœur venoit se peindre dans ses yeux & en faisoit disparoître cet air de langueur qu'on voit d'ordinaire aux amans malheureux. Voici une copie de cette lettre , qu'on ne sera peut-être pas fâché de voir.

B A C H A M U L E Y

A E U P H É M I E .

M'aimez-vous encore , tendre Euphémie ? N'avez-vous pas eu l'injustice de me croire inconstant ? Privé de tous mes biens , & des emplois brillans que je possédois , le Ciel m'est témoin que dans ma prison je ne regrettois que vous & notre cher Dely. Il est en France ; il ignore que vous soyés sa mere ; le hazard vous l'a peut-être déjà fait voir sans le connoître : il doit vous porter cette lettre. Parlez ensemble du plus tendre des amans & des peres. Je jouis de tout l'éclat de ma premiere fortune. Le tems a découvert mon innocence : mes ennemis sont confondus. Il ne manque à mon bonheur que d'être sorti plutôt de ma prison pour avoir pu accompagner

*pagner en France Said Effendi & mon
fils. Je vous aurois revue, Euphémie.
Nous aurions rappelé ces tems heureux
où l'amour nous prodiguoit les douceurs
qu'il nous a depuis fait payer si cher,
en nous arrachant l'un de l'autre. Puisse
mon fils me retracer à vos yeux. Il vous
aimoit sans vous avoir vue. Nous li-
sions vos lettres ensemble. Lisez les mien-
nes de même. Parlez-lui de moi, com-
me je lui parlois de vous. Il vous dira
la différence que j'ai toujours mise en-
tre lui & mes autres fils. Adieu, chere
Euphémie. Je ne fais qu'arriver à Con-
stantinople. Je me dérobe aux affaires
les plus pressantes pour vous écrire. Cette
lettre sera dans peu suivie d'une plus
étendue. Embrassez Dely pour moi.*

Madame de Corcelange n'y manqua
pas. Puisque je vous tiens lieu d'Euphémie, mon cher Dely, me dit-elle, je dois faire ce qu'elle feroit si elle étoit ici. A ces mots, elle me prodigua mille baisers. Je vais donc mander à Muley, lui répondis-je, que ma mere n'est plus. Je sçais combien il l'aime : il en mourra de douleur, Madame. En prononçant ces paroles les plus

tendrement qu'il me fut possible, j'examinai le visage de ma mere. Il me parut qu'elle balançoit si elle m'avoueroit qu'elle étoit ma mere. Je la tirai d'embarras, en me jettant à ses genoux, que je tins embrassés jusqu'à ce qu'elle m'eut fait un aveu si doux. Pourquoi refuser, Madame, lui dis-je, de me reconnoître pour votre fils ? M'en suis-je montré indigne ? Je sçais que c'est à vous & à Bacha Muley que je dois ma naissance. Ah ! ma mere, ma tendre mere, vous pleurés ! Ah ! mon fils, me dit-elle, quand le Ciel vous rend un pere, je serois injuste de ne pas vous rendre une mere. Oui, ce sont les genoux d'Euphémie que vous tenés embrassés. Votre grande jeunesse m'empêchoit de vous confier un secret dont dépend mon honneur ; mais la nature est plus forte que toutes les bienséances. Venez, mon cher fils, venez que nous écrivions de concert à Muley : prenons-lui que le sort nous a réunis.

Je fus au comble de ma joye. Que me restoit-il à desirer ? Zulime fut bientôt du secret. Madame de Corcelange lui a donné un appartement chez elle :

elle la regarde comme sa propre fille. Cette tendre Françoisse, pleine de zèle pour sa religion, veut nous la faire embrasser. Après nous avoir lu & relu vingt fois inutilement un Poëme nouveau, qui en renferme les preuves, elle a poussé le zèle jusqu'à nous conduire chez le Poëte, auteur de ce Traité de Théologie, espérant qu'il nous donneroit l'explication de la plûpart des sçavantes notes qui servent à éclaircir son Poëme. Il a eu cette complaisance : mais après plusieurs conférences, j'en suis sorti charmé de la beauté de plusieurs vers, & fort peu touché de la solidité de ses preuves. C'est un assez bon Poëte, & un fort mauvais Théologien. J'espère donner aussi au Public les conférences que j'ai eues avec cet illustre Poëte.

Tous les plaisirs dont on jouit à Paris, & qu'on s'efforce de nous procurer, me sont insipides, au prix de ceux que je goute chez ma chere Euphémie, au milieu de ma mere & de ma maîtresse. Mon bonheur seroit parfait, s'il pouvoit durer toujours, & si Zulime ne s'obstinoit pas à me refuser des cares-

ses qui me sont dues à si juste titre. J'en suis réduit à soupirer à ses pieds, comme bien d'autres François, qui n'obtiennent pas plus que moi : c'est ce qui me console, aimant mieux être privé pendant quelque tems des faveurs de mon Esclave, que de les partager avec tant de rivaux : ce qui n'auroit peut-être pas manqué, dans les sentimens où étoit Zulime à son arrivée en France.

En vain Achmet a voulu faire de nouvelles tentatives auprès d'elle : elle l'a remis à son retour à Constantinople. J'aurai soin qu'il s'y contente de son Atalide, sa belle passion. J'espère qu'on ne sera pas fâché de voir ici les lettres qu'il écrit à cette Françoise : elles suppléeront au silence que je garde à l'égard de Paris. Il parle amplement de cette grande ville. Ces lettres serviront encore à détromper les François, qui s'imaginent que les Turcs sont peu propres à la galanterie.

Fin du Tome premier.

MÉMOIRES
TURCS,
OU
HISTOIRE
GALANTE
DE DEUX TURCS,
PENDANT LEUR SEJOUR
EN FRANCE.

Par un Auteur Turc, de toutes les Académies Mahométanes, licencié en Droit Turc, & Maître - ès - Arts de l'Université de Constantinople.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
PAR LA SOCIÉTÉ DES LIBR.

M. DCC. LVIII.

25 NOV 1954
200 5 15 5

1280 T 21 H
27 17 17 17
12 17 17 17

1280 T 21 H
27 17 17 17
12 17 17 17

1280 T 21 H
27 17 17 17
12 17 17 17



PREMIERE LETTRE

D'ACHMET

DELY-AZET,

BACHA A TROIS QUEUES,

A

ATALIDE,

SON ESCLAVE FAVORITE.

NOUS sommes enfin arrivés à Paris, ma chere Atalide. Quel pays ! Quelles mœurs ! On nous regarde ici comme des hommes extraordinaires, d'un caractère bizarre, d'un humeur mélancolique. Les François élevés dans des idées qui leur sont particulieres, nous blâment de n'avoir pas ces façons vives, ces légèretés, ces caprices, qui nous paroissent ridicules en eux, & qu'ils érigent en vertus.

Que je trouve la France differente

du portrait charmant que je m'en étois formé sur le récit que tu m'en fis cent fois. Le Ciel, à t'entendre, n'avoit pas d'habitans plus accomplis. Nous n'étions que des barbares. Non, belle Françoisé, dans toute ta Nation je ne trouve rien que tu ne surpasses à mes yeux. Te possédant dans mon ferrail, je possède ce que la France a de plus aimable. J'en puis parler mieux qu'un autre, mettant toute mon étude à la connoître. De quel secours ne m'est pas à présent la langue de ta patrie, que tu m'as apprise par l'habitude que j'ai eüe si long-tems de te l'entendre parler, & de te la parler moi-même ?

Content du nom obscur sous lequel je me suis donné en ce pays, de tous mes titres je n'ai gardé que celui d'ami de Said Effendi. Je puis me dérober, quand je veux, au faite qui l'environne. Moins honoré, mais plus libre que lui, je suis maître de mes démarches & de mon tems. La bienveillance & le titre d'Ambassadeur de la Porte Ottomane le retient sans cesse avec ce qu'on nomme ici les gens de condition. Je puis les voir avec lui ; & la gravité

de son ministère l'empêche de descendre avec moi parmi le peuple , & de jouir du plaisir d'en examiner les ridicules : amusemens plus agréables à mes yeux que tous ces honneurs importuns qui le tiennent enchaîné dans une continuelle contrainte.

Je t'ai promis, belle Esclave , l'histoire fidelle de notre séjour en France. Il est juste de te satisfaire & de te rendre compte du peu de tems qu'il y a que nous y sommes.

Rien n'a été plus brillant que notre réception dans les villes qu'il nous a fallu traverser pour arriver à Paris. Je passe sous silence tous ces honneurs, glorieux à recevoir, charmans à la vûe, & fort ennuyeux à lire, pour m'arrêter à une aventure assez plaisante qui m'est arrivée sur la route.

Comme j'avois coutume de précéder la marche de l'Ambassadeur, suivi de quelques-uns de mes Esclaves, j'aperçus un jour, à l'approche d'un petit village, des hommes & des femmes en assez grand nombre, qui s'avançoient au devant de moi sur deux colonnes assez mal rangées. Celui qui

marchoit à leur tête portoit devant lui un morceau d'étoffe blanche & carrée, suspendue à un bois assez long : c'étoit, me dit-on, une bannière. Un autre le suivoit avec une croix. Je ne sçais ce que ces bonnes gens chantoient tous ensemble. Cette espèce de cérémonie étoit nouvelle à mes yeux. Je m'arrêtai un moment pour examiner si c'étoit à nous qu'on en vouloit. Je vis bientôt qu'on me prenoit pour l'Ambassadeur. Cette multitude d'hommes grossiers se mit à genoux. Le plus respectable, sans doute, revêtu d'une espèce de robe de toile blanche, & portant un bonnet noir, s'approcha de moi : c'étoit ce qu'on nomme en France le Curé de la paroisse. Il me salua avec respect, & me dit, en me donnant à baiser je ne sçais quoi, qu'il portoit très-précieusement.

» Le grand Prophète que je viens
 » vous annoncer est autant au dessus
 » de Mahomet, que les cédres du Li-
 » ban sont au dessus de l'Alcoran. Vo-
 » tre Mahomet, j'ose le dire devant
 » le soleil qui nous éclaire, oui, vo-
 » tre Mahomet, tout grand qu'il est,

» ne vaut pas mieux que le bon Lar-
» ron. Depuis huit jours entiers tous
» mes Parroiffiens , que vous voyés
» prosternés devant vous, font des vœux
» au Ciel pour obtenir le salut de votre
» ame.

En finissant ces mots, il prit un petit bâton environné de crins par un bout, qu'il trempa dans de l'eau, & nous en jetta à travers le visage, en disant : *Kyrie eleison*. Si ce bon vieillard n'eût pas fait cette auguste cérémonie avec autant de gravité, j'aurois cru qu'il vouloit se moquer de nous. Je me contentai d'essuyer ma barbe qu'il avoit mouillée, & de me mettre en devoir de suivre mon chemin; mais il ne me fut pas possible, les *Kyrie eleison* continuerent, & on commença à nous laver le visage tout de nouveau. C'étoit apparemment pour nous purifier. Après un bon quart-d'heure, le chef de cette troupe rustique reprit sa harangue, qu'il continua ainsi.

» Nous venons de prier tous les An-
» ges du Paradis de vous prendre sous
» leur protection, & de vous porter
» sur leurs aîles dans la Jérusalem cé-

» leste. Je l'espère de la bonté du Tout-
 » puissant , s'il daigne vous convertir.
 » Gardez-vous de devenir Janséniste.
 » Jansénius étoit un vrai Mahométan ,
 » & peut-être encore pis. Que sçait-
 » on ? Ce n'est pas sans sujet qu'il a
 » été excommunié par notre très-Saint
 » Pere le Pape , qui a succédé à Saint
 » Pierre & aux Empereurs Romains.

A ces mots , la mémoire manqua heureusement à notre harangueur. Il voulut prendre un papier , sur lequel apparemment son discours étoit écrit (car ce ne sont pas là de ces discours qui se font sur le champ) ; mais je le priai de me le donner , en l'assurant que nous lirions à notre loisir ce qui lui restoit à nous dire. Il me le remit très-dévotement , après l'avoir arrosé de cette eau , qui étoit de toutes les cérémonies. Le reste de ce discours contenoit mille extravagances. Je te le ferai voir à mon retour à Constantinople. Je le garde très-précieusement.

Je crus en être quitte ; mais point du tout. Comme nous n'étions pas loin du village , le bon Curé me pria de mettre pied à terre , & de marcher

sous une espèce de dais ; ce que je refusai. Un homme en chemise , & habillé à peu près comme le vieillard qui nous rendoit ces ridicules honneurs , si ce n'est qu'il avoit la tête nue , faisoit de tems en tems arrêter mon cheval pour me jeter, non plus de l'eau , mais du feu avec de l'encens au visage. Ce mal-adroît faillit vingt fois à me brûler la barbe. Jusques-là ce jeu m'avoit amusé ; mais il commença à m'incommoder : comme ces honneurs s'adresoient plus naturellement à Said Effendi notre Chef , je déclarai à ces bonnes gens que je n'étois point l'Ambassadeur. Said Effendi , qui parut tout-à-coup avec une suite beaucoup plus nombreuse & plus brillante que la mienne , me délivra de ces importuns. Son Excellence ne voulut pas s'arrêter, ce qui desespéra le bon vieillard , qui alloit sans doute recommencer ses *Kyrie eleison*.

Un petit dîné nous attendoit chez le plus opulent de cette Bourgade. Said Effendi voulut faire mettre à sa table le respectable vieillard qui étoit venu lui rendre à peu près les mêmes hon-

neurs qu'il m'avoit prodigués ; mais il lui répondit gravement , qu'il feroit damné s'il mangeoit avec des Turcs. Je vous donnerois bien quelqu'argent , lui dit Saïd Effendi en plaisantant , pour soulager votre Parroisse , que vous me dites être très-pauvre , si je ne craignois que l'argent des Turcs ne vous damnât. Oh ! ne craignez rien , interrompit le Curé avec zèle , je le tremperai dans l'eau bénite , & je défie le Diable de s'en servir après pour nous nuire. Il présenta en même tems un plat à l'Ambassadeur , qui y mit quelques pieces d'or dans un turban , que le bon Prêtre promit de faire servir de bonnet au Patron du village le jour de sa fête , après l'avoir béni , bien entendu.

Nous continuames notre route vers Paris. A peine fumes-nous arrivés en cette capitale , belle Atalide , que mes premiers soins furent de chercher ta famille , pour lui remettre les secours que tu lui envoies. Qu'elle en avoit besoin ! Que tu trouverois ton sort heureux , si tu pouvois le comparer avec celui de tes sœurs ! Elles ne sont pas

toutes également à plaindre ; mais le plus beau de leurs jours ne vaut pas le plus triste des tiens.

Ce ne fut pas sans peine que je découvris ta pauvre mere , reléguée dans le haut d'une maison presqu'inhabitable , où regnoit la pauvreté & la misère. A la vûe de ces tristes lieux , mes entrailles s'émurent. Tu m'as communiqué , chere Atalide , tes généreux sentimens , mon cœur , formé par le tien , en a pris la douceur. Les Turcs ne sont pas toujours ce qu'ils paroissent en public. Tu peux leur rendre plus de justice qu'on ne leur en rend dans ta patrie. C'est dans le ferrail qu'il faut nous avoir vus pour nous connoître.

Ta mere frémit à ma vûe. Toi-même , ne frémis-tu pas la premiere fois que tu me vis ? N'avez-vous pas , lui dis-je une fille nommée Atalide ? A ce tendre nom , elle soupira , & me demanda en pleurant , si j'en savois quelques nouvelles. Hélas , me dit-elle , il y a près de cinq ans que je n'en ai oui parler. Un jeune François , qui l'avoit enlevée , périt , dit-on , en traversant la mer pour se rendre en Italie.

Je n'en sçais pas davantage. D'où connoissez-vous Atalide ? Vivroit-elle encore ? Qui vous a dit que j'étois sa mere ? Comment avez-vous pu me trouver ? Et que venez-vous me dire ? Que Atalide n'est point morte , lui répondis-je , & qu'elle vous envoie des secours que vous n'attendés pas. En même tems je lui remis une bourse de ta part , & lui promis de ne la laisser manquer de rien. Elle l'accepta avec une joïe proportionnée au besoin qu'elle en avoit. Que ne fit pas cette tendre femme pour me remercier ? Plus curieuse qu'auparavant de sçavoir de tes nouvelles , elle me pria de lui en apprendre. Je lui dis que je t'avois mise auprès de mes filles , & lui sauvai ainsi la douleur de te sçavoir dans un ferrail. Elle ignore le bonheur que tu y goûtes. Je le lui ai caché , parce qu'en France on ne peut se l'imaginer , & qu'on se persuade que nous ne regnons qu'en tyrans sur les belles que nous y tenons captives. Tu le sçais, aimable Atalide , qui de nous deux donne des loix à l'autre.

Ta lettre , que je remis à ta mere

acheva de la convaincre que tu n'étois point malheureuse. Elle en baïsa mille fois les caractères , & voulut ſçavoir par quelle étrange aventure tu étois tombée entre mes mains. Je n'eus garde de lui dire que je t'avois achetée d'un Marchand d'Esclaves , qui t'avoit faite prifonnere fur nos côtes , où une horrible tempête t'avoit jettée ; mais je lui appris , ainſi que nous en étions convenus enſemble , que ton raviffeur ayant changé de deſſein , t'avoit conduite à Conſtantinople , où tu t'étois délivrée de ſes mains pour t'engager de toi-même , & non comme Efclave , au ſervice de mes enfans. Elle parut ſatisfaite de ma réponſe.

Une jeune fille des plus aimables , que je vis entrer , me frapa par la ſimplicité de ſes habits , qui ſembloient donner un nouveau luſtre à ſes charmes. La beauté , comme la vertu , n'a pas beſoin d'ornemens pour paroître avec avantage. Nous croyons , auffi-bien que les Chrétiens , dont tu m'as vanté ſi ſouvent la morale , qu'on ceſſe d'être vertueux dès qu'on veut le paroître. J'oſe dire qu'il en eſt de mè-

me de la beauté. Si elle ne disparoît pas, elle diminue beaucoup de son prix en voulant trop se faire valoir. Les hommes, avec tout leur art, peuvent-ils perfectionner ce que le Créateur a pris soin d'embellir ?

Je reconnus bientôt que la beauté que je voyois étoit ta sœur. Séduit par sa ressemblance avec toi, je ne fus pas maître de modérer mes transports. Elle recula, saisie d'horreur, au mouvement que je fis pour baiser une de ses mains. Ah ! Dieu, quel homme, s'écria-t'elle ! Remettez-vous, lui dis-je, de votre frayeur ; je ne veux point vous faire de violence : jugez mieux du motif qui me conduit ici. Ta mere lui dit que je venois de ta part leur faire du bien. Cette tendre fille se jetta à mes genoux, en me demandant, les larmes aux yeux, si elle ne te reverroit plus. Il ne tiendra qu'à vous, lui dis-je. Voulez-vous venir avec moi ? Je vous ferai un sort heureux. Non, me dit-elle, le Dieu que j'adore m'appelle ailleurs. Je brûle de me consacrer à lui pour toujours. J'en ai la volonté ; faut-il que je n'en aye pas la puissance ?

Quoi, ma fille, lui dit ta mere! cet Abbé respectable à qui je viens de t'envoyer, & qui m'avoit promis de t'aider de ses secours, après avoir éprouvé ta vocation, n'a donc rien fait pour toi? Ah! ne m'en parlez pas, reprit Emilie, c'est un monstre digne du courroux céleste. Qui l'eût cru? . . . Elle n'en dit pas davantage. Ses yeux mouillés de larmes exciterent ma curiosité & celle de ta mere. Nous pressames ta sœur de nous raconter ce qui lui étoit arrivé.

Un laquais ne m'eut pas plutôt annoncée, nous dit-elle, que je fus introduite dans l'appartement de Monsieur l'Abbé. Je traversai d'abord une antichambre, dont le luxe m'annonçoit que le maître de la maison étoit bien en état de me faire du bien. J'entrai pleine d'espérance dans un cabinet superbe: l'Abbé de L*** se chauffoit, couché négligemment sur un sofa, environné d'un double paravent. Approchez, la belle, me dit-il en me voyant. Je me tins un moment droite devant lui, ayant toujours les yeux baissés & les bras croisés, avec cette timidité qui

accompagne d'ordinaire les malheureux. Monsieur l'Abbé, sans lever sa tête de dessus le triple carreau qui le soustenoit, me regardoit avec complaisance. J'ignorois ses indignes desseins. Que l'on juge mal du monde, me disois-je en moi-même ! A voir cet extérieur, qui semble ne respirer que la mollesse, qui diroit que cet Abbé ait tant de charité, & que c'est pour mon bonheur éternel qu'il me fait venir ici ? Que je me trompois ! Approchez, mon cher enfant, me dit ce monstre avec une bonté apparente, après m'avoir bien examinée. Vous voulés donc vous faire Religieuse ? Quel dommage ! Dieu n'exige pas de si grands sacrifices. On peut être sauvé sans courir s'enfvelir toute vivante. Vous me paroissés si délicate, si aimable. Que ne vous mariez-vous plutôt ? Vous sçavés ce que Saint Paul dit du mariage. Vous êtes bien capable de faire le bonheur d'un tendre amant. Se peut-il que vous fuyés les hommes ! Asséyez-vous sur ce sofa, mon enfant, ajouta-t'il, en me ferrant la main. Que craignez-vous ? Il faut bien que j'éprouvé si votre yo-

cation vient du Saint Esprit. A ces mots il me baïsa la main, & me prenant de la fienne par le manton, il voulut la poser sur ma gorge, qu'il regardoit fort attentivement. Je me retirai avec indignation. Il me retint, & me prenant entre ses bras; ne craignez rien, charmante Emilie, me dit-il, je suis honnête homme. Faites - le donc voir, lui répondis - je avec fierté. En même tems il me présenta, pour me calmer, l'argent qu'il me falloit pour entrer dans un Couvent. Je verrai, poursuivit-il, si vous êtes reconnoissante, & si vous refuserés de rendre heureux un moment celui qui vous donne généreusement de quoi l'être toute votre vie & pendant une éternité. Ce n'est pas un crime si grand que vous vous l'imaginés peut-être, que j'exige de votre bon cœur. Un peu de foiblesse sera assez bien réparée par la vie austère & retirée que vous menerés le reste de vos jours. On ne peut ni pleurer ni gémir sur des fautes que l'on n'a point faites. En finissant ce discours, il voulut me tirer sur ses genoux; mais je m'arrachai de ses bras, & sortis en pleurant.

Je demandai ce que c'étoit que des Abbés. C'est, me dit Emilie, un tas d'hommes inutiles à l'Etat, sans nom, sans talens pour la plûpart, dont tout l'emploi est de n'en point avoir, & qui, sous l'habit sacré des Ministres de notre Religion, détruisent les Autels qui les font vivre, en prêchant la pauvreté dans le sein de l'opulence.

Comme je frémis d'horreur à ce portrait, en levant les yeux vers le Ciel, & rendant graces au grand Mahomet de m'avoir fait naître dans le sein des Musulmans; défabusez-vous, Achmet, me dit ta mere, nous avons, & en grand nombre, des Ministres saints, dignes de votre admiration, de votre estime, de tous nos hommages, & du Dieu qui les inspire. Pour un qui deshonore le nom sacré qu'il porte, j'en connois mille dignes de le porter: je ne me plains que du malheur d'avoir mal rencontré dans le choix que j'ai fait de celui à qui j'ai confié le sort de ma fille; mais il faut espérer que le Ciel me sera plus favorable. Il en est qui, pleins de zéle & de charité, pourront

Arrêtez , lui dis-je , c'est moi qui ferai le bonheur de la vertueuse Emilie. Je veux lui donner de quoi se consacrer à son Dieu. Ses desirs sont trop nobles & trop beaux pour ne pas les combler ; la seule humanité suffit pour m'y déterminer. La vertu , l'honneur , & la générosité , sont de toutes les religions de l'Univers. Non , Mahomet ne me fera point un crime d'avoir procuré un asile à l'innocence : il est de certaines vertus morales qui doivent s'exercer envers tous les hommes , en quelle religion & en quel climat que le Ciel les ait fait naître.

On nous traite ici de barbares , chere Atalide : qui des François ou de nous mérite mieux ce titre ? Que devenoit sans moi ta jeune & tendre sœur ? Que ne fit-elle point pour me témoigner sa reconnoissance ? Faut-il que chez une nation si avide de gloire , & qui se vante d'être si policée , la vertu ne puisse trouver un asile qu'en payant ? mais parmi des peuples chez qui l'on vend le droit de sépulture aux morts , on peut bien vendre une prison aux vivans.

Emilie par mes soins va être renfermée avec des vierges. Elle me vante sa félicité prochaine ; mais je suis plus heureux qu'elle , puisque j'en suis l'auteur , & que j'ai le plaisir de t'apprendre une nouvelle qui ne peut manquer de t'être agréable.

Je voulus sçavoir de ta mere combien elle avoit d'enfans. Il me reste encore deux filles , me dit-elle ; mais que leur sort est à plaindre , & que je la suis moi-même de ne pouvoir faire cesser leur infamie ! Elle ne prononça ces dernières paroles qu'en pleurant. Je fis ce que je pus pour arrêter ses larmes , en lui promettant de donner aussi des secours à tes autres sœurs. Hélas ! me dit-elle , avec le malheur de se perdre , elles ont encore celui de ne manquer de rien ; de jeunes Seigneurs fournissent à leurs dépenses & sont les compagnons de leur débauche. Pour achever de me desespérer & de se perdre , la cadette , qui se nomme Lucile , brigue une place à l'Opéra.

Comme je ne faisois qu'arriver à Paris , je demandai ce que c'étoit que l'Opéra. C'est un de nos spectacles ,

me dit ta tendre mère , où de jeunes filles voluptueusement parées s'assembent sur les cinq heures du soir pour étaler sur un théâtre tout ce qui est capable d'exciter des desirs violens & des passions criminelles. Elles dansent avec indécence , chantent d'une voix tendre & luxurieuse , déclament avec des graces séduisantes ; enfin elles employent tout leur art à allumer des feux , sur lesquels sont fondés les plus beaux de leurs revenus. Elles commencent aux yeux du Public une scène , qu'elles achevent dans l'intérieur de leur maison avec ceux des spectateurs qui sont curieux d'en voir le dénouement. Plusieurs femmes servent à nos plaisirs ; plusieurs hommes servent aux leurs.

Le sort de ces Esclaves de tout un peuple , chere Atalide , te flâteroit-il plus que le tien ? elles ont le Public pour maître , & tu n'as que moi. Ce qu'elles font sur un Théâtre , vous le faites toutes dans nos ferrails. N'est-ce pas par vos chants , par vos danses que vous allumés nos desirs ? Libres que nous sommes de les éteindre avec cel-

le d'entre vous qui nous a plu davantage , notre loi nous le permet , & ce n'est que dans le secret que nous vous donnons la liberté d'exciter nos passions. La loi des Chrétiens défend ces sortes de plaisirs ; & c'est en public que des filles à leurs gages s'étudient à verser dans leur cœur des feux , qu'ils appellent criminels. Puis-je raisonnablement penser qu'ils en sont convaincus ? Ton esclavage n'est-il pas plus heureux que la honteuse liberté dont jouissent ces sortes de Françaises ? Leur sort est envié. Quel pais !

Vous avés une fille , dis-je à ta mere , qui veut se mettre à l'Opéra ? Je suis assez malheureuse , me dit-elle , pour ne pouvoir l'empêcher. Les reproches que je lui en ai faits cent fois l'ont éloignée de moi. J'ignore jusqu'à sa demeure. Je languis en ce triste lieu. Elle le sçait & ne daigne pas penser à moi. Une jeune personne veut-elle se perdre ? tout lui rit ; mille protecteurs intéressés s'offrent à l'envi ; elle se trouve bientôt en état de se passer de ses parens. Veut-elle être vertueuse ? chacun l'abandonne. Que devenoit Emilie sans vos gé-

néreux secours ? Puisqu'un Ministre sacré de notre religion refuse à la vertu ce qu'il veut bien accorder au crime, où trouvera-t'elle des protecteurs ?

Eloïse, l'aînée de toutes mes filles, ajouta ta mere en fondant en larmes, est entretenue par un riche Seigneur qui lui fait un sort brillant ; elle vit avec lui à la campagne : elle a changé jusqu'au nom de sa famille ; elle le croit indigne d'elle : mais elle se rend justice ; elle est indigne de le porter.

Ta sœur, belle Atalide, jouissoit d'un sort à peu près semblable au tien. Elle eût été heureuse, si les François pouvoient être constans. Rien ne lui manquoit. Une foule de domestiques, ardens à la servir, prévenoit jusqu'à ses moindres desirs. Les habits les plus superbes, les équipages les plus lestes, étoient pour elle. Il sembloit qu'elle dédaignât la terre ; à peine vouloit-elle la toucher du bout du pied : on ne la voyoit que dans des chars dorés ; ses regards portés de côté & d'autre, avec fierté, ne daignoit s'arrêter sur rien. Etoit-elle en compagnie ? elle commençoit à parler à plusieurs personnes,

& sortoit sans prendre la peine d'achever ce qu'elle vouloit leur dire. Venoit-elle à Paris ? elle avoit les premieres loges aux spectacles, & se plaignoit quelquefois de ce qu'on ne commençoit pas quand elle avoit pris place. Dans un après-midi, elle paroissoit successivement dans toutes les promenades. Appercevoit-elle une robe d'un nouveau goût ? il lui en falloit le lendemain une semblable ; plus riche encore, si cela se pouvoit.

Tes souhaits, charmante Atalide, sont plus bornés. Je t'en souhaiterois de plus grands encore, pour avoir le plaisir de te prouver que je ne cède en rien au généreux François qui adoroit ta sœur. Paris retentissoit du bonheur d'Eloïse : toutes les femmes ambitionnoient son sort. A qui son amant n'avoit-il pas dit les faveurs qu'il en avoit reçues ? Les François sont naturellement indiscrets : ils croient qu'un bonheur ignoré cesse d'être bonheur. Tout délicats qu'ils se flâtent d'être en fait de tendresse, ils ne peuvent comprendre que le plaisir d'aimer & d'être aimé suffit pour être heureux. Ils le paroissent

roissent plus que nous ; & nous le sommes plus qu'eux. Le principe de notre félicité n'est-il pas au fond de notre cœur ? Ont-ils fait une nouvelle conquête ? il faut que le Public la connoisse : on la voit aux spectacles avec eux : ils lui parlent confidemment aux yeux de tout le monde. Combien cet amour , si vif en apparence & qui fait tant de bruit dure-t'il ? Un printems ; quelquefois moins encore. En voici la preuve.

Le Duc de B***, dégoûté d'Eloïse, chercha bientôt à s'en défaire, & trouva des prétextes pour servir de voile à son inconstance. En manque-t'on, quand on cesse d'aimer ? Une femme commence-t'elle à plaire à un François ? elle est sans défaut à ses yeux. Veut-il la quitter , après en avoir joui ? elle est sans belles qualités. Il les trouve toutes dans un autre , qui vaut moins que la première.

L'orgueil de la superbe Eloïse s'évanouit en un moment. En vain eut-elle recours aux larmes ; on ne daigna pas seulement les essuyer. Le lendemain son appartement fut occupé par

une nouvelle conquête du Duc de B***, & Eloïse contrainte d'en sortir. Son cœur fut quelque tems à se défaire de la douce habitude qu'elle avoit contractée d'avoir tout en abondance. Ta trop imprudente sœur ne voulut rien diminuer de son faste, dans l'espérance de pouvoir encore plaire. Ici les femmes se croient jeunes à tout âge. Son tems étoit passé ; les graces l'avoient abandonnée : la misere commençoit à prendre leur place, lorsqu'un jeune Petit-maître daigna jeter les yeux sur elle. Il vient de la mettre dans une petite chambre garnie, où il l'entretient aux dépens des Belles à qui il fait des infidélités. On dit qu'il change tous les mois. Ta sœur vieillit tous les jours. Bientôt elle deviendra la proie des laquais qui l'ont servie.

Tel est, dit-on, en France le sort de celles qui se sont consacrées à l'amour, & Paris est plein de ces coquettes surannées, qui manquant de tout, ne conservent que le triste souvenir d'avoir été heureuses, & l'idée d'un homme qui les dédaigne après les avoir adorées. Voit-on parmi nous, chere

Atalide, quelque chose de semblable ?
 Nous jouissons, il est vrai, de plusieurs
 Esclaves que nous tenons renfermées
 ensemble ; mais nous passons de l'une
 à l'autre, sans abandonner celles que
 nous quittons. C'est manquer de déli-
 cateffe, dit-on en ce pays, plus bar-
 bare que le nôtre. Vertu bizarre, dont
 on ne connoît que le nom en France.

Que Mahomet connoissoit bien le
 cœur de l'homme, quand il ne voulut
 point le borner dans ses plaisirs ! Ce
 grand Législateur ne pouvoit s'imagi-
 ner que le Souverain de l'Univers eût
 mis tant de desirs dans notre cœur ;
 pour le seul plaisir de nous les faire
 combattre sans cesse. *Que nous jouissons
 d'une femme de plus ou de moins, qu'en
 revient-il de plus à la gloire du Créa-
 teur, dit ce Prophète dans un Chapi-
 tre de l'Alcoran, pourvu que son nom
 soit sacré parmi nous, que nous célé-
 brions sa puissance, & que nous chan-
 tions ses louanges ? Pourquoi s'offense-
 roit-il de notre félicité, puisqu'il nous
 a créés pour être heureux ? N'en doute
 pas, belle Esclave, c'est la jalousie &
 le caprice des hommes qui a produit*

cette vertu barbare , qui condamne l'homme à la jouissance d'une seule femme. Que m'importe que la religion des Chrétiens soit plus parfaite que la nôtre , si nous sommes plus parfaits qu'eux ? Nous manquons à moins de devoirs , puisqu'ils ont de plus que nous la plus aimable des passions à combattre , & qu'ils la combattent si peu.

Où m'emporte mon zèle , aimable Atalide ? Ce discours te déplaira sans doute : les préjugés de l'enfance ne sont pas encore bien effacés dans ton cœur. Que ne me dirois-tu pas , si tu pouvois me répondre ? Peut-être que le sort de ta sœur Emilie te paroît préférable au tien. Regretterois-tu encore ta patrie ? Si tu connoissois les hommes qui l'habitent , tu oublierois bientôt une terre qui ne mérite pas de te posséder. Le sort d'Eloïse te paroît-il si charmant ? Que peux-tu désirer ? N'es-tu pas ce qu'elle fut dans le tems le plus brillant de sa vie , sans rien craindre de mon inconstance ? Quand mon goût pour toi deviendra moins vif , les douceurs de l'amitié succéderont aux

transports de l'amour , & l'amour re-
naîtra de l'amitié. Combien de fois ne
t'ai-je pas vue toi-même me conduire
quelque jeune Esclave , que tu enga-
geois à me prodiguer ses faveurs , pour
rallumer mon amour éteint dans tes
bras ? Mais avec quelle ardeur ne re-
tournois-je pas à tes pieds , quand mes
feux rallumés me faisoient espérer de
pouvoir encore être heureux avec toi ?

Adieu , belle Atalide , repose-toi
sur moi du soin de ta famille ; je la vi-
site souvent. Elle t'est chère : pourroit-
elle ne me le pas être ? Toujours occu-
pé du bonheur de te plaire , je ne pou-
vois vivre éloigné de toi , si je ne te
rendois mon absence précieuse en te
donnant en ces climats éloignés des
preuves de mon amour.

Vivez toujours toutes en bonne in-
telligence, Amusez-vous à la peinture ,
à la broderie , à la danse & à la musi-
que. Parlez souvent de moi dans vos
entretiens. Desirez ma présence. Pré-
parez de nouveaux jeux. Inventez de
nouvelles façons de me procurer du plai-
sir : que ce soit-là votre étude princi-
pale. Que de jours heureux vont sui-

vre mon retour ! C'est à toi , belle Atalide , que je brûle de consacrer le premier. Adieu.

REPONSE D'ATALIDE

Au Bacha Achmet Dely - Azet , son Seigneur.

QUOI, Seigneur, vous daignés penser à votre Esclave, & vous abaissez jusqu'à lui rendre compte de votre séjour en France ? Quelle bonté ! Il semble que vous n'ayés entrepris ce long voyage, que pour m'attacher à vous par de nouveaux bienfaits. Hélas ! comment voulez-vous que je les reconnoisse ? Je ne possède rien que je ne tienne de votre générosité : triste état pour une ame reconnoissante. Devois-je m'attendre à un sort si heureux ! Soit que je me rapelle le passé, ou que je jette les yeux sur le présent, tout me dit que je ne suis point confondue parmi cette foule d'Esclaves de toutes les Nations, qui peuplent votre ferrail. Qu'ai-je fait qui m'ait mérité cette faveur ?

A peine fus-je en votre puissance , que vous me distinguates de mes compagnes. Permettez-moi , Seigneur , de me rapeller ces tems heureux , pour adoucir la douleur que me cause votre absence. Je ne vous reçus point entre mes bras comme mon maître. mes larmes vous touchèrent. Il étoit nouveau pour vous de trouver de la résistance dans une femme. Mes refus exciterent vos desirs , & mes prieres modérèrent vos transports. Hé bien , me dites-vous , attendri par mes pleurs , je te jure par Mahomet que je ne jouïrai jamais de tes caresses qu'à titre de faveurs. Assez d'autres Esclaves briguent l'honneur de me prodiguer les leurs. Puisque je trouve dans ma vie une femme qui me résiste , c'est à force de bienfaits que je veux la vaincre.

Je ne m'étois pas attendue , je l'avouë , à trouver de si généreux sentimens dans un Turc , dont je m'étois fait un portrait bizarre. Dès ce jour , Seigneur , je fus votre Esclave à plus d'un titre. Ces idées barbares que je m'étois formées du ferrail s'évanouirent dans un instant. Vous partites pour

commander l'armée qui marchoit contre les Persans. La douleur que j'eus de me voir séparée de vous m'apprit que je vous aimois, & les allarmes où me jettoit votre absence me le confirmerent bientôt. Vous revintes couvert de lauriers, vainqueur de vos ennemis & de mon cœur. Vous dutes vous attendre à plus d'une victoire. La fortune n'abandonne & ne favorise jamais à demi : ses excès sont connus.

J'é fus la première de vos Esclaves que vous daignates visiter à votre retour. Vous jurates même de n'en pas voir d'autre que moi, que vous ne m'euffiés rendue sensible. Le moment n'étoit pas loin. Les étoffes superbes que vous me rapportates de Perse ne furent point ce qui me fit ceder à vos transports : de tous vos dons, celui de votre cœur me fut le plus précieux. Enfin un jour (je ne me le rapelle, Seigneur, qu'avec un doux frémissement) quel jour ! Vous entrâtes à votre ordinaire dans l'appartement séparé que j'occupois. J'étois encore couchée. Je ne vous vis pas plutôt, que je présageai ma défaite. J'avois alors l'ima-

gination échauffée des rêves charmans qui m'avoient occupée toute la nuit. Que ne vous dirent point mes yeux ? Vous me demandâtes ma main. Je vous la donnai en tremblant. Vous la baifâtes. Quel moment ! Je n'eus pas la force de la retirer. Je vais donc triompher, chere Atalide, me dites-vous ? Si je ne vous répondis-rien que mes regards embarrassés furent éloquens & servirent bien d'interprête à mon cœur ! J'aurois voulu que les ombres de la nuit m'eussent dérobée à moi-même ; mais bientôt dans vos bras occupée de vous seul, je ne pensai plus au jour qui nous éclairoit. Vous futes heureux. Pourrois-je dire que je ne la fus pas moi-même ? Depuis ce jour, que je ne crains pas d'appeller le plus beau de ma vie, eutes-vous à vous plaindre de moi ? Ardente à prévenir jusqu'à vos moindres desirs, à les exciter même, n'ai-je pas mis toute ma satisfaction à vous en procurer ?

Ce sont-là, Seigneur, les cheres idées qui m'occupent pendant votre absence. Pensez-vous quelquefois à la plus tendre de vos Esclaves ? Mais,

que dis-je ? ma mere à qui vous avés rendu la vie , la plus jeune de mes sœurs mise par vos libéralités dans un asile sacré ; tous ces bienfaits versés sur ma famille me permettent-ils d'en douter ? Oui , vous pensés à moi , Seigneur ; vous m'aimés.

Le tems que je dérobe à mon cœur , sans cesse occupé de vous , je le donne à la peinture ; je m'amuse à tracer sur une toile ces traits aimables qui m'ont charmée en vous : c'est au fond de mon cœur que je vais les chercher ; ils y sont si bien gravés , qu'il n'en échappera pas un à mon pinceau. Je défie le Peintre le plus célèbre de mieux reussir que moi. L'amour me répond du succès : ce Dieu est un bon guide.

La jeune Persane , si habile en ouvrage de tapisserie , travaille aussi à vous retracer à ses yeux par le secours de ses laines artistement rangées. Elle se flâte que son aiguille l'emportera sur mon pinceau. Je la crois plus sçavante que moi ; mais je vous aime plus qu'elle. L'Italienne vous compose des chansons , qu'elle mettra , dit-

elle en musique. L'Angloise, rêveuse & mélencolique, cache ce qu'elle fait, & dit seulement qu'elle pense à vous. Toutes les autres s'occupent, chacune selon son talent, à faire quelque ouvrage digne de vous être présenté à votre retour.

Envoyez-nous quelques livres pour nous amuser ; des Pièces de Théâtre : nous vous les jouerons, pour vous faire oublier, s'il se peut, les délices de Paris. Engagez quelques jeunes Comédiennes à vous suivre, pour grossir notre nombre & multiplier vos plaisirs, de concert avec nous.

Vous ne me parlés point, Seigneur ; de vos nouvelles amours en France. Craindriez-vous de me rendre jalouse ? Mais non, vous sçavés que depuis près de cinq ans, accoutumée à vous voir passer de mes bras dans ceux d'une autre, & revenir ensuite dans les miens, le plaisir de vous sçavoir heureux m'a toujours tenu lieu de tout : c'est le plus grand dont puisse jouir une ame généreuse.

Que la force de l'habitude ne peut-elle point sur notre cœur & sur notre

esprit ? Elle nous conduit souvent par des chemins inconnus ; qui commencent par nous rebuter , & finissent par nous accoutumer insensiblement à voir d'un œil indifférent des choses qui nous avoient révoltées d'abord. Quand j'étois en France , qui m'eût proposé de me conduire dans un ferrail m'eût fait frémir ; la seule idée de me livrer à un Turc eût été capable de me faire mourir d'effroi. Quelle prévention ! Je suis maintenant à Constantinople , dans un esclavage que vous avés sçu me rendre aimable. Le ferrail vu de plus près , loin de me déplaire , me paroît un séjour délicieux. L'habitude d'y jouir d'une vie exempte de soins , & toute consacrée à l'amour , a totalement changé mon cœur. La liberté n'a plus de charmes pour moi. Qui m'offriroit de me conduire à Paris dans le sein de ma famille , je refuserois d'y suivre un autre que vous , Seigneur.

Si quelque jeune Françoisse avoit les mêmes dégouts que je me reproche sans cesse d'avoir eus pour vous , daignez lui communiquer ma lettre. Puisse-t'elle la rendre plus sensible à vos desirs,

& jalouse d'un bonheur dont je jouis ! Qu'il lui paroîtra surprenant de me voir souhaiter une rivale de plus ! Dites-lui, pour l'étonner encore davantage , que j'en ferai mon amie. Adieu , Seigneur , vous pouvés sans crainte m'apprendre le bonheur dont vous jouissés : je ne suis jalouse que de votre cœur.

Ne me parlez plus d'Emilie ; la vie qu'elle mene en France dans un Cloître me reproche trop la mienne. Je ne suis pas maîtresse de chasser certaines idées qui naissent dans mon esprit à ce sujet. Oui , j'ai envié son sort , tout heureux que soit le mien. Le pourrez-vous croire ? J'ai eu besoin de toute la force de mon amour pour Je finis. Le bonheur de ma sœur se peint à mes yeux avec trop de charmes. Je cours , pour le bannir de mon esprit , donner quelques coups de pinceau à votre portrait : c'est le remède à tous mes maux. Adieu.

SECONDE LETTRE
D'ACHMET
DELY-AZET,
BACHA A TROIS QUEUES,
A
ATALIDE,
SON ESCLAVE FAVORITE.

TU le veux , belle Atalide , je vais te rendre compte du tems que je passe loin de toi. L'amour n'en occupe qu'une partie : je consacre l'autre à la connoissance des ridicules de ta Nation : ce n'est pas une petite étude. Quelle variété dans les caractères & dans les mœurs ! source inépuisable de réflexions pour moi.

Cette grande ville n'est peuplée que de Comédiens qui se donnent sans cesse en spectacle les uns aux autres. Les maisons , les promenades , les rues , voilà les Théâtres que je fréquente ;

chaque jour y fait voir à mes yeux de nouvelles scènes , & des plus intéressantes : la Comédie n'en est qu'une image bien foible. Si l'ennui m'y conduit quelquefois , pour voir jouer les Précieuses ou les Coquettes , ce n'est qu'en tournant le dos aux Acteurs , que je trouve dans les loges de quoi m'amuser. Joue-t'on le Fat ? J'en vois dix sur les gradins & dans l'amphithéâtre cent fois plus fats que celui que l'on représente : l'art n'imité qu'imparfaitement la nature. Suis-je à l'Opéra ? j'en fais de même. J'aime mieux entendre la conversation de ce qu'on nomme un Petit-maître , que la voix la plus brillante. Qu'apprendrois-je en écoutant chanter ces voluptueuses Syrennes ? Quelque fade chanson ; & c'est tout. Mais si je prête l'oreille à ce qui se dit à mes côtés , je connois en un moment le caractère & les aventures d'une douzaine de femmes. Je sçais que dans la loge vis-à-vis la mienne est une fille sans nom , entretenue par un Seigneur de la Cour ; qu'il lui donne deux mille écus de pension , qu'elle a le secret de doubler par les infidélités qu'elle lui fait.

Ah ! voilà Madame d'Armel , s'écrie quelque jeune étourdi. Cette vieille folle continue toujours d'entretenir un je ne sçais quel Marquis. Le voila avec cette petite brune , que j'ai moi-même entretenue autrefois. Il la fait passer pour sa parente. Elle est gentille. Je l'avois prise , après cette Demoiselle de moyenne vertu que caresse le Comte de B. , qui vient de céder enfin sa précieuse au Duc de T. Voici l'Abbé de Saint D dit un autre. Parbleu , il en tient. On dit qu'il est amoureux de la nouvelle Actrice , & qu'il lui a déjà proposé de partager avec elle une quinzaine de mille livres de rente que lui rend l'Abbaïe qu'il vient d'obtenir.

Tous ces discours , chere Atalide , ne valent-ils pas bien une chanson de quelque fade Opéra ? J'enrage quelquefois contre la simphonie , qui me fait perdre quelque chose de plus intéressant à entendre que toutes les sotises que débitent les Acteurs d'un ton héroïque.

C'est ainsi que toutes les fois que je vais aux spectacles j'apprens quelque

chose de nouveau. Au commencement de mon séjour à Paris, quand je voyois une Dame dans une loge avec un homme, je croyois qu'elle étoit avec son mari. Que je m'abusois ! Détrompez-vous, me dit un jour un certain fat à qui je faisois part de mes réflexions, ce que vous dites-là est ridicule. Un époux avec son épouse ! y pensez-vous ? On diroit par tout qu'il en est amoureux. Jugez s'il se feroit siffler. Il n'est rien de si bourgeois. A peine cela se voit-il aux secondes loges. Bon pour le Paradis. Quoi ! lui dis-je, un François de condition, qui a choisi une femme pour sa compagne, & qui doit, selon sa religion, se contenter d'une seule, & ne faire avec elle qu'un corps & qu'une ame, se feroit siffler, dites-vous, s'il l'accompagnoit aux spectacles ? Avec qui donc veut-on qu'il aille ? Les autres lui sont interdites. Ah ! vraiment, me répondit ce jeune fou, vous pensés plus à notre religion que nous n'y pensons nous-mêmes. Je n'avois parbleu pas fait encore cette réflexion. Elle n'est pas mauvaise : mais je ne vous conseille pas de la commu-

niquer à d'autres : on se moqueroit de vous. Vous ne sçavés pas apparemment, vous diroit-on , qu'il y a deux choses dans une religion , la spéculation & la pratique. Je suis un bon Chrétien en spéculation , par exemple. Mais , Monsieur , dis-je à cet homme , que sert de croire , si l'on n'agit pas selon sa croyance ? Je n'en sçais pas tant , me répondit-il , je n'ai pas fait ma Théologie. Parlez à M. l'Abbé que voilà. Il vient d'être reçu tout récemment Docteur de Sorbonne. Il sçait encore ses cahiers par cœur. Qui ? moi , dit l'Abbé , parler de Théologie à l'Opéra ? Cela seroit nouveau. Je ne suis pas si pédant. Je prêche Dimanche aux Cordeliers. Monsieur peut venir m'entendre.

Je promis d'y aller , & n'y manquai pas. Croirois-tu , belle Esclave , que cet homme , après avoir ordonné des jeûnes & des mortifications , s'étendit sur le danger qu'il y avoit d'aller aux spectacles , & soutint qu'il n'y avoit point de salut pour ceux qui les fréquentoient ? En sortant de là , un bon équipage le conduisit chez lui , & le soir je le vis se promener au Luxem-

bourg avec des Dames , en attendant l'heure de la Comédie. Quel Ministre ? Rien de si commun à Paris , que d'en trouver qui lui ressembtent.

Ce sont les Abbés , dit-on , qui ont amené la mode d'entretenir des femmes dans des appartemens , ne pouvant déceimment en avoir chez eux. Ils ont eu bientôt des jaloux de leur bonheur. Chacun s'est empressé de suivre leur exemple. Un homme qui passe pour galant dans le monde ne manque jamais d'avoir quelques - unes de ces femmes , que l'on prend sans éclat , que l'on garde sans amour , & que l'on quitte sans peine. Un Seigneur de la Cour en a-t'il abandonné une ? c'est à qui l'aura au sortir de ses mains sacrées : les favoris de Plutus se la disputent.

Les François , qui blâment notre conduite à l'égard du beau sexe , se rapprochent ainsi insensiblement de nos coutumes. Nous reunissons plusieurs femmes dans une seule maison pour servir à nos plaisirs : ils en ont aussi plusieurs ; mais ils les dispersent dans differens quartiers , pour en faire le même usage que nous. Ils les rassem-

bleront bientôt dans un ferrail. Un Prince n'a qu'à en donner l'exemple. Peut-être quelqu'un l'a-t'il déjà fait. J'ai voulu suivre la mode du pays où je me trouve , pour être en état de juger si la méthode des François est meilleure que la nôtre.

L'occasion de trouver de ces femmes qui servent l'amour sans le connoître n'est pas ce qui manque ici. Rien n'est plus respectable & plus méprisable à la fois que le sexe en France. Il porte tout à l'excès. Une Dame retenue l'est plus qu'un homme. S'abandonne-t'elle au plaisir ? elle le surpasse encore. En enfermement les femmes, nous les empêchons , il est vrai , de faire éclater leur vertu ; mais comme la plûpart sont fragiles , nous les mettons à l'abri de leur propre foiblesse : ainsi chaque pays a ses usages. Quoiqu'ils paroissent opposés en apparence , ils tendent souvent également au bien.

Ce que je ne puis comprendre , c'est que les François , qui trouvent je ne sçais quoi de cruel & de sauvage dans la loi qui permet à Constantinople de vendre de jeunes filles , ne sont pas

surpris de les voir ici se vendre elles-mêmes en gros au plus offrant, & trafiquer encore leurs appas en détail avec le premier venu. S'il est vrai qu'une de nos deux Nations soient barbare dans ses coutumes, à laquelle doit-on donner ce nom ? J'ai plus de femmes sous mes loix en cette capitale que dans mon ferrail. Voici la différence que je mets entre elles & vous. Celles que j'entretiens en France ne se connoissent point : vous vous connoissés toutes. Accoutumées à ne plaire qu'à votre Maître, l'impossibilité de jouir d'autres hommes vous attache à lui seul : la liberté dont jouissent ici les filles dévouées au plaisir les rend incapables d'un vrai attachement ; l'argent me donne le même pouvoir sur elles, que celui que Mahomet m'accorde sur vous. Ce que vous faites par obeissance, elles le font par intérêt.

Quand nous vous avons une fois achetées, vous êtes à nous ; cela est juste : mais une femme à Paris, après s'être vendue vingt fois, est encore libre de s'exposer à l'encan, sans que personne y puisse trouver à redire. Ainsi

la plus belle d'entre vous n'a pas tant rapporté à celui qui me l'a vendue , qu'une jeune Parisienne peut gagner ici en quinze jours , pouvant se vendre quinze fois sans cesser d'être à elle.

Toutes les Françoises ne se ressemblent pas. Il en est d'un caractère doux , aimable , digne de faire le bonheur du plus accompli des hommes. Tel est celui de la première Dame que je connus en France. Je te possède. Je m'applaudis d'avoir en ma puissance peut-être l'unique qui lui ressemble.

La Marquise de Chambertin , que je mets en parallèle avec toi , est une de ces brunes charmantes , dont les graces de l'esprit le disputent à celles du visage. Comme l'appartement de cette Françoisie donne sur la rue où se trouve l'Hôtel qu'occupe notre Ambassadeur , j'eus occasion de la voir plusieurs fois à sa fenêtre en passant ; car un Turc est quelque chose de si extraordinaire en cette ville , qu'on ne peut assez le considérer. Tout Paris se moque de cette sotte curiosité , & tout Paris ne laisse pas de l'avoir. Un soir que je m'avisai de passer plusieurs fois

sous les balcons de cette Belle , je rencontraï une fille que j'avois vue aussi souvent à la même fenêtré. Je l'abordai , & la priaï très poliment de m'apprendre qui étoit cette Dame avec qui elle demeueroit. C'est une jeune veuve , me dit-elle , qui est venue à Paris pour un procès , qu'elle vient d'avoir le malheur de perdre. Je suis sa femme de chambre ; mais je vais la quitter : elle m'a donné mon congé , n'étant plus en état de me garder. Il y a huit jours que je la presse de faire une inclination , & de s'humaniser avec quelque jeune homme aimable , qui seroit reconnoissant des bontés qu'on auroit pour lui ; elle rejette avec aigreur ces avis salutaires. Que je la plains ! Ne faut-il pas s'accommoder au tems ? Si elle vouloit m'écouter , elle seroit la meilleure maison de Paris , & je ne donnerois pas pour lors sa condition pour une autre. Pour moi , ajouta cette fille , ne sçachant depuis long-tems comme est l'argent de ma Maîtresse , je tâche à gagner ma vie comme je peux. Madame , toujours retirée seule dans le fond de son appartement ,

en proye aux chagrins qui la rongent sans cesse, me laisse assez libre de conduire dans le mien qui bon me semble. Une Maîtresse qui paye mal doit fermer les yeux sur bien des choses.

Je demandai à cette femme de chambre officieuse si l'on ne pourroit pas voir cette belle affligée. Il est assez difficile, me répondit-elle. Suivez-moi seulement; nous raisonnerons de cela dans un endroit plus commode. Arrivé dans la chambre de Manon (c'est le nom de cette fille), il fallut commencer par la satisfaire, moyenant un prix raisonnable, avant de passer à une scène plus intéressante. Un bon Turc ne recule jamais. Elle valoit son prix. Hé bien, lui dis-je, enfin comment parviendrois-je à voir ta Maîtresse? Nous avons donné congé au maître de cet appartement, me dit-elle: il faudroit venir demain matin, sous prétexte de le voir; je vous introduirai moi-même, & laissez-moi faire. Je trouvai ce moyen assez bien imaginé; mais j'eus regret de voir qu'il falloit attendre au lendemain. Qu'étoit-il donc besoin, lui dis-je, de me faire monter ce soir?

Elle

Elle me répondit ingénument, qu'elle ne vouloit pas exposer sa Maîtresse à se livrer à un inconnu; qu'il étoit prudent à elle de connoître à fond ceux dont elle lui répondroit.

Je ne manquai pas de me rendre le lendemain sur les onze heures chez cette Belle. Elle étoit à sa toilette. Sa femme de chambre m'introduisit pour voir l'appartement. Cette aimable Françoisse me reçut avec politesse, & me conduisant elle-même par-tout, me vanta la commodité du logement, qu'elle quittoit, disoit-elle, à regret. Hé pourquoi, Madame, lui dis-je? Hélas! un procès de conséquence perdu, me répondit-elle en soupirant, jette bien du dérangement dans les affaires d'une famille. L'ingénieuse Manon, qui apporta le café, obligea sa Maîtresse, qui étoit polie, à me prier d'en prendre. Qui ne sçait pas que nous l'aimons à la fureur? Il fallut s'asseoir. Manon se retira, & je repris la conversation où nous l'avions quittée. Je plaignis la Marquise de la nécessité qui l'engageoit à quitter un si beau quartier, & j'eus la complaisance

ce d'écouter tout son procès, qu'elle me récita. Il me parut si juste que j'eus peine à comprendre comment elle avoit pu le perdre. Quels Juges assez barbares, lui dis-je, ont osé vous condamner, Madame? Comment ce que vous venés de me dire n'a-t'il pu les convaincre? Au défaut de vos raisons vos charmes ne devoient-ils pas les séduire? Hélas! reprit cette Belle en poussant un profond soupir, ces restes malheureux d'une beauté passée m'ont peut-être été bien funestes: une femme vertueuse ne se fait que trop d'ennemis. Que sçais-je si mes refus... Mais, non; j'aime mieux croire que le bon droit n'étoit pas de mon côté. Ne noircissons point la conduite de ceux à qui le Ciel a remis le soin de décider de nos fortunes: plus éclairés que nous, ils peuvent voir plus loin.

J'ai vû, Madame, lui répondis-je, des Françaises qui ne pensoient pas si généreusement que vous, & qui m'ont peint la justice qu'on rend en ce Pays avec d'autres traits. Elles pouvoient se tromper, interrompit l'aimable Marquise. Croyez-moi, Monsieur, changeons de discours.

Je ne pus m'empêcher d'admirer la modération de cette Dame, après la perte d'un procès considérable qui la réduisoit à un état des plus tristes : tant la vertu a de puissance sur les cœurs dont elle s'est une fois emparée. Qu'espérez-vous faire, Madame, lui dis-je ? La vertu, comme vous le pouvés voir, est d'un foible secours en ce Pays, puisque ceux qui devroient être ses protecteurs la persécutent. J'ignore le parti que je dois prendre, me dit-elle, en essuyant ses yeux baignés de larmes ; mais je ne vois que trop que le chagrin qui me dévore me débarrassera bientôt d'une vie importune. Vivez, Madame, vivez, lui dis-je, la fortune peut changer : elle ne fait pas toujours la guerre au mérite. Elle me répondit qu'elle étoit résolüe d'aller passer le reste de ses jours malheureux, inconnue à tous les hommes, dans le fond de quelque Province. Le Seigneur, ajouta-t'elle, ne m'abandonnera pas ; ce n'est plus qu'en lui que j'espère ; toute ma patrie n'est que corruption.

Je ne youlus pas abuser plus long-

tems pour cette fois de la patience de la Marquise. Je la priaï de me permettre de venir la voir de tems en tems. Elle me répondit obligeamment que je lui ferois toujours beaucoup d'honneur. Une coquette eût feint de ne le pas vouloir ; mais une femme vertueuse est plus hardie qu'une autre : il lui échappe souvent de ne pas penser au crime , n'en étant pas capable.

Au sortir de chez Madame de Chambertin, je me rendis au Luxembourg , pour y rêver à l'entrevuë que je venois d'avoir avec cette Françoise. Je ne sentoï plus la même violence dans mes desirs : la vertu malheureuse inspire aux hommes généreux plus de respect que d'amour. Je conçus le dessein de donner quelques secours à cette Dame : mais comme je ne fis jamais le bien que pour lui-même , bien différent de la plûpart des François , qui ne cherchent , en donnant , que la gloire de passer pour généreux ; je rêvai longtems comment je pourrois , sans être connu , faire tenir à la Marquise l'argent que je lui destinois. Jamais l'esprit de l'homme n'est plus fertile que

quand il est inspiré par l'envie de bien faire.

Outré , chere Atalide , de la présomption des François , qui nous regardent comme des hommes sans mœurs , je suis charmé quand je puis trouver en moi quelques vertus que je ne vois point en eux. L'histoire d'Emilie , qu'un Ministre de leur religion voulut séduire ; le procès de Mame. de Chambertin , perdu par l'injustice de ses Juges , me portèrent autant que mon bon cœur , à exercer des vertus contraires.

Si la Religion & la Justice , me disois-je quelquefois , qui sont les fondemens les plus solides d'un Etat , & ce qui doit lui être le plus sacré , sont violés impunément chez les François , quel est le sujet de l'orgueil de cette Nation dédaigneuse ? de quoi se glorifie-t'elle ? quel est donc son avantage sur la nôtre ?

Les exemples que je viens de citer ne sont pas rares en ce pays. Tu peux le sçavoir par toi-même , chere Atalide : c'est de ta patrie dont je parle. Combien de veuves & d'orphelins gémissent sous le poids de l'oppression ?

Combien de femmes doivent leur séduction à des Ministres de leur religion.

Plein de zèle pour faire respecter la mienne ; muni d'une somme d'argent assez raisonnable , je me rendis le lendemain chez la Marquise. Elle étoit absente. Je ne trouvai que Manon. Hé bien , lui dis-je , comment se porte ta belle Maîtresse ? Elle ne vit plus , me dit cette fille , elle languit. Je viens d'apprendre dans l'instant qu'elle n'avoit plus à compter sur une petite somme d'argent qu'elle attendoit avec impatience. Cette nouvelle lui va coûter la vie : je n'oserai jamais la lui apprendre. Je remis à Manon la somme que Madame de Chambertin attendoit , & la priai de dire à la Marquise que cet argent étoit de la personne qui le lui devoit. Je finis par lui défendre de faire connoître à sa Maîtresse qu'il venoit de moi. Hé pourquoi , reprit cette fille ? ce seroit le moyen de l'engager à la reconnoissance. Ce ne seroit plus un bienfait , lui dis-je , si elle me le payoit. J'ai plus de plaisir à le donner , qu'elle n'en aura à le recevoir. Une bonne action porte sa récompense avec

elle. Cette femme de chambre parut surprise de ma réponse. J'avoue, me dit-elle, que je ne connoissois pas encore les Turcs. Qu'ils sont vertueux ! Ce sont des hommes comme les autres, dis-je à cette fille. Tous à ma place agiroient comme moi. Pour secourir les malheureux, il ne suffit que d'avoir de l'humanité ; le nom de vertueux doit être attaché à quelque action plus héroïque que celle que je viens de faire.

Je sortis de crainte que Madame de Chambertin ne soupçonnât la vérité, en me trouvant chez elle à son retour. Un honnête homme est plus soigneux de cacher le bien qu'il fait, qu'un libertin ne l'est de cacher ses crimes. Je ne fus revoir cette aimable Dame que deux jours après, sous prétexte de sçavoir quand elle comptoit quitter son appartement. Elle me reçut avec toute la politesse possible, & me dit qu'ayant reçu quelqu'argent qu'elle attendoit, elle comptoit ne pas sortir d'un mois. Si cependant vous ne pouvés attendre, ajouta-t'elle, je chercherai à me loger ailleurs. Trop charmé, belle Françoisse, lui dis-je, de pouvoir encore jouir

quelquefois de l'honneur de vous entretenir , je serois au defespoir de vous gêner.

Lié plus étroitement que jamais avec l'aimable de Chambertin , je la vois tous les jours ; je goûte avec elle les douceurs de l'amitié la plus parfaite. Par mille innocens stratagêmes , je trouve le moyen de lui faire tenir de l'argent. Manon , qui paye bien , dit à sa Maîtresse que tout le monde lui fait crédit avec plaisir. On croit aisément ce qu'on souhaite.

Si j'étois né sans passions , la Marquise eût fait seule mon bonheur en France ; mais l'amour a ses droits sur nos cœurs , ainsi que l'amitié. Sans cesser d'estimer , de respecter , & de soutenir Madame de Chambertin , je suis le penchant que tu sçais que j'ai pour les femmes. L'homme accoutumé à de certains plaisirs pour lesquels il sent qu'il est né , a peine à s'en passer : la nature a ses besoins , qu'il faut satisfaire.

A voir l'air de mépris avec lequel nous regardoient les Belles de cette capitale , je crus d'abord que ces beau-

tés mignones avoient juré de ne pas se prodiguer avec nous ; c'étoit du moins à qui commenceroit : elles attendoient que quelqu'une eût frayé le chemin , pour sçavoir si nous valions la peine qu'on s'humanisât en notre faveur. Les intéressées , qui ne sont pas en petit nombre , étoient surtout curieuses d'apprendre si la paye étoit bonne. Je sçus leurs pensées par Manon , qui est faufilee parmi ce qu'il y a de mieux en filles dévouées au plaisir. La misere l'avoit portée à mettre ses charmes à profit : la condition de sa Maîtresse , devenue meilleure par mes bienfaits , ne la fit pas changer. Tel est le pouvoir de l'amour , qu'on ne peut plus s'en défendre dès qu'on a commencé à le connoître. Cette fille ne m'est pas inutile ; elle est devenue l'agente & la sur-intendante de mes plaisirs.

Ce fut un jour que nous tenions ensemble un conseil amoureux , & que je lui demandois si par son moyen je ne pourrois pas jouir des faveurs de quelques-unes de ses amies , qu'elle m'apprit leur répugnance à se livrer à un Turc. Elle ajouta qu'elle en avoit déjà

détrompé quelques-unes , & qu'elle espéroit dans peu les mettre toutes à la raison. J'ai parlé pour vous , poursuivit-elle , à une jeune fille des plus aimables qui demeure ici près. C'est une assez bonne personne. Elle est entretenue par un homme d'affaires à qui la fortune commence à tourner le dos. Elle va le lui tourner aussi , comme c'est l'ordinaire. Je veux voir cette fille , dis-je à Manon. Comme la nuit étoit déjà un peu sombre , elle m'y conduisit , après avoir été reconnoître les lieux , & s'informer s'il n'y avoit pas compagnie. Je me rendis donc chez cette Françoise. Les premiers complimens faits , il fut bientôt question de dire ce que je prétendois donner par mois. Mon offre fut acceptée sur le champ. Cette artificieuse coquette me parla en termes si éloquens de son bon cœur , & me dit avec tant de naïveté que c'étoit la nécessité qui l'engageoit à m'accorder des faveurs , qu'elle me prodigueroit par pure amitié dans un autre tems , que je la crus. Je me figurai qu'elle avoit pris du goût pour moi. Comment ne m'y serois-je pas

trompé ? Tant de François le sont tous les jours. La sincérité , chere Atalide , n'est pas la vertu de ta Nation.

Nous nous mimes à table. Le soupé fini , comme j'allots commencer mon mois & entrer dans mes droits , on frapa à grands coups à la porte. On ouvrit par mon ordre. C'étoit le Financier. Ma vûe l'embarraffa , & la sienne ne laissa pas de me déconcerter ; mais la Belle me rassura , & m'étonna en même tems par l'air froid qu'elle fit à mon rival. Ah ! ma chere , lui dit-il avec douceur , j'ai une prise-de-corps contre moi. Je viens chercher ici un asile contre mes créanciers. Je ne puis vous garder , lui dit cette fille avec une dureté qui me fit peine. J'ai commencé un nouveau bail avec Monsieur , ajoûta-t'elle , en me montrant. Il est chez lui. Je ne pus souûtenir plus long-tems la noirceur de ce procédé. Je me levai en colére , & prenant ce François par la main ; suivez-moi , lui dis-je , je vais vous donner un asile où vous serés à couvert des poursuites de la Justice. Pour vous , la belle , ajoûtai-je à cette coquette , je vous conseille de chercher fortune ail-

leurs. Si j'étois maître ici, vous pourriez mettre : *Appartement à louer*. Je sortis en même tems, & conduisis M. Derval (c'est le nom du Financier) à l'hôtel de notre Ambassadeur. Je l'y gardai près d'un mois dans mon appartement, où j'eus soin de ne le laisser manquer de rien. J'en fis un ami.

Croiriez-vous, me dit-il un jour, que cette malheureuse qui a refusé de me recevoir chez elle, & dont vous avez vu l'indignité, est une misérable qui me doit tout, & qu'elle est la plus grande cause du defastre de mes affaires ? Je l'ai retirée de l'état le plus déplorable qui fût jamais : je lui ai sacrifié épouse, honneur, fortune ; tout, en un mot. Qu'un homme est malheureux, ajouta-t'il, quand il a la foiblesse de s'attacher à un si vil objet, qui ne mérite que ses mépris ! Combien il en est qui se croient aimés, & dont on n'aime que la bourse ! Constans à donner, ils trouvent à ce prix des cœurs constans. Je n'en ferai plus la fatale expérience. C'est trop donner aux caprices de l'amour. Je retourne à une épouse aimable, dont j'ai mérité cent fois la

haine , & qui m'aime encore. Il n'en est que trop qui gémissent , comme elle , loin de leurs époux , tandis qu'ils passent leur vie dans la débauche avec des malheureuses , la honte du beau sexe.

Il n'étoit que trop vrai que Madame Derval adoroit son mari. A peine cette généreuse Françoisse eut-elle appris le lieu de sa retraite , qu'elle y vola. Ne craignez rien , Monsieur , lui dit-elle en l'abordant , je ne viens point vous accabler de reproches ; mais faire seulement un nouvel effort pour tâcher de mériter votre amour , dont je ne suis apparemment pas digne , puisque vous me l'avez refusé. J'ai des terres ; vous pouvés les vendre pour satisfaire vos créanciers : je suis prête à signer que je les leur abandonne ; mais daignez me rapporter un cœur que je vous demande depuis si long-tems. M. Derval , interdit & confus de n'avoir pas encore répondu à tant d'amour , n'eut que la force de dire à son épouse : demandez à Achmet , Madame , en quels sentimens j'étois à votre égard. J'affurai cette charmante Françoisse qu'elle pouvoit compter sur le cœur de son époux. C'est

moi qui vous en assure , lui dis je ; l'amour par ses douceurs va vous faire oublier celles de la fortune que vous avés perdues : vous allés vivre dans un état heureux , également éloigné de la misère & des grands biens.

Leurs affaires étant heureusement terminées , je reconduisis M. Derval à son Hôtel. Quel spectacle attendrissant que de voir ces deux tendres époux dans les bras l'un de l'autre ! En comparant les charmes de cette vertueuse Dame avec la dureté de cette coquette intéressée , dont je ne me ressouviens qu'avec horreur , je ne pouvois comprendre qu'elle eut pu balancer un moment tant d'aimables attraits , qui me rendoient jaloux du bonheur de mon ami. Je ne te dissimulerai pas les combats que je me livre sans cesse pour éteindre la passion que la vertueuse Derval a allumée dans mon cœur. Faut-il que je sois l'ami de son époux ! En vain je me dis à moi-même qu'il est permis en France , que c'est même l'usage de trahir son ami & de faire des efforts pour corrompre & lui enlever ce qu'il a de plus cher ; le nom d'ami est trop sacré parmi nous

pour suivre cette barbare coutume.

Je fus faire part de mes réflexions à ce sujet à Madame de Chambertin, qui les approuva : elle apprit avec joie que M. Derval, qu'elle connoissoit, étoit retourné avec son épouse. Comme je lui dis que je ne pouvois m'imaginer ce qui l'avoit éloigné d'une Dame si aimable ; je suis aussi surprise que vous pouvés l'être, me dit-elle, de voir la moitié des hommes de condition, de mérite & d'esprit, pleins de mépris pour leurs épouses, qu'ils abandonnent & sacrifient à ces débauchées, le poison de la société & la cause ordinaire de la décadence des familles. Il en est de ces femmes comme d'un équipage ; certaines gens auroient honte d'être vus à pied, & de n'avoir point de Maîtresse. L'on pourroit se passer de l'un & de l'autre. L'homme reçut de Dieu des pieds pour marcher & une épouse pour lui servir de compagne ; mais la coutume plus forte que la bienséance & que la loi du créateur, l'emporte. Un homme qui jouit d'un certain bien, & qui veut passer pour galant, ne manque jamais d'avoir quelques filles d'O-

péra sur son compte : il s'en fait gloire : il la produit. C'est précisément un beau cheval de manége qu'il garde pour ses plaisirs, & dont il se défait quand il ne peut plus lui en procurer.

J'admiraï la bizarrerie de cette coutume chez une Nation qui se pique de tout faire par sentiment, & qui vous dit que l'amour ne consiste que dans l'union de deux cœurs, qui s'aiment indépendamment des plaisirs des sens.

Le discours de la Marquise, loin de me guérir, me fit naître l'idée de vivre quelque tems avec une de ces femmes à la mode. Comme je ne compte pas revenir si-tôt en France, je voulus en connoître à fond & le bien & le mal. Je commençai par chercher une maison commode, comme le plus difficile, persuadé que j'aurois bientôt une de ces filles de plaisir, que je louërois pour autant de tems que l'appartement que je lui destinois.

Je n'eus pas plutôt fait la découverte d'un de ces petits palais d'amour, que je le fis meubler sur le champ, avec moins de magnificence que de bon goût. C'est un des avantages de cette

capitale , de pouvoir en un moment mettre à exécution toutes les volontés ; quelles qu'elles puissent être : un homme riche a plus d'esclaves empresseés à le servir que le plus puissant de nos Bachas.

Je ne fus pas long-tems à trouver une jolie femme qui voulut venir demeurer avec moi. Les coquettes font entr'elles une sorte de République : elles se connoissent , elles ont leurs émissaires. Je ne sçais si celle qui est chargée des intérêts de ce petit Etat , qui se conserve libre au milieu de la France ; qu'elle met sans cesse à de fortes contributions , n'avertit pas celles qui se trouvoient vacantes , que je faisois meubler un appartement destiné à quelqu'une d'entr'elles ; mais dès le jour même , je reçus de tous les quartiers de Paris plusieurs lettres , dans lesquelles on me donnoit des adresses ; où je trouverois , me disoit-on , des personnes fort belles , dont j'aurois lieu d'être satisfait , & qui se feroient un plaisir de passer avec moi quelques mois dans ma petite maison. Je vis bien que l'on commençoit à mieux penser des Turcs,

& que j'avois eu raison de chercher d'abord un appartement. Je me rendis chez quelques-unes, au hasard. Celle qui me plut davantage étoit une jeune personne, nommée Zélie, assez délicate, pleine de vivacité, & qui me parut avoir des sentimens. Elle me promit de se rendre dès le soir même dans ma maison, pour en venir prendre possession. Elle n'y manqua pas.

Ainsi, en moins de deux jours, je me trouvai dans ce qu'on nomme ici son ménage. Maison, femme, domestique, tout étoit nouveau à mes yeux. J'avois fait avec ces derniers le même bail qu'avec leur Maîtresse.

Zélie arriva sur les quatre heures du soir dans un carrosse de remise, qu'elle renvoya. Elle fut enchantée de la propreté qui regnoit dans ce séjour délicieux. Je conduisis cette Belle par la main dans l'appartement que je lui avois destiné. Elle y trouva dans un petit cabinet une toilette toute dressée; où il ne manquoit rien de ce qui est nécessaire pour l'ajustement d'une coquette; & il ne faut pas peu de choses. Comme elle commençoit à se

plaindre de ce qu'elle ne voyoit ni sofa , ni lit de repos , meubles , disoit-elle , dont il étoit impossible de se passer , entrez dans ce petit salon , lui dis-je , vous trouverés ce que vous souhaitez. Zélie parut si satisfaite d'apercevoir ce qu'elle desiroit avec tant d'ardeur , qu'elle courut se jeter sur un petit lit de repos , apprêté par les mains des amours. Voici mon meuble favori , dit-elle ; j'en prens possession. C'est ici , cher Achmet , que je veux vous faire goûter des plaisirs inconnus dans tous vos ferrails. Je ferois la leçon à toutes vos Esclaves. Approchez. Les graces , l'enjouement de cette Françoisse , son air libre , & si conforme à celui que nous vous accordons en ces tendres momens que nous consacrons à l'amour , tout me charma en cette jeune personne. Je me mis auprès d'elle. Hé bien , me dit-elle , en me ferrant entre ses bras , combien comptez-vous me donner , mon cher ? Je ne suis pas intéressée ; mais encore est-il bon de sçavoir à quoi s'en tenir. Quelle façon de faire l'amour ? Cinquante écus par mois , lui dis-je , ne vous

suffiroient-ils pas ? Hé ! si donc , Achmet , pour qui me prenez-vous , reprit Zélie ? Un Turc doit payer plus qu'un autre. Dans dix ans , passe , je me donnerai à ce prix ; mais à dix-huit ! vous n'y pensés pas ; êtes-vous raisonnable ? ce n'est pas là pour avoir des rubans : doublez du moins la somme vous devés être bien satisfait si je m'en contente , & vous ne serés pas redevable à mon amour. Je ne le puis , lui dis-je ; éloigné de mon Pays , je n'ai pas ici les ressources que je pourrois avoir à Constantinople.

Ce n'étoit pas que je n'eusse bien pu lui donner ce qu'elle exigeoit de moi , j'y étois même résolu ; mais elle ne me l'eut pas plutôt demandé qu'elle perdit à mes yeux la moitié de son prix ; d'ailleurs je n'avois pas dessein de me borner à une seule : je m'obstinai donc à ne vouloir donner à Zélie que ce que je lui avois offert d'abord. Elle s'obstina à le refuser avec aigreur , & toutes ses graces , dont j'avois été enchanté , s'évanouirent à mes yeux.

Combien de fois je te souhaitai dans ce moment , belle Esclave , pour étein-

dre dans tes bras le reste de l'amour que j'avois pris dans les yeux de cette intéressée ! Elle ne me déplaisoit cependant pas encore ; mais je commençois à ne plus desirer que d'obtenir une fois ses faveurs ; car cette fille ne me parut nullement propre à la société.

Que je suis malheureuse me dit-elle , d'avoir renvoyé mon carrosse ! La nuit commence à tomber. Que deviendrai-je ? Je serai contrainte de coucher ici ce soir. Pensez à ne pas m'approcher. Vous serés satisfaite , lui dis-je , en la quittant avec toute la fierté d'un Turc méprisé. Je m'amusai quelques momens à rêver seul au caractère de cette fille , qui m'avoit paru d'abord avoir des sentimens. Je voulois être animé. Je ne me sentoispas pendant pas la force de laisser sortir Zélie : elle étoit belle , & ses charmes n'avoient que trop fait d'impression sur mon cœur. Je venois de la quitter un peu brusquement : comment oser retourner ? Le souper que l'on servit m'en fournit bientôt le prétexte. Elle se mit à table sans me parler.

Nous n'étions que nous deux. Quel triste tête à tête ! Combien de fois , chere Atalide , ne regrettai-je pas ces fêtes que je vous donne au ferrail , où le bonheur de pouvoir plaire à votre Maître vous fait tout mettre en usage ? Je servis à boire Zélie. Elle sourit en tendant son verre. En vérité , me dit-elle tout d'un coup , je commence à m'ennuyer mortellement. Quels amoureux que les Turcs ! Que les femmes de votre Pays sont à plaindre ! pas tant que vous vous l'imaginés , lui dis-je , parce qu'elles ne vous ressemblent pas. Occupées du seul soin de nous plaire , elles ne veulent que ce que nous voulons. C'est tout le contraire en France me répondit Zélie ; il faut que les hommes se plient à nos humeurs , & s'accoutument à nos fantaisies , quand il nous plaît d'en avoir. Je sçais la coûtume bizarre de ce Pays , lui-dis-je , & que le François naît esclave d'un sexe qui n'a été créé que pour son amusement , comme nous l'apprend notre grand Prophète ; aussi en est-il bien puni : au lieu que nous avons sous nos loix autant de belles qu'il nous

plaît , qui toujours soumises à nos volontés , n'ont d'autre étude que celle de nous procurer du plaisir. Souvent une seule , & même dépourvue de ces dons que la nature accorde à votre sexe pour faire notre bonheur , lui commande avec empire , & lui fait commettre des bassesses dont rougiroit le dernier d'entre nous ; d'ailleurs , je sçais encore que les François achètent quelquefois le droit de commander à certaines femmes que l'intérêt leur soumet.

Je vous entens , reprit Zélie , & vous me mettés du nombre de ces personnes. Je ne vous sçavois pas encore si bien instruit. Sçachez , M. le Turc , que je n'en diminuerai rien de ma fierté. Peut-on assez nous payer notre deshonneur ? Si je me sacrifie , si j'abandonne tout sentiment de religion & de vertu pour me livrer à un homme , il faut que la fortune me dédommage. Peut-elle trop me payer ce que je lui sacrifie ? Vous autres gens à turban , vous croyés toujours trop acheter nos faveurs. Apprenez à vous conformer aux mœurs du pays où vous êtes. Nous ne connoissons pas ici la loi de votre Mahomet.

Tous ces discours animoient la conversation. Le vin ne servit pas peu à l'échauffer de plus en plus. Vers la fin du repas, Zélie commença cependant à s'adoucir. Peut-être étoit-elle fâchée de l'avoir pris sur un si haut ton avec moi. C'est assez tenir table, dit-elle en se levant. Je lui donnai la main pour la conduire dans la chambre où elle devoit coucher. Elle porta d'abord les yeux sur le lit, & me regarda ensuite avec une modestie feinte, qui me fit croire que son caractère étoit de les sçavoir tous prendre. Que pouvois-je penser d'un semblable Protée? Plus j'approfondissois l'humeur de cette fille, moins je l'aimois; mais je l'aimois encore. Je ne m'appercevois que trop qu'elle n'avoit nul goût pour moi, & que l'intérêt étoit le seul motif qui la faisoit agir. Résolu d'en jouir, à quelque prix que ce fut, je lui dis que j'allois partager son lit avec elle. Nous fumes bientôt d'accord. J'en passai pour cette fois par où elle voulut.

Le lendemain, je ne fus pas plutôt éveillé, que je me mis à considérer Zélie, qui dormoit encore. Que je la
trouvai

trouvai belle ! Sa tête négligemment penchée de mon côté, ses cheveux & sa coëffure dans un aimable désordre, ses mains sans défense, sa situation à peu près semblable à celle qu'elle avoit au moment qu'elle me rendit heureux, sa gorge découverte, dont la blancheur m'éblouissoit, tout servit à renouveler des feux qui n'étoient pas encore bien éteints. Je me précipitai dans ses bras avec transport. Elle ne se réveilla qu'à demi pour me dire, laissez-moi, en se prêtant cependant à mes desirs. Tous ses défauts disparurent à mes yeux : j'eus honte de lui en avoir trouvé : je lui prêtai des raisons pour les autoriser ; & malgré ce que je m'étois promis la veille, j'en vins jusqu'à conjurer Zélie de demeurer avec moi. Je m'apperçus bientôt qu'elle étoit charmée de mon retour. Elle voulut profiter de ce tems favorable pour me faire augmenter ses appointemens. Le plaisir fini, le charme cessa, & je ne la vis plus que comme une fille intéressée & sans délicatesse dans ses sentimens. Et bien vous pouvés me quitter, puisque vous le voulés, lui dis-je avec assez de froideur.

Piquée de me trouver si peu d'empressement pour la retenir, après s'être flâtée d'un triomphe parfait; on m'avoit toujours bien assurée, me dit-elle, qu'il n'y avoit rien à gagner avec vous autres Turcs, & que vous étiez des gens grossiers. Elle se leva en colère, s'habilla en silence, ordonna à un domestique d'aller chercher un carrosse, & nous nous quittames sans regret.

Je n'ai vu cette Françoise qu'une seule fois depuis à l'Opéra avec un Fermier-Général. Tu sçais quelles sortes de personnes ce sont que ces Messieurs-là. Une fille intéressée pouvoit-elle mieux tomber? Combien de fois ces favoris de Plutus n'ont-ils pas relevé la République chancelante des coquettes de Paris, dont ils sont le plus ferme appui?

Je ne fus pas long-tems seul sans m'ennuyer: l'homme est né pour la société. Je regrettai Zélie. Un autre, me disois-je, aura d'autres défauts. Dois-je espérer de trouver des femmes parfaites dans l'espèce de celles que je cherche? Je retournai au Fauxbourg Saint Germain, séjour de tous les plai-

firs. Je visitai Madame de Chambertin, dont j'étois devenu l'ami, & à qui je portai encore secrettement de nouveaux secours. Manon surprise de mon aventure avec Zélie, m'apprit, pour me consoler, qu'il lui venoit d'arriver de Province une petite parente fort aimable, qui seroit bien mon affaire. Sa mere, qui est ma cousine, me dit-elle, me l'a recommandée, & veut que je la mette chez une Marchande au Palais: mais c'est dommage; je prétens la pouffer dans le monde: elle fera son chemin; il faut bien avancer sa famille. Thérèse (c'est le nom de ma parente) ne me paroît pas encore bien aguerrie avec les hommes: je serois charmée de lui faire faire son apprentissage avec un Turc; après cela elle iroit tête levée, & ne rougiroit plus de rien. J'ai envie de vous l'envoyer ce soir, Achmet; qu'en dites-vous? Il faut que je sois bien de vos amies..... Ah! Manon, que je t'aurai d'obligations, dis-je à cette fille! compte que je serai le plus reconnaissant des hommes. Ne pourrois-je voir cette charmante personne? Je m'engarderai bien, me dit-elle; un Turc

l'effrayeroit. Je ne lui dirai pas même à qui je l'envoie , & pourquoi je l'envoie. C'est à vous , quand vous l'aurez , à faire vos affaires avec elle de votre mieux.

Une fille si neuve me promettoit un plaisir délicat. Je partis plein d'impatience pour l'aller attendre. Mon esprit se repaissoit avec plaisir de mille idées charmantes , qui se succédoient les unes aux autres. Combien ce jour ne me durera-t'il pas ? Mes desirs étoient d'autant plus ardens , que je n'avois pas encore vu celle qui les avoit fait naître. Je répétois seul le personnage que je devois jouer avec Thérèse. Par où commencer , me disois-je quelquefois ? ne me rebuttera-t'elle pas ? Enfin un fiacre arrêté devant ma porte me fit penser que c'étoit la belle que j'attendois. Je ne me trompois pas. On vint bientôt me l'annoncer. J'ordonnai qu'on la fit entrer. Son air de simplicité & sa douceur me fraperent. Elle me remit une lettre , en me faisant une profonde révérence , les yeux baissés. C'étoit Manon qui m'écrivait. Cette fille me marquoit qu'elle avoit dit à sa parente qu'elle l'envoyoit

servir une Dame qui l'avoit demandée; que je n'avois qu'à me tirer de ce pas comme je voudrois, qu'elle ne vouloit rien avoir à se reprocher. Quel scrupule ! Celle que vous venés servir, dis-je à Thérèse, vient de partir pour la campagne. Elle doit revenir demain. Ma cousine Manon, reprit cette fille avec naïveté, m'avoit dit cependant que je trouverois sûrement Madame; mais puisqu'elle est absente, je reviendrai demain. Je lui dis qu'il étoit inutile de s'en retourner pour si peu de tems, qu'elle pouvoit demeurer. Elle n'osa me contredire.

M'appercevant de son trouble, & qu'elle étoit comme effraïée de se trouver seule avec moi : que craignez-vous, lui dis-je ? je suis un homme comme un autre. Cette barbe, qui vous paroît si extraordinaire, étoit à la mode en France il n'y a pas encore bien des années; mais votre Nation est si changeante, qu'à moins de l'imiter dans ses caprices, il est difficile de lui ressembler long-tems. Est-ce qu'un Turc qui vous aimeroit, qui auroit de la douceur, de la complaisance, ne pourroit

pas vous plaire ? Il n'en est pas de ce caractère , me répondit-elle. Mais enfin , s'il en étoit quelqu'un , lui dis-je , ne pourriez-vous pas faire pour lui ce que vous feriez en faveur d'un François que vous aimeriez ? Hélas ! à qui se fier , me dit Thérèse ? Les François ne sont pas plus constans que les autres. Cette réponse , accompagnée d'un soupir , me fit penser que cette fille n'étoit point si novice qu'on me l'avoit vantée. Je lui demandai , avec surprise , si elle avoit à se plaindre de quelque volage. Je l'assurai qu'elle pouvoit me parler avec confiance ; que je ne lui ferois pas un crime d'une foiblesse la plus pardonnable de toutes , ajoutant qu'elle étoit trop charmante pour n'avoir jamais été aimée. J'eus beau la questionner , elle ne voulut pas m'en dire davantage. Il est vrai que les François sont si légers , lui dis-je , que l'on risque de s'y fier. La Dame que vous venés servir me l'a dit tant de fois , qu'il ne m'est pas permis d'en douter. Elle en est si dégoûtée , qu'elle les a tous abandonnés pour me suivre ici , où je lui fais le sort le plus

heureux. Rien ne lui manque ; je préviens jusqu'à ses moindres desirs , & n'ai de plaisirs que celui de lui en procurer. Ma vûe la révolta d'abord , je vous l'avouerai ; mais bientôt , gagnée par mes bienfaits : séduite par mes caresses , & connoissant mon bon cœur , elle s'est accoûtumée à me voir : elle m'aime enfin , & n'a pas de plus grand bonheur que celui de vivre avec moi.

C'est ainsi que je tâchois de chasser peu à peu de l'esprit de l'aimable Thérèse les idées barbares que la prévention lui avoit données des Turcs. Je la conduisis moi-même par tout mon petit Palais , qu'elle trouva fort à son gré. Je ne voulus rien précipiter , de crainte de reculer mes affaires , persuadé qu'avec le tems je serois heureux. Je formai même un projet d'amour tout nouveau. J'entrepris non-seulement de vaincre la répugnance de cette fille , en l'accôûtumant à mon caractère ; mais je voulus encore m'en faire aimer de cet amour tendre , que je ne connoitrois pas sans toi , chere Atalide. Ce projet me divertit : je regrettai peu le tems qu'il me fau-

droit employer pour le faire reussir ; j'avois assez d'autres femmes à voir dans la ville pour satisfaire mes desirs pressans. Ce plan une fois formé , voici comme je m'y pris pour le mettre à exécution. Le lendemain je feignis avoir reçu une lettre de cette Maîtresse imaginaire , que je disois avoir à la campagne , par laquelle j'apprenois qu'elle ne pouvoit revenir si-tôt. J'en parus fort affligé , & j'en témoignois mon chagrin à Thérèse , qui peu à peu s'enhardissoit avec moi. Elle prit la chose le mieux du monde , & mit tout en usage pour me consoler. Il faut prendre patience , me disoit-elle avec cette douceur enchantée qui la rendoit adorable à mes yeux ; Madame veut peut-être vous surprendre agréablement. Plus je me desespérois , plus cette aimable fille s'efforçoit de dissiper ma mélancolie , dont elle étoit le tendre objet , en m'allégrant mille raisons. Qu'on est à plaindre lui dis-je , quand on aime , & qu'on est éloigné de celle qui cause tous nos feux ! Oui , je lui préparois les plus doux transports. L'ingrate ! . . . Oh ! Faut-

il ? Pourquoi l'appeller ingrate , me dit cette fille ? Peut-être souffre-t'elle autant que vous de ne pas jouir de votre chere présence. Ne soyez pas injuste. Le plus tendre de tous les hommes ; comment ne pourroit-elle pas vous aimer ? Qui pourroit résister à tant d'amour ? Non , nos François ne sont pas capables d'une si belle flamme. Un Turc qui me l'eût dit , je ne l'aurois jamais cru.

J'étois enchanté d'entendre Thérèse : chacune de ses paroles faisoit une nouvelle blessure à mon cœur. Si vous en trouviés un qui me ressemblât , lui dis-je , auriez-vous de la répugnance à l'aimer ? La question étoit embarrassante. Thérèse changea adroitement le sujet de la conversation & refusa d'y répondre.

Je n'en dis pas davantage pour cette fois ; j'affectai même de la quitter d'un air chagrin , & je fus jouer en ville un personnage moins difficile à faire. Je découchai ce jour-là. Je me rendis chez une de ces filles que j'entretenois dans des appartemens particuliers , selon l'usage du pays. Là rien ne m'em-

pêcha d'être heureux ; mais je ne le fus pas beaucoup. Je commence à croire que les obstacles redoublent les plaisirs des amans , & animent davantage que une jouissance qui ne coûte rien à obtenir. C'est toi , chere Esclave , qui m'en as fait faire l'expérience la première.

Depuis mon arrivée à Paris , j'avois déjà eu des faveurs de bien des Françaises ; mais je m'appercevois bien qu'aucune n'avoit eu de goût pour moi. J'espérois faire avec Thérèse l'essai d'un plaisir nouveau. Je retournai donc auprès d'elle dès le lendemain matin. J'affectai un air encore plus rêveur qu'à mon ordinaire. Je levois les yeux au Ciel ; je frapois dans mes mains , en disant à haute voix : c'en est donc fait ; je ne la verrai plus ; l'infidelle m'abandonne ! Qui l'auroit dit ? Volage Française , est-ce là ce que vous m'aviés promis ?

Thérèse , attentive à tout ce que je disois , sembloit s'intéresser à mon sort. Hélas ! lui dis-je , je vous avois fait venir pour servir celle que j'aimois ; mais la perfide a passé dans les bras d'un autre ; je n'en puis douter. Méri-

tois-je ce traitement ? Elle ignore sans doute, me dit cette fille, avec combien d'ardeur vous l'aimés : il n'est pas possible qu'une femme puisse refuser son cœur à tant d'amour. En êtes-vous bien persuadée, lui dis-je, & votre cœur vous inspire-t'il ces généreux sentimens ? Oui, me répondit-elle en rougissant. Charmé de sa réponse, je lui demandai si, à l'exemple de mon infidelle, elle ne se croiroit pas dispensée de payer un Turc de retour. Ce n'est pas, poursuivit-elle, depuis que vous m'ayés appris à les connoître. Il est peu de François qui les valent à mes yeux. Croyez-moi, oubliez celle qui vous oublie : il est tant d'aimables femmes capables de vous en faire perdre la mémoire. Je n'en connois qu'une, lui dis-je, digne de la remplacer dans mon cœur. Mes yeux animés de la plus vive tendresse lui dirent assez que c'étoit elle.

Thérèse se troubla, & baissant les yeux avec cette timidité qui accompagne l'innocence, elle jetta un profond soupir. Heureux moment pour un cœur aussi passionné que le mien ! Qu'el-

le me parut différente de cette Zélie intéressée qui vouloit me vendre jusqu'à la moindre de ses carettes ! Je ne voyois dans Thérèse que l'amour le plus tendre. Je ne fus pas long-tems à me convaincre que j'en étois l'objet : son silence m'apprit ce que sa voix embarrassée commença vingt fois & ne put achever. Quelle douce situation ! S'il est vrai, chere Thérèse, lui dis-je, en serrant ses mains dans les miennes, s'il est vrai que j'aye allumé dans votre cœur quelque tendre sentiment, que tardez-vous de me l'apprendre ? Craignez - vous de me rendre le plus heureux des hommes ? Vous êtes venue ici pour servir. Commandez - y ; tout vous obeitra : prenez la place de mon ingratitude ; venez, que je vous mène dans un appartement plus digne de vous que celui que vous avés habité jusqu'à présent. Je l'y conduisis par la main. Je vous donne, lui dis-je, tout ce que vous voyés. Elle accepta mes dons avec joye. Je la laissai un moment seule pour pouvoir réfléchir à son nouvel état. Misérable dans sa Province, n'ayant jamais eu les choses les plus nécessaires,

que devoit-elle penser d'un homme qui lui faisoit une espèce de fortune ? J'espérai qu'en acceptant mes bienfaits , elle réfléchiroit à quelle reconnoissance l'engageoient les présens que je lui faisois. Elle y pensa sans doute. Je ne quittai cette aimable fille que pour m'abandonner seul aux plus douces idées. Je me peignois un plaisir si vif , un honneur si parfait , que sans toi , chere Atalide , j'aurois préféré cette jeune Françoisse à toutes les femmes de mon ferrail. J'allumois mes desirs ; j'enflammois mon cœur des plus tendres feux , près de les éteindre dans les bras de l'objet aimé. Le moment qui précède la jouissance de celle qu'on aime égale , s'il ne surpasse , le plaisir qu'on a d'en triompher.

Je ne fus pas long-tems à retourner à Thérèse ; mon impatience étoit extrême. Je trouvai cette belle couchée sur une chaise longue vis-à-vis sa toilette , & qui se regardoit dans un miroir par complaisance. Elle s'étoit mise quelques mouches ; elle en rougit en me voyant , & voulut les ôter. Ah ! laissez-les , de grace , lui dis-je en l'em-

brassant. Elle fit un effort pour me repousser de ses bras ; mais elle tomba sans force dans les miens , telle que je te vois , chere Atalide , quand , prête à céder à mes doux transports , tu te livres à moi sans réserve.

Je portai cette charmante fille sur le sofa qui étoit dans le salon voisin , sans qu'elle fit de résistance ; une douce langue s'étoit emparée de tous ses membres : mais elle n'y fut pas plutôt , que revenue à elle , & effraïe du desordre dans lequel je l'avois mise , elle voulut recouvrir sa gorge. C'étoit peut-être la premiere fois que le jour avoit porté ses rayons dans ces lieux enchantés , séjour ordinaire des amours & où les desirs prennent naissance. Arrêtez , lui dis-je , pourquoi cacher ce que la nature a orné de tous ses dons ? Thérèse détourna les yeux , mais eut la complaisance de souffrir ma main un moment , que ma bouche , jalouse de son bonheur , suivit bientôt. On ne fit qu'autant de résistance qu'il en falloit pour augmenter mes desirs. Une faveur accordée met en droit d'en exiger une seconde. Ce petit combat amoureux

me rappelle , chere Atalide , le jour heureux que pour la premiere fois de ma vie j'éprouvai avec toi le plaisir qu'il y a de vaincre une femme qui résiste. Ambitieuse de reculer le moment de sa défaite , tu m'as appris à me conformer aux coutumes de ta Nation.

Les François font l'amour comme la guerre. Ils ne laissent rien derriere eux. Ils commencent par s'emparer des villes frontieres avant de marcher à la capitale , où ils arrivent souvent fort affoiblis. Nous faisons tout le contraire. Nous négligeons les Places de peu de conséquence que nous rencontrons sur notre route, persuadés qu'elles suivront bientôt le sort de la capitale , où nous courons d'abord , & dont l'appui fait toutes leurs forces. Surprise de nous voir si près , elle nous ouvre ses portes , & nous sommes dans ses murailles , quand elle commence à s'appercevoir qu'elle auroit pu nous résister. Nous agissons de même en amour : chacune de ces méthodes a ses avantages. Les François gagnent une victoire à chaque pas , il est vrai. Nous n'en gagnons qu'une ; mais elle équivaut toutes les

leurs, & après l'avoir remportée, nous entrons victorieux, & sans trouver de résistance, dans ces Places qu'il leur a fallu emporter l'épée à la main.

Las de combattre à la Françoisé avec Thérèse, j'allois abandonner l'usage du Pays, pour suivre notre méthode, lorsqu'un sentiment d'honneur me retint. Je me ressouvins tout d'un coup du serment que je fis à Mahomet le jour que je triomphai de toi, de ne jamais user de violence à l'égard d'aucune femme. Un cri perçant que jetta Thérèse, & qui fut jusqu'à mon cœur y réveilla ma vertu assoupie : j'en revins donc de si loin aux prieres. Cédez, dis-je à cette Belle, cédez au plus généreux de tous les hommes. Ne craignez pas que je vous ravisse, malgré vous, un bien qui n'est qu'une chimère, quoique vous le regardiés comme ce que vous avés de plus précieux. Il est à vous, ce bien imaginaire; trop de jeunes Françoises en disposent à leur gré, pour qu'on puisse le leur disputer. Ah Dieu! me dit Thérèse, quel moment! Je haïssois tous les Turcs. Pourquoi faut-il que je vous aime? Qu'ai-je dit?

Vous m'aimés, lui dis-je ? mon bonheur est certain. Ah ! tenez-vous, dit-elle ; non, Je ne le souffrirai jamais : souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point me faire de violence. Il est vrai, lui répondis-je, en modérant ma vive ardeur ; mais vous m'aimés. Qu'est-ce donc que l'amour, selon vous ; si ce n'est un sentiment vif qui fait souhaiter de se livrer tout entier à ce qu'on aime ? Je commence à le sentir, me dit Thérèse, que je tenois toujours entre mes bras : mes forces m'abandonnent, poursuivit-elle languissamment. Où suis-je ? Grands Dieux ! Ah Ciel ! A ces mots, sa voix expira sur ses lèvres. Elle détourna ses yeux de dessus moi. & laissa les miens libres de parcourir tous ses charmes. Je devins le plus heureux des hommes. La Belle immobile sembloit n'avoir plus de sentiment ; mais des soupirs qu'elle vouloit étouffer, & qui se succedoient sans cesse, m'affuroient du contraire.

Revenue de cette douce ivresse dans laquelle l'amour plonge tous nos sens au moment qu'il nous fait part de ces plus grandes faveurs, elle se mit

à répandre des larmes. Juge de mon empressement à les effuyer. Que je les trouvais précieuses ! Retirez-vous, me dit-elle en me repoussant, sans oser me regarder. Cruel falloit-il abuser d'un moment de foiblesse ? Que les hommes sont dangereux ! Vous m'allés mépriser à présent, poursuivit-elle. Vous le pouvés : je mérite tous vos mépris, de m'être oubliée si fort. Pardonnez, lui dis-je en me jettant à ses genoux, pardonnez, belle Françoisse, une faute si c'en est une, commise par un excès d'amour. Pourriez-vous vous repentir ? Ah ! si je m'en repens, poursuivit Thérèse ; en douteriez-vous ? Reprenez vos présens ; je vous les abandonne. C'en est fait ; je suis pour jamais un lieu qui m'a été si funeste. En vain je voulus fixer sur moi les regards de cette tendre affligée, en prenant une de ses mains qui les couvroit elle se leva, & courut s'enfermer dans un cabinet voisin, en me priant de ne pas l'y suivre. Je n'osai lui desobeir. Je demeurai donc seul, & la tristesse succéda à la joie dans mon cœur. Un plaisir qui coutoit des larmes à celle qui me l'avoit pro-

curé ceſſoit d'être plaiſir pour moi : ce n'en eſt un, qu'autant qu'on le partage avec l'objet aimé.

Je me jettai à genoux devant un portrait de Mahomet, & le pris à témoin que je n'avois point fauſſé mon ſerment, n'ayant point fait de violence à cette fille, mais ayant ſeulement profité d'un moment de foibleſſe.

Je voulus entrer dans le cabinet où Thérèſe s'étoit retirée. Il ne me fut pas poſſible ; elle s'y étoit enfermée. Je priai envain : on ne me répondit rien. Craignant qu'elle ne ſe trouvât mal, je volai à une petite porte ſecrette qu'elle ignoroit. Elle ne l'entendit pas plutôt ouvrir qu'elle courut s'y oppoſer. Il n'étoit plus tems ; la nuit étoit entièrement tombée, & nous n'avions point de lumière, deſorte que Thérèſe ſe trouva tout d'un coup entre mes bras. Elle voulut s'en arracher ; mais je la retins, en lui promettant de conſerver pour elle tout le reſpect qu'elle pouvoit deſirer. Je le lui jurai tant de fois, qu'elle commença à ſe laiſſer perſuader. Peut-on compter ſur vous, me dit-elle d'un ton de voix plus

plein de douceur que de courroux? Oui, lui dis-je : sans mes sermens, ma parole eût suffi. Je voulus sonner pour qu'on apportât de la lumière. Thérèse s'y opposa de toutes ses forces. Je ne pourrois, me dit-elle, soutenir vos regards. Je pris sa main tremblante, que je portai à ma bouche pour la baiser. Ah! laissez-moi, de grace, s'écria cette belle; c'est par ce chemin que vous m'avez conduite où je n'aurois jamais cru arriver : n'allez pas recommencer; j'en mourrois de douleur. J'ai une grâce à vous demander, ajouta-t'elle; me la refuserez-vous? Parlez, lui dis-je. Cesser de vous aimer, est la seule chose que je n'aurois pas la force de vous accorder. C'est cependant la seule que j'exige de vous, me répondit Thérèse. Permettez que je vous quitte pour toujours. Qui a pu être foible une fois pourroit l'être une seconde. Vous ne m'aimés donc plus, repris-je avec vivacité? Vous craindrois-je, ajouta cette tendre fille en pleurant, si j'étois telle que vous me dites, & telle que je voudrois être? mes craintes vous disent assez ce que je m'étois pro-

mis de me cacher à moi-même toute ma vie.

Un domestique qui apporta des bougies interrompit un entretien si doux. Quel trouble ne ressentit pas la trop chaste Thérèse ! Je vais mourir de honte , me dit-elle , si vous ne vous retirés. Comme on alloit servir , je lui demandai si elle ne souperoit pas. Elle me répondit qu'elle ne vouloit rien prendre. Je la portai entre mes bras dans le salon où la table étoit mise , & la plaçai dans un fauteuil. A force de prieres , j'obtins qu'elle boiroit un coup de vin de Champagne , & qu'elle prendroit un morceau.

Ne sois pas surprise , chere Atalide , de me voir boire du vin , contre la loi de Mahomet. Tu sçais que , plus fidèle qu'un autre au Dieu que j'adore , je ne suis point en aveugle ces usages bizarres établis par la politique des hommes , pour retenir dans le devoir un peuple grossier , qui , toujours aveugle dans sa croyance , suit indifferemment ce qu'on lui impose sous le nom sacré de sa religion.

La belle Françoisse avec qui j'étois

tête à tête se remit peu à peu. Elle laissa enfin tomber un regard sur moi ; mais mes yeux , toujours fixés sur elle , l'ayant surprise , elle retira aussi-tôt les siens pour les fixer ailleurs. Cessoient-ils de regarder un objet pour passer à un autre ? j'avois un coup-d'œil dans le trajet qu'ils faisoient. A quoi ne s'accoutume-t'on pas ? D'abord elle rougit un peu moins : le vin l'enhardit. Au dessert elle commença à me regarder pour me faire des reproches. Falloit-il , me dit-elle avec douceur , falloit-il profiter d'un moment de foiblesse ? Que je suis malheureuse ! Que deviendrai-je à présent ? Un Turc ! Ah ! grands Dieux ! Non , je ne vous verrai plus. Quoi ! vous pourriés , lui dis-je , vous résoudre à ne plus voir le tendre Achmet ? Vous le haïriés ? non , charmante Thérèse , je ne le puis croire. La nature qui a pris tant de soin d'embellir votre visage , n'a pas refusé la sensibilité à votre cœur : c'est le partage de votre sexe. Aurois-je été foible , me dit-elle , si je n'eusse pas été sensible ? Faut-il que j'en aye fait la fatale expérience !

A ces mots, elle se mit encore à pleurer, en me regardant tendrement. Ses larmes me touchèrent. Je voulus les essuyer. Quelle fut ma surprise, lorsque Thérèse saisissant ma main tout d'un coup, au lieu de la rejeter, elle l'approcha doucement de ses lèvres, & la baisa avec transport, en me jettant un regard animé de la passion la plus vive ! Pénétré de reconnoissance, je l'embrassai en lui jurant de ne l'oublier jamais. Pardonnez, me dit-elle toute tremblante, comme si elle m'eut offensé, pardonnez, cher Achmet, je n'ai pas été maîtresse de ce tendre mouvement. Je me trahis. Ah Dieu ! J'ai honte de moi-même. En achevant ces mots, elle se leva ; mais elle voulut en vain s'échapper de mes bras : je la suivis, & la conduisis dans l'appartement destiné à la Dame imaginaire qu'elle croyoit être venue servir. Thérèse refusa d'abord d'y passer la nuit. Enfin, elle céda à mes prières. Je voulus l'aider à se deshabiller. Elle s'y opposa fortement, & me dit qu'elle ne le feroit pas même en ma présence. Je lui promis de ne la pas gêner. Elle pa-

rut satisfaite de ma soumission. Comme je prévis qu'elle alloit encore me demander une autre grace , je sortis , sans lui laisser le tems de parler , ne voulant pas lui promettre plus que je n'avois la force de tenir.

A peine fut-elle couchée , que je parus devant son lit. Cette fille fut d'abord surprise de me voir. Que voulez-vous encore , me dit-elle ? Passer la nuit dans un fauteuil , lui dis-je , si vous êtes assez cruelle pour refuser de me recevoir auprès de vous. Auprès de moi , s'écria Thérèse ? Ah Ciel ! Coucher avec un homme ! mais , Achmet , y pensez-vous ? Ne vous allarmez point , repris-je ; je suis incapable d'user de violence avec vous. Vous n'en êtes que plus redoutable , ajoûta Thérèse. Retirez-vous , de grace ; laissez-moi. Vous baisés mes mains ! sont-elles trop fortes ? Vos lèvres leur impriment une certaine pésanteur qui les rend incapables de me défendre. Céderai - je encore ? Ah Dieu ! qu'on est foible quand on aime ! Sa voix s'éteignoit peu à peu en prononçant ces dernieres paroles ; de tendres soupirs leur succéderent. A-

guerri

TURCS.

guéri dans ces sortes de combats , je fus bientôt heureux , & le fauteuil devint un meuble inutile.

Depuis cette aimable nuit , Thérèse , accoutumée à mon visage ne fait plus que baisser les yeux par pudeur quand l'amour me conduit à ses pieds. Nous vivons ensemble dans l'union la plus parfaite. Elle m'a avoué mille fois depuis qu'elle seroit fâchée de n'avoir pas cédé à mes transports , & que son cœur , toujours d'intelligence avec moi , m'avoit aidé à la séduire. Comme elle a de l'esprit ; je n'ai pas eu de peine à lui faire comprendre que les plaisirs que l'amour procure ne peuvent pas être criminels. Elle est convaincue à présent , que , maîtresse de ses faveurs , elle peut les accorder quand il lui plaît. Les hommes prêchent ici la même morale à leurs maîtresses , & une toute contraire à leurs épouses : mais il n'y a que les sotes qui en soient dupes , & telle qui paroît le croire fermement aux yeux de son mari , s'en rit en secret dans les bras de son amant.

Fidèle observateur de la loi de Mahomet , je ne suis pas homme à me

borner à une seule femme. Je ne donne pas tout mon tems à Thérèse; je m'amuse encore ailleurs. Je me suis mis à la mode. J'ai retenu une Actrice de l'Opéra pour quelque tems. C'est avec elle que je commence à m'aguerir, & à me mettre en état d'en pouvoir conter dans peu à ce qu'on nomme ici les Dames de condition. J'en connois beaucoup; mais je n'ai pas encore eu l'occasion de tenter l'aventure avec aucune. On m'assure qu'elles ne ressemblent pas toutes à la Marquise de Chambertin. Je t'en dirai dans peu de nouvelles. Elles méritent bien une Lettre particuliere.

Tu travailles, dis-tu, à mon portrait, chere Atalide? que j'aurai de plaisir de le voir fait de ta main, & de juger si l'amour, qui a guidé ton pinceau, t'a bien servie! Non, belle Esclave, de tous les plaisirs que je goûte en France, il n'en est pas de plus doux pour moi que celui de penser que tu m'aime toujours.

Je suis sensible à l'empressement que tu as d'avoir des Comédies Françaises pour me les jouer à mon retour.

Parmi celles que je t'envoie , tu trouveras L'ORACLE. Que ne puis-je aussi t'envoyer l'aimable Actrice qui en fait tout le prix , & que toi seule pourras remplacer ! que j'aurois de plaisir à la voir parmi vous , occupée du seul soin de me plaire ! Elle est digne d'être ta compagne : vous étiez faites pour vivre ensemble. Elle a cette tendresse , cette douce langueur que j'adore en toi , & qui est le plus beau présent que la nature puisse faire à une femme. Si j'étois assez heureux pour pouvoir la posséder dans mon ferrail , toutes les fêtes que j'y donnerois commenceroient par une représentation de L'ORACLE , & je serois l'heureux *Charmant* à qui la belle *Lucinde* donneroit ce tendre nom. Mais il manque quelque chose dans l'endroit le plus intéressant de cette Piece. La preuve que le fils de *Souveraine* donne , qu'il est un homme , & non pas une machine organisée , n'est pas suffisante , selon moi ; je lui en ferois donner encore une autre. Il parle ; est-ce assez ? La Fée qui fait danser les statues , peut bien les

faire parler aussi. Je jetterois mon mouchoir à l'aimable *Lucinde* ; elle me suivroit dans un petit bosquet , ou plutôt je l'y attirerois moi-même insensiblement , en me jouant devant elle comme son singe ; & au lieu que , pour accomplir l'Oracle , elle dit simplement qu'elle aime *Charmant* , je lui en ferois donner des preuves. Elle reviendroit ensuite à *Souveraine* , qui lui diroit.

S O U V E R A I N E .

» Vous êtes toute rêveuse , *Lucinde* ,
 » qu'avés-vous ? Votre *Charmant* a-
 » t'il renversé ces pots de fleurs que
 » vous cultiviés avec tant de soin ?

L U C I N D E .

» Hélas ! *Souveraine* , j'ai fait un
 » faux-pas , il m'a renversée moi-mê-
 » me. Il est plus fort que moi. Je
 » n'en suis cependant pas fâchée. Ce
 » n'est pas une statue , assurément ;
 » je ne le croirai pas : il a trop d'es-
 » prit. Est-ce vous qui lui avés ap-
 » prit tout ce qu'il sçait ? Il a les plus
 » jolies façons du monde. Je ne veux

» plus de mon finge ni de mon per-
» roquet ; vous pouvés les garder pour
» vous : *Charmant* en sçait mille fois
» plus qu'eux pour m'amuser. Si
» vous le voyés mais , non ; j'en
» ferois bien fâchée : vous voudriés
» auffi jouer avec lui. Je l'ai caché
» dans un endroit que je ne dirai à
» personne , & où je l'irai voir souvent
» toute feule.

Voilà , charmante Atalide , le pe-
tit changement que je ferois à cette
Comédie , & que je rendrois par-là
plus conforme à nos usages & en état
d'être jouée dans nos ferrails. A mon
arrivée , nous la représenterons ensem-
ble , belle Esclave , avec cette addition.
Tu peux toûjours apprendre ton rolle.
Adieu , la plus aimable de toutes les
femmes , & celle qui m'est la plus chere.



TROISIEME LETTRE
D'ACHMET
DELY-AZET,
BACHA A TROIS QUEUES,
A
ATALIDE,
SON ESCLAVE FAVORITE.

BELLE Esclave c'est le fidèle Achmet qui vient charmer tes ennuis par le récit des tendres sentimens que tu lui as inspirés. Non , divine Atalide, les mers & les terres immenses qui nous séparent ne t'ont point bannie de mon cœur : tu m'es toujours chere , & tu me le seras toujours. Où es-tu ? Que fais-tu ? Au moment que tu reçois cette Lettre , quelqu'autre objet n'occupe-t'il point ton esprit ? Mais , non , il ne forme point de pensées qui ne soient pour moi ; ton cœur ne connoît , n'adore que le mien. Tu

me le dis cent fois , & cent fois j'en reçus dans tes bras des preuves sensibles. Quels transports te procuroient mes desirs , aussitôt satisfaits que formés ! Ces doux momens ne sont plus ; mais chaque jour qui s'écoule me les ramene. Nous les reverrons , chere Esclave , ces jours heureux , qui faisoient le bonheur de ma vie , & dont l'aimable souvenir a encore pour moi tant de charmes ; oui , nous les reverrons bientôt : je m'occupe déjà de ces douces idées. Je vais , en attendant , te continuer le récit de mes passe-tems à Paris.

Deux jeunes Moines , de je ne sçais quel Ordre , ennuyés d'un genre de vie trop uniforme , & trouvant leur froc un peu rude , méditoient dès long-tems une occasion favorable de le quitter pour quelques jours , peu satisfaits apparemment de l'ordinaire du Couvent. Après avoir rêvé à mille sortes de déguisemens , ils prirent enfin la résolution de se travestir en Turcs , & d'aller , à l'abri du turban qu'ils arborerent , dans quelques-unes de ces maisons de plaisirs si communes à Paris. Ils n'eurent pas plutôt formé ce projet , qu'im-

patiens de le mettre à exécution , ils faifirent avec plaifir la première occafion. Leur petite provifion d'argent étoit faite de longue main ; car je n'imagine pas que le Pere Procureur tienne compte de ces fortes de dépenfes quand il n'eft pas de la partie. Un de ces Dervis avoit été Frere tailleur. Il ne fit peut-être jamais fi bon ufage de fa fainte aiguille ; car il fit des habits fi conformes aux nôtres , que j'y fus trompé moi-même.

Les bons Peres , devenus auffi Turcs que nous , éviterent , par prudence , de paroître le jour dans les rues , de crainte d'être reconnus ; mais malgré toute leur précaution, une aventure , à laquelle ils ne s'attendoient fans doute pas , les obligea de décliner leur nom.

Un foir que je rentrois à l'Hôtel , on me dit que l'Ambaffadeur étoit avec un Commiffaire , qui venoit fe plaindre que quelques-uns de nos Turcs faifoient tapages avec des filles. Said Effendi apprenant que j'arrivois , me fit auffi-tôt prier de paffer dans fon appartement , & me demanda fi ce n'étoit point de mes gens. Monsieur , pourfuivit-il , en

me montrant l'homme à rabat , vient m'avertir que deux Turcs font un carillon épouvantable dans une maison de la rue du Sépulcre. Je ne sçais qui ce peut être. Il n'y a qu'à les faire venir , lui dis-je. Il ordonna en même tems qu'on les allât chercher , & me pria de m'y transporter moi-même , pour arrêter par ma présence le désordre qui pourroit arriver.

- Quelle fut ma surprise , lorsque j'aperçus effectivement deux jeunes Turcs que je ne connoissois pas ! Je leur parlai d'abord notre langue ; mais ils ne purent me répondre qu'en François. Après les avoir regardé un peu attentivement , il me fut facile de voir que c'étoit quelque déguisement mystérieux ; mais je n'y comprenois rien. Ils me prièrent , en tremblant de faire écarter le monde qui étoit accouru , ce qui redoubla ma curiosité. Quand nous fumes seuls , ils se jetterent à mes genoux , en me conjurant de leur pardonner & de ne pas les perdre. Je leur promis , en les relevant , qu'il ne leur arriveroit rien , & les engageai à me dire qui ils étoient.

Nous sommes Religieux , de l'Ordre

de me dirent-ils. Hé ! qui a pu ; leur dis - je , vous forcer à choisir un état si peu conforme à vos inclinations ? Un peu de dépit , poursuivit l'un d'eux , beaucoup de jeunesse & encore plus d'imprudence. Nés pour le monde , nous y ferions honnêtes-gens , & nous ne sommes que de mauvais Moines. Obligés de nous sacrifier à l'ambition de nos familles , il nous fallut faire le choix d'une prison. Pour changer d'état , on ne change pas de cœur. Avec l'âge les passions se fortifient ; la continence les irrite : jugez des progrès qu'elles ont fait sur nous , par la témérité que nous avons eue de prendre ce déguisement pour les satisfaire.

Faut-il , grand Mahomet m'écriai-je , que la nature ait si peu de puissance sur le cœur de certains peres de famille ! Triste présent pour nous que celui de la vie , lorsqu'elle est malheureuse ! De quelle reconnoissance peut-on être capable envers ceux de qui on tient un si funeste bienfait ? Quand nous gémissons d'être nés , pouvons nous aimer ceux qui nous ont donné l'être ?

Je plaçais le sort de ces pauvres

Dervis. J'aurois bien voulu , avant que de les renvoyer dans leur Cloître , leur procurer l'entrevûe des jeunes filles qu'ils étoient venus chercher ; mais elles étoient dans un autre appartement avec deux Mousquetaires qui les leur avoient enlevées : c'étoit-là le sujet de la dispute ; car les Moines obstinés à ne vouloir pas lâcher prise , se défendoient en braves , & ne céderent qu'à la dernière extrémité. Je leur promis de tenir cette aventure secrète. Je leur conseillai même de tenter fortune ailleurs avant que de quitter le turban , & de tâcher après de se passer de femmes , puisque le fondateur de leur Ordre avoit jugé à propos de leur en interdire l'usage. Ces pauvres Peres me donnerent mille bénédictions en me quittant.

Je les fis sortir par une porte dérobée , & je ne sçais ce qu'ils devinrent. Ils furent apparemment reprendre leur froc ; car je n'en ai pas entendu parler depuis.

Je ne fus pas plut ôt seul , que réfléchissant à la conduite des deux Mousquetaires , je fus piqué de la hardiesse qu'ils avoient eue d'enlever des

femmes à des Turcs : ils le croyoient du moins. Je voulus m'en venger. Ces jeunes François triomphent , dis-je à un de mes amis que je fus rejoindre , & à qui je contai ce que je venois d'apprendre ; ils s'imaginent avoir remporté une victoire complète : faisons leur voir qu'ils se trompent. Nous entrâmes dans la chambre où ils étoient à se divertir. L'air fier que j'affectai leur inspira du respect , sans les déconcerter. Je viens , Messieurs , leur dis-je , de renvoyer à l'Hôtel deux de mes gens qui en vouloient à ces Dames. Elles sont si aimables , que je suis surpris qu'ils ne se soient pas mieux défendus pour les conserver. Vous êtes heureux de n'avoir eu affaire qu'à deux Turcs de cette espèce : j'en connois qui vous auroient vendu plus cher le bonheur de posséder ces belles Françaises. Seroit - ce vous , me dit avec mépris celui qui étoit le plus près de moi ? Moi-même , lui répondis-je fièrement. Hé bien , voyons ; poursuivit-il en tirant son épée , voyons si vous avés autant de bravoure que de gravité. Je ne m'attendois pas ; je l'avoue ,

à une réponse si vive. Je me mis en défense. L'autre François, & le Turc qui me suivoit, ne demeurèrent pas spectateurs oisifs de ce combat. Mais comment se battre dans une chambre, où des femmes allarmées vous arrachent les armes des mains ? Elles se mirent entre nous, & rendirent par-là toute notre fureur inutile. Elles essayèrent de nous calmer; & deux jeunes personnes, des plus charmantes, qui entrèrent, finirent entierement la querelle: chacun trouvant de quoi s'amuser, peu à peu les esprits se calmerent de sorte qu'à l'arrivée du souper, que les Moines avoient commandé, nous nous mîmes tous à table. C'est ainsi que souvent le vin rassemble ceux que l'amour avoit desunis. Je n'ai pas encore fait en France de repas plus gai. Le vin, dont je commence à connoître le mérite, en a bien davantage, selon moi, quand il nous est versé par les mains de quelques belles, & que nos lèvres peuvent voltiger des bords d'un verre sur le visage d'une aimable personne, qui nous sourit en nous rendant mille baisers pour un.

Acteur de cette scène charmante qui se passoit sous mes yeux, je voyois avec un plaisir infini ces jeunes Françaises dans le deshabilité le plus galant du monde. Un ruban bleu, passé négligement dans leurs cheveux, faisoit toute leur coëffure; des corcets blancs collés contre leur corps, & ferrés avec art, nous en découvroient la taille, que j'aurois renfermée entre mes mains; une gorge parfaite en sortoit avec grace, & communiquoit de son mouvement naturel à la simple gaze, destinée en apparence à la couvrir, mais mise en effet pour irriter les desirs; un petit jupon, d'une toile légère, & assez court pour laisser voir un bas de soye plus blanc que la neige, & un soulier de même couleur, terminoit, par le bas, tous leurs ajustemens: de tems en tems leurs beaux bras passés sous nos cols, & leurs jambes croisées sur les nôtres, nous les faisoient voir dans une attitude capable d'inspirer de tendres mouvements au cœur le plus insensible.

Au dessert, elles passerent sur nos genoux, & nous secondant, le verre à

la main , nous nous enivrâmes ensemble , & de vin & d'amour. Quand on eut deffervi , sûrs d'obtenir les faveurs de nos Dames , nous nous mêmes à imaginer quelque nouvelle façon pour les rendre plus piquantes. L'Hôtel des Mousquetaires est une Académie où l'on traite trop souvent ces sortes de matières , pour que j'aye eu la témérité d'espérer l'emporter sur les jeunes François , compagnons de nos plaisirs.

Après avoir rêvé un moment , le plus jeune proposa un quadrille de son invention. Quant au paiement (car pour la façon de jouer les cartes , elle étoit la même que celle qui est en usage) , comme nous voulumes payer comptant , il ne fut question ni de jettons , ni de fiches , ni de contrats ; les premiers furent estimés un baiser sur la bouche , les seconds & les derniers à proportion. Il ne falloit pas moins qu'un fans-prendre en couleur favorite , pour prendre la dernière faveur , auquel cas celui ou celle qui le gagnoit , choissoit un payeur à son gré dans la compagnie. J'eus le bonheur d'en faire un

le premier tour. Je lus dans les yeux d'une brune qui étoit vis-à-vis de moi qu'elle ne seroit pas fâchée de me payer. Je lui fis signe. Elle me suivit. Croirois-tu, belle Esclave, que cette Françoisse enchérit sur le Mousquetaire? Elle me soutint que ce quadrille amoureux, au lieu de finir, devoit commencer par les tours doubles; parce que les joueurs pourroient fort bien, disoit-elle, ne pas trouver dans leur boîte de quoi payer doublement à la fin du jeu. Je voulus aller consulter le cas; mais elle s'offrit de payer d'avance, & d'en passer après par où l'on voudroit, au hasard de payer double deux fois. Quelle générosité! quand je proposai cette addition à l'assemblée, chacun applaudit; & il fut conclu, d'une voix unanime, que le premier & dernier tour seroient doubles: mais on s'anima tellement au jeu, que je crois qu'ils le furent tous.

La partie finie, je me retirai à l'Hôtel fort content de cette petite aventure. Quelques coups de bastonnade que je fis donner à deux de mes domestiques pour quelques tours qu'ils m'a-

voient faits, fit croire à notre Ambassadeur qu'ils étoient les causes des plaintes qu'on étoit venu faire, & que j'avois, disoit-il, si sagement calmées; car je lui fis une histoire à ce sujet bien aussi belle que celle qui venoit de m'arriver.

Enfin, las des faveurs de ces sortes de personnes, je voulus sçavoir si celles des Dames de condition avoient quelque chose de plus vif & de plus amusant. Je m'apperçus bientôt qu'elles étoient des femmes comme les autres, & que telle, qui est une respectable Marquise, Comtesse, ou Duchesse, seroit une honnête coquette, si le sort l'eût fait naître dans un rang moins élevé. Les unes, enflées de leur naissance chimérique, vous vantent sans cesse leur origine. Il n'y a que leurs Ancêtres qui ont fait de belles actions. Ils étoient les favoris des Rois qui vivoient de leur tems. Les Historiens sont des fots de les avoir passés sous silence. Elles s'imaginent que leurs vertus ont passées jusqu'à elles, tandis qu'un vain nom, qu'elles deshonnorent, est tout ce qui leur en reste. Foible ressource qu'un

vieux parchemin pour prouver sa noblesse : c'est dans le cœur qu'on la doit lire. Mais chaque peuple a ses folies : pourquoi les François n'auroient-ils pas les leurs ? Il est encore une autre espèce de Noblesse qui rend bien les femmes aussi vaines. Ce sont les biens qui font les Nobles de cette seconde classe, moins respectable & plus respectée que la première.

Il n'y a de vraiment estimables, selon moi, que ceux qui commencent à anoblir ou à enrichir leur famille ; & ce sont ceux que l'on estime ici le moins. Un fat, né d'un Héros, a un degré de noblesse de plus que son pere. Le fils d'un homme qui aura eu le talent de fixer la fortune en sa faveur, fut-il un sot, commence à trouver des alliances honorables, auxquelles son pere n'auroit osé prétendre avec tout son mérite personnel. Le Héros est autant au dessus de l'homme de fortune, que l'homme qui ne doit sa fortune qu'à lui-même est au dessus de ces petits Nobles, qui doivent tout au caprice du sort, qui par pitié les a fait naître dans un rang où leur foible mérite ne les eût jamais

élevés : aussi ne sont-ils estimés que par leurs semblables , qui ont le malheur d'être en grand nombre. Les honnêtes-gens pensent tout le contraire ; mais ils sont si peu considérés dans le monde , qu'ils sont obligés de faire leur cour à un tas de faquins & de Petits-maitres anoblis , qui méprisent au fond du cœur. Il en est des femmes comme des hommes dans ces deux états. Une Dame de condition méprise une Financiere , & la Financiere lui rend la pareille. Contente d'un Hôtel magnifique , d'une table bien servie , d'un bon équipage , d'un nombreux domestique , & d'une garde-robe bien fournie , elle laisse à la Comtesse indigente la gloire de devoir son origine à des demi Dieux.

La premiere personne de nom dont je briguai les faveurs étoit une Comtesse infatuée de sa naissance. Il falloit , pour être son amant titré , faire les mêmes preuves de noblesse que pour être Chevalier de Malthe : aussi avec ma qualité de Bacha , que je ne voulois pas rendre publique , je ne fus qu'un de ces amans de peu de consé-

quence , que l'on prend sans éclat , & que l'on quitte de même. La Comtesse de Luzi , qui est le nom de cette belle orgueilleuse , avoit encore un autre qualité aussi recommandable que la première ; elle étoit joueuse de profession , & avoit perdu une partie de son bien au jeu. Sa fierté naturelle n'en souffroit pas peu : aussi falloit-il souvent qu'elle écoutât les soupirs sterlins de quelques Financiers , qu'elle regardoit en public du haut de sa grandeur ; mais comme elle étoit charmante , ceux-ci lui pardonnoient des dédains dont ils se dédommageoient en secret. Que ne passe-t'on pas à une aimable femme ?

Un jour le hasard m'ayant conduit chez la Comtesse de Luzi , avec un ami , joueur de profession , qui y étoit connu ; cette Dame fit sur moi une impression si vive , que je ne fus pas le maître de me défendre de l'aimer. J'abandonnai quelque tems mes connoissances , pour sacrifier tous mes momens à cette charmante Françoisse. Je devins joueur. Comme son Hôtel est le rendez-vous de ceux qui ont de l'argent à

perdre , le jeu me procuroit l'occasion de la voir chez elle quand je voulois. Aimer le jeu est un mérite à Paris qui donne des entrées par tout. Un homme qui n'a pas ce ridicule talent est regardé comme une personne inutile à la société : chacun le fuit.

Madame de Luzi ne laissoit quelquefois tomber les yeux sur moi , que parce qu'un Turc n'est pas ici quelque chose de fort commun. En vain je cherchai l'occasion de lui parler seul : il me fut impossible de la trouver. Un soir qu'elle avoit beaucoup perdu , & qu'elle étoit d'une humeur épouvantable , jurant contre le jeu , & le joueur qui l'avoit gagnée ; je fus fort étonné de les voir revenir ensemble , après une demi-heure d'absence , les meilleurs amis du monde. Un homme qui aime voit plus clair qu'un autre. La première pensée qui me vint à l'esprit , fut qu'ils avoient trouvé le secret de s'accommoder à l'amiable. Je souhaitai mille fois depuis avoir assez de bonheur pour gagner une somme considérable à la Comtesse , résolu de la lui abandonner au même prix. Je m'appliquai au jeu

avec plus d'ardeur que jamais. Je gagnai plusieurs fois à Madame de Luzi quelque argent ; mais comme elle gaignoit aussi, elle me payoit sur le champ. Elle étoit heureuse : elle perdoit moins qu'une autre.

Il n'est rien cependant dont on ne vienne à bout avec le tems. Un jour que j'arrivai chez la Comtesse , & qu'elle perdoit beaucoup , je voulus profiter de son malheur ; car les cartes, ainsi que les armes , sont journalieres. Je fus assez heureux pour lui gagner une somme assez forte. Réduite au desespoir , elle déchira inutilement vingt fois les cartes , & en demanda d'autres. Elle ne put vaincre sa mauvaise fortune. Le bonheur voulut qu'étant arrivé des derniers , elle n'eût pas de quoi me payer. Après le jeu , elle me tira à l'écart , & me dit à l'oreille si je pourrois lui faire crédit pour quelques jours sur son billet. Comme je l'affurai que j'étois trop charmé de trouver une fois en ma vie l'occasion de l'obliger , pour exiger d'elle plus que sa parole , elle me répondit obligeamment que cela n'étoit pas juste. Tout en parlant , je

la suivis dans une chambre voisine , où elle alloit , me disoit-elle , me donner un mot d'écrit. Croyez - vous , Madame , lui dis-je en arrachant la plume de ses mains , croyez-vous que l'intérêt soit le motif qui me conduise ici ? Non , le jeu n'a servi que de prétexte à l'amour que vous m'avez inspiré. C'est l'amour qui doit me payer : mes yeux vous l'ont déjà dit assez de fois , si vous aviez daigné les entendre. Vous me surprénés , Achmet , me dit la Comtesse , en me regardant avec étonnement. Que pouvez-vous espérer ? Vous imaginez-vous que je puisse m'abaisser jusqu'à aimer un Turc , c'est-à-dire , un homme sans délicatesse ? La nature , lui dis-je , ne nous a pas fait un cœur différent de celui des François. C'est donc à dire , ajouta-t'elle en se radoucissant , que vous regretteriez peu ce que je vous dois , si je voulois vous écouter ? Que ne suis-je en état , lui répondis-je , d'en sacrifier mille fois davantage pour la moindre de vos faveurs ? Ah ! des faveurs , reprit-elle en se jettant sur un sofa ! je vous entens. Je dois être flâtée que vous contiés les

miennes pour quelque chose : je ne laisse pas d'aimer en vous ce desintereffement. Si les bontés d'une Dame pouvoient se payer, j'avoue que vous mettes celles que vous voudriés avoir de moi à un prix raisonnable. Vous me trouvés, donc jolie ? Charmante, lui dis-je, en baissant une de ses mains, que je tenois collée contre ma bouche, en lui jettant de tems en tems des regards animés de la plus vive tendresse. J'augurai bien de la petite revêrie dans laquelle elle tomba tout d'un coup. En vain prit-elle un air plus sérieux, & me pria-t'elle de la laisser tranquille : comme elle ne quitta pas le sofa, je demurai toujours à ses pieds, que je tenois embrassés. Ses bras languissamment penchés me dirent bientôt que cette Dame n'aimoit pas à avoir des créanciers.

Comme, emporté par la violence de ma passion, j'allois cesser d'être son débiteur, elle se leva en colére, en me disant pour qui je la prenois, & si j'étois Gentilhomme pour oser la toucher. Je lui appris que j'étois Bacha à trois queues. Cette dignité, poursuivis-je, équivaloit

équivalait à celle de Duc & Pair en France. Bacha à trois queues, reprit-elle ! que ne parliez-vous donc ? Cela étant, vous êtes en état de faire crédit aux Dames, & de leur prêter même au besoin. Si j'étois assez heureux, lui dis-je, pour vous être bon à quelque chose, je m'en ferois un vrai plaisir. Pourquoi non, poursuivit-elle ? Auriez-vous un sac de mille francs à me prêter ? Je vous jure de vous les rendre au premier jour. J'aimois. Le moyen de refuser ? Je lui promis de le lui envoyer le lendemain à son lever. C'étoit avancer beaucoup mes affaires : avec de l'argent, que ne fait-on pas d'une joueuse ? La Comtesse se remit sur le sofa, & me prenant la main ; je vois bien, me dit-elle, que vous voulés vaincre ma résistance à force de générosité. A ces mots, elle se laissa aller languissamment dans mes bras, & céda sans résistance à mes transports. Depuis ce moment, je ne suis plus surpris de voir quantité de Dames de condition, sans bien pour la plûpart, ne laisser pas de perdre généreusement des sommes assez considérables au jeu : la bourse qui leur

fournit de quoi payer est inépuisable.

Je ne manquai pas de porter moi-même le lendemain matin à Madame de Luzi les mille francs qu'elle m'avoit demandés pour quelques jours. On ne m'eut pas plutôt annoncé, qu'elle ordonna qu'on me fit entrer. Elle étoit encore couchée ; mais c'est un privilège accordé aux jeunes veuves, de recevoir ainsi les hommes. Quoi ! vous venés vous-même, me dit-elle ? J'écris à une de mes amies que j'irai jouer chez elle cette après-midi ; car je compte sur votre argent. Vous me l'apportés sans doute ? Je lui dis que je ne sçavois ce que c'étoit que de manquer à ma parole, & qu'il m'étoit trop doux d'obliger une aimable Dame ; que j'avois autant de plaisir à lui prêter, qu'elle en auroit à recevoir. C'étoit beaucoup dire. Je lui présentai en même tems la somme qu'elle m'avoit demandée. Pour cet argent-là, me dit-elle, je veux vous en faire un billet payable à votre volonté, pourvu qu'elle ne vienne pas trop tôt. Je lui dis que je n'en étois pas pressé, & qu'elle pouvoit en disposer pour autant de tems qu'elle sou-

haiteroit, sans qu'il fut besoin de billet; que sa plume ne devoit être employée qu'à écrire à un amant heureux.

Mais sçavez-vous, Achmet, me dit-elle, que je vous trouve charmant pour un Turc? Vous faites tout de si bonne grace, qu'en vérité la femme la plus vertueuse se trouve bien foible avec vous. Vous êtes un homme dangereux. Après ce qui m'étoit arrivé la veille, je pouvois, sans témérité, exiger quelque nouvelle reconnoissance de la Comtesse. Elle vit où j'en voulois venir. Je serois ingrate, me dit-elle, si je vous refusois quelque chose. Voudriez-vous aussi être payé sur le champ des mille francs que vous venés de me prêter? Comme je les comptois perdus, je ne risquai rien, & me fis un mérite de prendre ce qu'elle m'offroit de si bonne grace. Le jeu étoit joli; mais c'étoit payer les cartes un peu cher.

Quelques-jours après, elle m'écrivit de lui prêter cent écus pour six heures seulement: sa lettre finissoit par me prier de les lui porter moi-même, parce que ma main, disoit-elle, étoit heureuse. Résolu de sacrifier encore cette

somme, je me rendis chez cette Dame pour la dernière fois, & j'en revins payé en mêmes monnoyes que les précédentes. N'ayant pas le moyen de l'aimer plus long-tems, je cherchai fortune ailleurs.

La Marquise de Ferrière fut celle sur qui je jettai les yeux. C'est une jeune brune, vive, enjouée, pleine d'esprit, mariée depuis peu, malgré elle, à un homme fort âgé, qui n'a de recommandable que de grands biens & beaucoup de bonne opinion de lui-même. Il croit être le premier génie de son siècle. Une vieille médaille, un vieux tableau, ou une étoile, qui paroît s'être dérangée dans le Ciel l'occupe pendant des mois entiers. Avec ces belles qualités, il est jaloux à l'excès, & se croit plus que suffisant pour satisfaire l'aimable Marquise, qui gémit souvent seule des mauvais quarts-d'heures que son sexagénai-
re lui fait passer.

J'avois sçu toutes ces particularités de la Comtesse de Luzi, chez qui j'avois vu une fois Madame de Ferrière sa parente. Voici comme je m'y pri pour venir à bout de mes desseins.

Je rendis une visite au vieux Marquis, sans le connoître. Etranger à Paris, cette sorte de liberté m'étoit permise. Je lui dis que, sur le bruit que sa réputation faisoit dans le monde, j'aurois à me reprocher toute ma vie, si je quittois la France sans connoître un homme qui en fait le principal ornement par son esprit, & qui possède tant de curiosités qui ne se trouvent point ailleurs. Flâté de mon compliment, il me reçut, on ne peut pas mieux. Il fallut commencer par m'ennuyer plus de deux heures à voir toutes les fadaïses qui remplissent son cabinet, & écouter les ennuyantes dissertations qu'il me fit sur chaque chose en particulier. Il déclama contre la décadence du bon goût en France. Croiriez-vous, me dit-il d'un ton pathétique, qu'il n'y a presque plus d'amateurs de la belle Antiquité? Pour moi, poursuivit-il avec enthousiasme, je me suis toujours fait gloire d'être son plus zélé partisan. Je méprise souverainement tout ce qui ne vient pas de Rome ou d'Athènes. Ce bon-homme disoit vrai; car en vain je voulus plusieurs fois lui parler de sa

nation ; il en sçavoit moins que moi , & il m'avoua même ingénument qu'il avoit toujours été si occupé , qu'il n'avoit pas encore pu trouver le tems d'étudier l'Histoire de France. Pour tout dire , en un mot , sans le Dixième , qu'il lui falloit payer comme les autres , il auroit ignoré que l'on étoit en guerre. Combien il en est à Paris qui lui ressemblient !

Voilà , chere Atalide , le rival que j'avois à combattre ; d'autant moins redoutable pour moi , qu'il avoit des droits légitimes sur l'aimable de Ferrière , & qu'un époux est compté pour rien en ce Pays.

Je sçus si bien m'insinuer dans l'esprit du bon-homme , en adoptant toutes ses idées ridicules , & en donnant dans tous ses travers , que je gagnai entièrement sa confiance en fort peu de tems : j'étois l'ami de la maison. Le mépris que j'affectai avoir pour toutes les femmes fit qu'il s'ouvrit à moi au sujet de la sienne.

Que je suis heureux , me dit-il un jour , d'avoir une épouse aussi sage que Madame de Ferrière ! Croiriez-vous

qu'à son âge elle n'a nul goût pour les plaisirs? Plus j'examine sa conduite, plus je la trouve irréprochable : & comment se plairoit-elle aux caresses des autres hommes, poursuivit-il? et-elle est insensible aux miennes, & ne se livre à moi que par amitié & par devoir; nulle passion n'agite son cœur. J'avoue que les plaisirs qu'elle me procure seroient plus vifs, si elle les partageoit avec moi; mais la tranquillité dans laquelle je vis à son égard m'en dédommage.

La Marquise n'étoit pas si insensible que se l'imaginait Mr. de Ferrière; mais comme elle avoit infiniment d'esprit, elle sçavoit sans doute cacher son jeu. Je lus plusieurs fois dans ses yeux qu'elle étoit de complexion amoureuse. J'avois risqué quelques tendres regards, qui furent assez bien reçus; mais il n'y avoit pas moyen d'aller plus loin, ne pouvant me débarrasser de son vieux jaloux, qui ne sortoit jamais de chez lui.

Las de jouer un si sot personnage, j'allois quitter la partie, lorsqu'une Comète, qui parut, me donna quel-

que espérance. Je pensai que notre vieil Astrologue ne manqueroit pas d'aller à l'Observatoire lire dans le Ciel ce qui s'y passoit. Je ne me trompai pas. Bien informé du jour & de l'heure qu'il sortiroit, je choisîs ce tems pour aller lire ce qui se passoit dans le cœur de son épouse. Il ne faut pas moins que des Phénomènes pour tirer ce vieux jaloux de son cabinet. Je me rendis donc chez lui à dessein de lui demander à souper. Comme j'étois connu dans la maison pour son ami, quoique le portier m'eut dit que Monsieur étoit absent, je ne laissai pas d'entrer. Je me rendis au jardin, espérant y trouver la jeune Marquise, qui ne manquoit pas d'y aller tous les soirs prendre le frais.

La première personne qui s'y présenta à mes yeux, fut Madame de Ferrière. Je courus à elle. J'augurai bien du trouble que lui causa ma présence. Elle parut d'abord interdite. Que souhaitez-vous, Achmet, me dit-elle d'une voix embarrassée ? Monsieur de Ferrière est parti. Ce n'est pas lui que je cherche ici, Madame, lui répondis-

je ; c'est vous-même. Moi-même , me dit-elle en se troublant encore davantage ? & qu'auriez-vous à me dire ? Que votre sort est bien à plaindre , lui répondis-je , de passer les plus beaux de vos jours dans la solitude la plus triste & inconnue au monde , dont vous feriez les délices. Que vous êtes bon de me plaindre , reprit-elle avec douceur ! Les femmes de condition , en France , ne naissent-elles pas esclaves des caprices de leurs parens , qu'on les vendent au plus offrans ? Celui que l'on aime le moins est ordinairement celui que la loi nous ordonne d'aimer le plus. Une aimable personne a toujours de quoi se venger , lui dis-je. Il est vrai , ajouta-t'elle en souriant , que si la vengeance est permise quelquefois , c'est en ces sortes d'occasions. Un homme qui nous épouse malgré nous mériterait bien que l'on fit quelque chose malgré lui. Croiriez-vous bien ajouta-t'elle , qu'il y a plus de six mois que je n'ai été si long-tems seule avec un homme ? Monsieur de Ferrière ne peut garder un ami huit jours ; il a le don de les ennuyer tous

à la mort. Je ne sçais comment vous avés pu vous accoutumer à son humeur. L'amour est bien puissant, belle Françoise, dis-je à cette Dame. C'est lui qui me conduit ici. Ce Dieu m'est témoin que c'est pour vous seule que j'y viens. Pour moi, s'écria-t'elle avec une surprise mêlée d'un peu de complaisance ? Oui pour vous lui dis-je. Depuis le jour que le hazard vous offrit à mes yeux chez Madame de Luzi, je ne fus pas le maître de rejeter les impressions charmantes que vous fites sur mon cœur. Il y a trop long-tems, Madame, que je cherche à vous en faire l'aveu, pour ne pas profiter de cet heureux moment : duffiez-vous vous offenser de l'amour que j'ai pris dans vos yeux, je ne puis vous le cacher davantage. Ne le condamnez pas après l'avoir fait naître. Un soupir & un profond silence fut toute la réponse que l'on me fit. Je recommençai à jurer à cette Belle que je l'adorois, en la pressant entre mes bras.

Que vous êtes séduisant, me dit-elle ! Enfin, c'étoit donc - là ce que signifioient ces tendres regards que j'af-

fectois de ne pas voir ? mais ils flâtoient trop mon amour propre pour ne pas y être sensible. Une femme répandue dans le monde , & accoutumée aux langages flâteurs de tous les hommes , s'accoutume insensiblement à les voir & à les écouter avec indifférence ; mais moi qu'un époux retient ici captive , comment ne serois-je pas flâtée des bontés d'un homme qui est le premier qui a pu trouver le moment de me dire qu'il m'aime ?

A la faveur de la nuit , qui commençoit à devenir plus sombre , je pris avec transport un baiser sur les lèvres de cette Dame , qui me dit de la suivre sur une terrasse d'où nous pourrions voir la Comète. M'apercevant que , pour y aller , il falloit traverser une allée des plus couvertes , à travers laquelle j'entrevois à peine une espèce de jour , je donnai le bras à la Marquise , & me mis en devoir de l'y conduire. Arrivés sous les arbres : que cet endroit , lui dis-je , seroit favorable pour se venger d'un époux ! Ah ! Marquise si vous m'aimiez , nous verrions bien la Comète un autre jour. Demain

par exemple, Monsieur de Ferrière nous l'expliquera ; & demain , quand vous voudriés me rendre heureux , vous ne le pourriés plus. En finissant ces mots je lui donnois encore un baiser sur la bouche. Elle se mit à folâtrer , & à fuir devant moi. Je l'eus bientôt rejointe ; & me jettant à ses genoux , que j'embrassai , soit foiblesse de sa part , soit que je les pressai trop fort , ils plierent , & la Marquise tomba sous moi. L'éclat de rire qu'elle fit m'enhardit ; & au lieu de lui prêter mes mains pour la relever , je m'en servis pour la retenir dans mes bras. Peut-être que si le jour nous eût éclairés dans ce petit combat , j'aurois vû quelque chose de bien aussi charmant que la Cométe ; mais le soleil n'est pas fait pour porter ses rayons dans ces lieux fortunés. Le jeu dura quelque tems. On ne joue pas impunément avec l'amour : rarement ce Dieu est dupe. L'aimable de Ferrière y prit goût. Vous chiffonnés mon tour de gorge , me dit-elle avec vivacité. C'est assez rire. Quittons ce lieu : l'on ne s'y voit pas. Je sens vos mains ;

mais en vain je les cherche dans les ténèbres , je ne puis les découvrir. Finissez-donc.

Cette belle ne faisoit cependant nul effort pour se relever. Je ne sçais ce que je devins tout d'un coup ; mais après un moment d'un plaisir si vif , que j'en perdis toute connoissance , je me trouvai entre les bras de la jeune M rquise. J'avois le visage appuyé contre le sien. Elle me parut immobile ; & sans quelques soupirs , qu'elle laissoit échapper de tems en tems , & que sa gorge , par une douce agitation , renvoyoit contre ma poitrine , j'aurois craint pour sa vie. On meurt de joye aussi bien que de douleur : cela n'est pas sans exemple. Je fis alors réflexion à ce que le vieux de Ferrière m'avoit dit , que son épouse étoit si insensible , qu'elle ne prenoit pas même du plaisir avec lui , & je ne pus m'empêcher de rire de la crédulité de ce bon vieillard.

Elle se réveilla tout d'un coup , comme d'un profond assoupissement , & me repoussa d'abord , en me disant , si c'étoit ainsi que l'on agissoit avec une

honnête-femme ; puis se relevant , avec un peu moins de vivacité qu'elle en avoit auparavant , elle prit , en rêvant , le chemin de la terrasse sans vouloir me parler. Je la suivis. Hé bien , lui dis-je , en y arrivant , vous voyés que nous y sommes encore à tems : la Comète ne fait que commencer à paroître. Monsieur de Ferrière , une lunette à la main , assiége le Ciel de ses regards : mais ne craignez rien , Madame , poursuivis-je , sa lunette ne porte pas jusqu'ici. Vous badinés bien à votre aise , reprit la Marquise. Je ne suis nullement contente de vous. Elle me fit encore quelques reproches , qui se terminerent par me dire , que si cela m'arrivoit davantage , elle en avertiroit son mari. Je n'en crus rien ; & je crois que je n'eus pas tort. En quittant la terrasse , elle eut la précaution de faire un grand détour , pour éviter de passer par l'allée qui m'avoit été si favorable.

Comme il étoit tard , & que le Marquis n'arrivoit point , la Dame me pria de ne pas demeurer davantage avec elle , de crainte de donner de la jalou-

fié à son époux. Je quittai donc cette aimable Françoisé , après l'avoir embrassée , & lui avoir promis de revenir le lendemain dîner chez elle.

Je m'y rendis effectivement. Juge , chere Atalide , s'il y fut parlé de la Cométe. Le Marquis soutint que la queue devoit tomber dans son jardin. Il demanda à Madame de Ferrière si elle s'en étoit apperçue. Elle répondit qu'il étoit vrai , & ne put s'empêcher de sourire , en me jettant un coup d'œil , auquel je répondis par un autre aussi expressif que le sien. Comme je dis à Monsieur de Ferrière que je n'avois pas vu ce Phénoméne , il s'offrit de me le faire voir le soir même de dessus la terrasse. Il n'y a qu'à vous faire préparer ici un lit , me dit-il , & nous passerons une partie de la nuit dans le jardin. Je n'eus garde de rejeter cette proposition , qui m'annonçoit quelque aventure nouvelle. Que le jour me sembla long ! Enfin la nuit venue , on soupa de fort bonne heure , pour avoir plus de tems. La Marquise nous accompagna , & nous passâmes tous ensemble l'allée charmante , qui m'avoit si bien

fervi la veille à pareille heure. Que deux yeux de plus rendirent la scène bien différente ! Il n'y avoit pas moyen d'espérer un sort si heureux. Comme il y faisoit fort sombre , je ne laissai pas de donner quelques baisers à la belle Marquise que son époux tenoit par le bras. Elle ne faisoit qu'en rire , & me ferroit la main de tems en tems , en répondant au Marquis , qui lui parloit de la Cométe qui parut en je ne sçais quelle année.

A force de jouer le bon-homme , je faillis découvrir tout le secret. Quand nous fumes arrivés à l'endroit où j'avois été heureux la veille , en voulant prendre la main de Madame de Ferrière pour l'en faire ressouvenir , je pris celle de son mari qu'il portoit de côté & d'autre en gesticulant ; mais je sçus si à propos applaudir à ce qu'il disoit , en lui ferrant la main , qu'il témoigna en être satisfait , & prit cette feinte pour une démonstration d'amitié , ou pour un mouvement d'admiration causé par ce qu'il disoit.

Arrivés sur la terrasse , il nous fit part de ses sçayantes réflexions , & nous

expliqua la Comète par l'Algèbre , selon les règles de Képler : mais toutes les fois que , curieux des secrets du Ciel , il avoit un œil fermé , & l'autre sur sa lunette , je volois un tendre baiser sur les lèvres de son aimable épouse , & je ne voyois qu'elle. Quoique je répondisse à notre Astrologue , que je découvrois dans le Ciel les mêmes choses que lui , je n'avois garde de le contrarier en rien : j'ajoutois même de tems en tems qu'il me sembloit voir quelque chose de nouveau , pour l'engager à ne pas quitter sa lunette.

Enfin , fatigués d'avoir vu tant de belles choses , nous rentrames , & le Marquis me conduisit lui-même dans l'appartement qui m'étoit destiné. Je connoissois la maison. Je vis avec plaisir qu'il n'étoit pas éloigné de celui de Madame de Ferrière. Sans faire réflexion que la chambre à coucher de son époux y communiquoit , je me livrai un moment aux idées charmantes qui passèrent par mon esprit. Je me rendis à la porte de l'appartement de la Marquise. Au bruit que je fis pour l'ouvrir , j'entendis tout d'un coup la voix d'un

d'un homme (c'étoit Monsieur de Ferrière) , qui demanda qui étoit-là. Ah ! ah ! je vous y prens , lui dis-je , sans me déconcerter : vous êtes un bel Astrologue ! tandis que le Ciel est tout en feu , & que l'on y voit la chose la plus extraordinaire du monde , vous dormés tranquillement. Las de vous chercher par tout , ne vous trouvant ni dans votre lit , ni sur la terrasse , je suis enfin venu ici : mais je ne sçais si vous verrés encore quelque chose ; j'en doute. Que je vous ai d'obligation , s'écria le bon vieillard , avec une joie qui égaloit presque la mienne !

Pendant qu'il se levoit , j'entrai pour répondre aux différentes questions qu'il me faisoit sur ce que j'avois vu. Tandis qu'il s'habilloit , & qu'il sortit pour crier qu'on apportat de la lumière & ses lunettes , je me mis un moment auprès de Madame , qui n'osoit crier , disoit-elle , parce que son époux étoit-là. Comme les momens étoient précieux , nous abrégeames le cérémonial ; en sorte que quand la lumière parut , j'étois à dix pas du lit , couché sur un sofa , d'où je demandai au Mar-

quis, d'un air grave si les lunettes étoient bonnes.

Quand tout fut préparé, j'ouvris une fenêtre, en annonçant au bonhomme qu'on ne voyoit plus rien, & qu'il pouvoit se recoucher. Me recoucher, dit-il? c'est pour le coup que vous auriés raison de vous moquer de moi. Vous, qui avés tout vu, vous pouvez y aller; peut-être paroîtra-t'il encore quelque chose. Plus je le pressai de se remettre au lit, en disant cependant par exclamation: que cela étoit curieux à voir! quel dommage que vous ne l'ayés pas vu! moins il avoit envie de rester. Nous sortimes ensemble. Il prit le chemin de son jardin, & moi je revins sur mes pas auprès de la jeune Marquise, qui éclata de rire en apprenant que je n'avois rien vu, & que c'étoit par présence d'esprit que j'avois trouvé tout d'un coup ce prétexte qui m'avoit si bien reussi. Cela est fort bien, dit-elle. Ne comptez cependant pas passer la nuit auprès de moi: retirez-vous dans votre appartement; vous devés être satisfait. Cela ne m'empêcha pas de demeurer. La

belle ne voulut pas sans doute se donner la peine de crier, parce que son mari étoit trop loin pour cette fois, & qu'il n'auroit pas entendu.

Je passai avec elle environ deux heures les plus délicieuses. Il semble que les plaisirs sont plus vifs quand l'amour nous les procure par quelques ruses. De crainte d'être surpris par Monsieur de Ferrière, je m'arrachai enfin avec peine d'un lieu si plein de charmes. En retournant dans ma chambre, je vis avec surprise que le Marquis en sortoit. Avant qu'il m'eut apperçu, je courus à une fenêtre d'un corridor voisin, par lequel il devoit passer. Il ne tarda pas à m'y appercevoir. Est-ce vous, me dit-il? Vous m'avez fait une peur épouvantable: je croyois voir un phantôme, ou un voleur. Un homme d'esprit, lui dis-je, ne s'épouvante de rien. Je viens de me relever pour examiner s'il ne paroïssoit rien davantage, auquel cas j'aurois été vous rejoindre. Non, me dit-il, je n'ai rien vu. Je vous l'avois bien dit, lui dis-je: vous n'avez pas voulu me croire. Allons nous coucher, croyez-moi; vous êtes con-

tent, & moi aussi. Nous nous quittons ainsi les meilleurs amis du monde.

Avec les Dames il n'y a que la première séance qui coûte. J'ai vu depuis l'aimable Marquisé autant de fois que l'occasion s'en est présentée. Je ferois un livre entier de tous les tours que nous avons joués à son époux. Je me réserve le plaisir de te les conter de vive voix. Je ne puis cependant m'empêcher de t'en dire encore un.

Une nuit que j'avois eu le secret de me glisser dans l'appartement de Madame de Ferrière, en rentrant sur mes pas, après avoir feint de sortir, le Marquis s'avisa de venir voir son épouse pendant que j'étois tranquillement à ses côtés. Il fallut battre en retraite. J'avois dérangé ses plaisirs : il déranga les miens pour cette fois. Je n'eus que le tems de me jeter dans un petit cabinet à toilette, avec ce que je pus saisir de mes habits qui étoient sur un fauteuil. J'oubliai le principal ; c'étoit ma robe, qui étoit sur les pieds du lit. Le moyen de l'aller reprendre ? La femme de chambre, que j'avois eu soin de mettre dans mes intérêts,

couchoit dans un autre petit cabinet voisin. Je frappai doucement à sa porte. Elle m'ouvrit, & parut sensible au malheur qui venoit de m'arriver. Elle me promit d'aller le lendemain dès le matin retirer ma robe. Que devenir pendant tout ce tems ? Je fis ce que tout autre eût fait à ma place ; cette fille en valoit bien la peine. Sans avoir l'air délicat de sa Maîtresse, elle est à peu près de sa taille ; elle a le visage gracieux, la gorge belle ; & enfin de quoi exciter les desirs d'un homme moins amoureux que moi ; d'ailleurs, les services qu'elle m'avoit rendus, & celui qu'elle devoit encore me rendre, m'engageoient à la reconnoissance. Un Turc, dont sa Maîtresse étoit contente, ne lui parut pas à mépriser. Elle ne fit qu'autant de façon que l'usage en permet en France. Elle dit non, & ne laissa pas que d'agir comme si elle eût dit oui. Je n'ai que lieu de me louer de son zèle.

A peine étoit-il jour, qu'elle se rendit dans l'appartement de sa Maîtresse, pour me rapporter ma robe. Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'elle re-

vint me dire que Monsieur venoit d'en sortir pour aller rêver au jardin , selon sa coutume , & que par abstraction il avoit mis ma robe pour la sienne ! Elle ouvrit une fenêtre en même tems , & me le fit voir , qui , occupé de quelque systême nouveau , se promenoit en long & en large. Je ne pus m'empêcher de rire. J'entrai dans la chambre de la Marquise , qui frémit à cette nouvelle. Je lui donnai quelques baisers , & pris mon parti en galant homme.

On reporta la robe du Marquis dans sa chambre , & je retournai sur le champ chez moi , d'où j'écrivis à Mr. de Ferrière de me renvoyer ma robe , que j'avois oubliée chez lui la veille , où je l'avois quittée pour me mettre à table. Cela parut probable. Le bonhomme ne fit que rire de cette scène , & me fit réponse qu'il ne sçavoit où il l'avoit trouvée ; mais qu'au moment qu'il lisoit ma lettre , il avoit ma robe sur ses épaules. Il retourna dans son cabinet , où il trouva la sienne dans l'endroit accoûtumé , ce qui ne lui fit pas naître le moindre soupçon. Il demanda de mes nouvelles. Mon domestique ,

bien instruit , lui dit que j'avois été malade toute la nuit , & que je m'étois plaint de ce qu'on faisoit trop bonne chère chez lui.

Après Madame de Ferrière , j'eus affaire à la femme la plus fière que j'aye jamais connue : aussi étoit-ce une Duchesse. Tout se faisoit chez elle avec poids & mesure. Elle ne pouvoit souffrir que je la baisasse sur la bouche. Elle exigeoit de moi que je misse bas mon turban pour recevoir ses faveurs. Je fus congédié pour avoir voulu une fois toucher sa gorge. Je n'en fus pas bien fâché : de tels amours n'étoient guères le fait d'un Turc.

Quelle variété dans les caractères ! Celle qui lui succéda , quoique d'aussi bonne condition , étoit d'une impudence qui faillit me déconcerter. Non contente de me tout accorder , sans presque se le faire demander , il n'est point de liberté qu'elle ne prit avec moi , & qu'elle ne me permît , avec une hardiesse telle que je n'en vis jamais.

Une de ses parentes , que j'eus occasion de connoître quelque tems après , ne lui ressembloit guères. Elle étoit un
peu

peu timide, & d'une délicatesse capable d'impatienter le moins empressé de tous les hommes. Ce ne fut qu'après un tems infini, & des complaisances sans bornes, que je pus la résoudre à m'accorder quelque chose. Elle me disoit toujours que je la tourmentois trop; qu'on disoit que cela échauffoit horriblement; qu'après qu'elle auroit pris le petit-lait au mois de May, ou les eaux de Passy, elle verroit. Enfin le mois de May passé, & le petit-lait pris, je présentai tout de nouveau ma très-humble requête à cette Dame, qui me demanda quinze jours pour se remettre d'une saignée. Ce terme expiré, un soir que je conjurois cette belle d'avoir quelque égard à ma constance, elle parut prête à céder à mes transports. Comme je voulus lui en donner des marques: sur un fauteuil, me dit-elle! y pensez-vous, Achmet? cela seroit capable de m'estropier. En vain je l'assurai que je me modérerois si bien, que je ne l'incommoderois point: il fut impossible de l'y résoudre. Passons sur ce sofa, lui dis-je. Je l'ai mesuré plusieurs fois, me dit-elle, & mon mari

avant que de partir pour la Bohême ,
faillit m'y casser la jambe. Je représen-
tentai à cette belle qu'il y avoit un lit
dans son cabinet. Ah ! pour un lit ,
dit-elle , passe. Je l'y conduisis par la
main. Ce ne fut pas tout. Comme le
lit n'étoit pas encore fait , elle voulut
remettre la partie à un autre jour ; mais ,
sans l'écouter , je l'y portai malgré elle
le plus doucement qu'il me fut possible ,
& l'arrangeai de mon mieux. Elle n'y
fut pas plutôt , qu'elle me demanda
un oreiller pour mettre sa tête , & me
pria de desserrer ses jarretières , & d'ô-
ter ses pantoufles de ses pieds. Enfin
après lui avoir encore fait boire un ver-
re de ratafia de Neuilli , j'entendis
ouvrir la porte ; c'étoit sa femme de
chambre. La Dame feignit avoir mal
à la tête. Croirois-tu , belle Esclave ,
que cette Dame , après toute la peine
que je m'étois donnée , eut envie de
se relever pour laisser faire son lit , par-
ce que , disoit-elle , la couverture fai-
soit un pli sous elle ? mais sa femme
de chambre lui représenta heureuse-
ment , que de tant se remuer , cela
pourroit la tourmenter. Nous ne fumes

pas plutôt seuls , que je voulus finir cette scène ; mais il faisoit encore trop chaud : il fallut attendre que le soleil fut couché. Enfin , petit à petit , & avec bien des ménagemens , je jouis d'un bonheur que j'avois si bien gagné. Il fallut la laisser reposer une heure , comme après son petit-lait. Depuis ce jour-là , toutes les fois que je voulus jouir des mêmes faveurs , il fallut faire les mêmes cérémonies. Ces petites minauderies ne laissoient pas de m'amuser & de mettre de la variété dans mes plaisirs.

Une Fermière-Générale d'une beauté ravissante , mais encore plus bête , & dont l'ame se ressentoit du premier état de ses Ancêtres me tint huit jours en haleine. Enfin pour la réduire , il fallut lui dire que des Duchesses , des Comtesses & des Marquises l'avoient devancée. Elle se crut honorée de les suivre , & jugea que je devois être un homme d'un mérite distingué. Bientôt elle en fut convaincue.

Quoique répandu dans le grand monde , je ne laissois pas d'entretenir les mêmes liaisons avec mes premières connoissances , & l'aimable Thérèse

étoit toujours ma maîtresse favorite.

Il me prit un jour envie de réunir la plûpart des filles que j'avois en différens quartiers, & de leur donner une fête semblable à celles que je vous donne de tems en tems dans mon serrail. Cette idée me plut d'adord, & je ne fus pas long-tems à la mettre à exécution. La maison de Thérèse, qui étoit proprement mon petit Château de campagne, fut le rendez-vous de la compagnie, composée de douze personnes d'élite. C'étoient les mieux faites, les plus belles, & les plus gaïes. J'étois seul d'homme. Plusieurs de ces femmes sçavoient chanter & jouer des instrumens. Je leur avois fait présent à toutes d'une petite robe courte de taffetas couleur de rose, garnie d'une gaze en argent, & d'un jupon semblable. C'étoient-là les seuls habits qu'elles mirent. Leurs cheveux bouclés descendoient sur leur gorge, qu'elles avoient découverte, & d'une blancheur éblouissante; car le sexe est charmant en France.

Que cette assemblée étoit galante ! Elles commencerent par danser toutes ensemble, puis deux à deux, & enfin

seules. Couché sur un sofa, la tête appuyée sur un carreau, j'étois spectateur de cette scène enchantée, & je jettois mon mouchoir à celles qui faisoient sur moi des plus vives impressions. Je commençai par Thérèse. Un grand souper suivit cette fête, & le vin, pere des plaisirs, la fit recommencer avec plus de chaleur qu'auparavant. Enfin le sommeil s'empara de tous nos sens.

Quand je me réveillai le lendemain, je me trouvai entre les bras de deux femmes; deux autres étoient couchées sur les pieds de mon lit, & le reste sur le sofa & les lits de repos qui se trouverent dans cet appartement. Je contemplai un moment tant de charmes, dont je pouvois jouir à mon gré; & me levant sans bruit, je fis le tour de ma chambre pour les voir de plus près. L'une étoit négligemment penchée sur les genoux d'une de ses compagnes; une autre, dans un désordre charmant, dormoit tranquillement, ayant la tête renversée sur le sein découvert de son aimable voisine, & monroit le sien à demi caché par une de ses mains; toutes les autres étoient dans des situations à peu près semblables. G 3

Elles se réveillèrent à un signal que je fis. Ce fut un autre coup d'œil enchanté que de les voir se lever à demi endormies, & se disputer, en chassant le sommeil de leurs yeux, le bonheur de me donner le premier baiser. J'en reçus un de chacune, & fus après leur en rendre deux. Nous passâmes de là dans un jardin, où un léger déjeuner nous attendoit sous une cabane couverte d'un feuillage épais, autour de laquelle regnoit un canapé couvert de mousse & semé de fleurs, apprêté par les mains des amours. Cette verdure, mêlée des robes couleur de rose de ces charmantes Françoises, & de l'argent que quelques rayons du soleil venoient rendre plus vif, en perçant à travers le feuillage, faisoit une variété admirable. L'éclat du vin, qui brilloit dans les verres, y ajoûta bientôt de nouveaux charmes, que l'amour rendit inimitables.

Comme c'étoit-là la dernière entrevue que je comptois avoir avec ses femmes, je leur fis à chacune des présens conformes à leur goût, en leur promettant de me souvenir toute ma vie des

bontés qu'elles avoient eues pour moi. J'offris de faire un sort heureux à celles qui voudroient me suivre à Constantinople. Il n'y eut que Thérèse qui eut assez d'amour pour le désirer. Je commençai à l'en aimer davantage. Après avoir fait de tendres adieux à toutes les autres, je les renvoyai ; car je méditois une conquête qui demandoit tout mon tems, & qui pût dignement couronner les amours que j'avois eu en France.

Que panseras-tu, chere Atalide, de ce que je vais t'apprendre? Jene suis plus cet Achmet généreux, qui, sensible aux malheurs de la Marquise de Chamberlin, ne vouloit d'elle que la gloire de l'obliger : le commerce des François, ou plutôt l'amour, m'a fait avoir d'autres vuës. On ne peut pas être longtems simple ami d'une femme aimable : l'amitié n'est faite que pour unir les personnes d'un même sexe : l'amour a son domaine parriculier, & les feux qui croissent lentement n'en deviennent que plus forts.

Un jour que je conversois à mon ordinaire avec cette vertueuse Dame sur

la bizarrerie des coutumes de sa Nation, je me trouvai des desirs si vifs, que je n'eus pas de peine à m'appercevoir que l'amour y étoit pour quelque chose. Au lieu qu'auparavant je ne voyois cette Françoise que pour lui procurer quelque soulagement, je commençai à en chercher auprès d'elle. Pour lui donner tout mon tems, je quittai mes autres connoissances : Thérèse fut la seule que je ne lui sacrifiai pas ; encore ne la voyois-je que rarement. Tant d'affiduité de ma part, mon air mélancolique, & mes yeux qui n'avoient peut-être pas été si discrets que ma bouche, engagerent la Marquise, un soir que nous étions seuls, à me demander ce que j'avois. Vous soupirez, Achmet, me dit-elle. Seriez-vous charmé de quelque beauté nouvelle, insensible à vos vœux ? Pourquoi garder le silence ? Ne suis-je plus votre amie ? Craignez-vous que je vous reproche d'aimer tant de femmes ? je ne suis pas si injuste. Elevé dès votre enfance dans ces maximes, suivies par les plus sages & les plus respectables de votre Nation, approuvées, recommandées même par

vosre grand Prophète , je ne suis pas surprise de les trouver dans vosre cœur. Que vous êtes bonne , Madame , lui dis-je , de vous intéresser si fort au sort d'un malheureux , indigne de vos bontés ! Oui , j'aime ; mais celle que j'adore , élevée dans une autre croyance , en me permettant d'aimer plusieurs femmes , se refuse d'aimer un seul homme. Si l'aimer , c'est l'offenser , le Ciel m'est témoin que j'ai tout mis en usage pour défendre mon cœur des charmes de ses yeux. Ils sont plus forts que ma vertu. Ne puis-je connoître cette heureuse Françoisse , reprit Madame de Chambertin ? Au lieu de languir ici depuis quelques jours , pourquoi n'êtes-vous pas à ses genoux ? M'y voilà , lui dis-je , en embrassant les siens.

La Marquise ne me souffrit pas long-tems dans cette attitude charmante : elle me releva en colere , & je fus quelque tems sans oser la regarder. Je levai enfin les yeux ; mais je ne pus soutenir un de ses regards. Confus d'un aveu si mal reçu , je voulus sortir. Rien ne vous retient , me dit-elle d'un air fier. Il est des Françoises dif-

ferentes de celles que vous avés con-
nues jusqu'à présent. C'est la facilité
que vous avés eue d'en triompher qui
vous a fait espérer, sans doute, que je
ne pourrois vous résister. Adieu perfide
ami. Je vous eus regretté, & vous me
forcés de vous hair.

Je n'eus pas la force de répondre. Je
fortis, sans oser même jeter un re-
gard sur cette Dame. Manon, que je
trouvai dans l'antichambre, me de-
manda ce que j'avois. Je lui dis, en
me laissant tomber de foiblesse dans
un fauteuil, ce qui venoit de m'arriver.
Elle me consola du mieux qu'elle put,
en me promettant de faire pour moi
ce qu'elle pourroit auprès de sa maî-
tresse. Je lui défendis de lui parler de
mes amours, mais elle passa mes ordres.

A peine fus-je sorti, que Manon,
qui crut que j'allois abandonner la Mar-
quise, entra dans son appartement,
& lui reprocha le peu de reconnoissan-
ce qu'elle avoit pour un homme qui lui
faisoit tant de biens depuis si long-
tems. Oui, Madame, poursuivit-elle
avec aigreur, sans ses secours, je ne
sçais ce que nous serions devenues.

toutes deux. Cet argent que vous attendiés vous a manqué, & c'est ce Turc généreux qui me l'a remis pour vous le donner. C'est encore lui qui paye chaque jour la dépense que vous croyés faire à crédit, en attendant de la cour une pension imaginaire que vous n'aurés jamais.

Pendant ce discours accablant, l'infortunée Marquise fondoit en larmes, & ne trouvoit pas de voix pour répondre. Faut-il, dit-elle enfin qu'il soit si généreux & si cruel tout ensemble? Que ne me laissoit-il sortir de cet appartement? Où prendre dequoi lui rendre tout ce que j'en ai reçu? Aimez-le, Madame, reprit Manon, & le tendre Achmet se croira trop bien payé. Quel amour crois-tu, reprit-elle, qu'il exige de moi? Se contenteroit-il d'un simple aveu? Hélas! le Ciel m'est témoin que, charmée de ces vertus que tu lui connois, je n'userois pas de feinte en lui disant que je l'aime; mais que n'aurois-je pas à craindre, s'il en étoit instruit? Sûr de regner dans mon cœur, il deviendroit téméraire, & peut-être aurois-je la foibles-

se de l'écouter. Il vaut mieux ne le plus revoir ; c'est le plus sûr parti. Je vais écrire à Achmet , pour le remercier , & lui promettre de lui rendre , le plutôt qu'il me sera possible , l'argent qu'il m'a prêté de si bonne grace. Où le prendrez-vous , Madame , interrompit Manon ? La providence y pourvoira , ajoûta la Marquise en se renfermant dans son cabinet. Voici la Lettre que Manon m'apporta de sa part.

LA MARQUISE DE CHAMBERTIN

Au Bacha Achmét.

J'ignoreis , généreux Achmet , les obligations que je vous ai. Manon vient de m'en instruire. On ne peut être plus reconnoissante que je la suis. Je vais faire un dernier effort pour trouver de quoi m'acquitter auprès de vous , & me dérober pour jamais à vos yeux. Ne m'appellez point cruelle. Il m'en coûtera autant qu'à vous. Adieu. N'en ai-je point trop dit ?

Manon acheva de me convaincre que j'étois aimé. je lui reprochai son imprudence ; mais la joie que me pro-

cura une nouvelle si consolante m'empêcha quelque tems de penser à d'autres intérêts qu'à ceux de mon cœur. Quoi ! la Marquise m'aime, me disois-je, & je l'ai offensée ! Courons à ses genoux lui demander ma grace.

Je retournai donc chez Madame de Chambertin, que je trouvai fondante en larmes. Elle me répéta de vive voix ce qu'elle venoit de m'écrire, & me pria en gemissant, d'oublier une infortunée, accablée de trop de chagrins pour être sensible aux douceurs de l'amour. Je lui jurai un respect éternel ; mais quels sermens que ceux des amans ! Je fus bien environ une semaine entière à voir cette Dame tous les jours sans être parjure. L'amour n'avoit pas ratifié le traité respectueux que j'avois fait avec lui.

Un soir que je trouvai la Marquise plus gaie qu'à l'ordinaire, elle me fit la lecture d'une lettre que lui écrivoit un de ses amis, qui lui apprenoit que le Roi lui faisoit la pension qu'elle demandoit en considération des services que son époux avoit rendus à l'Etat. Je lui en fis mon compliment, & lui

en témoignai ma joie. Je pourrai donc, me dit-elle, m'acquitter envers vous. Je la priai de ne pas y penser, & l'assurai que le bonheur de l'avoir obligée me dédomageoit au de-là du petit service que je lui avois rendu. Ses yeux que je n'avois jamais vus que couverts d'ennuis; s'animerent. Cette tendre langueur, qui ne la quittoit jamais, mêlée d'un peu de vivacité & d'enjouement, en ajoutant de nouvelles graces à son visage, ralluma en moi des feux qui n'étoient qu'assoupis. En vain je voulus les éteindre; ils s'augmentoient malgré moi; & bientôt ma bouche fidèle interprète de mon cœur, exprima ce qu'il sentoit. J'oubliai mes fermens, & j'en vins aux prieres. Que ne me dit pas cette tendre Dame pour modérer mes transports? Mais s'opposer à une passion violente, c'est vouloir arrêter un torrent dans sa course. L'aimable de Chambertin, déconcertée & surprise tout ensemble d'une attaque si soudaine & si vive, eut à peine le tems de réfléchir si elle se défendrait ou non; & mon bonheur suivit ma témérité de si près que tu vas voir que

la résistance que je trouvai ne fut pas bien forte. Quoiqu'il en soit, je tombai aux genoux de cette charmante Françoisse. Je voulus la regarder; mais couvrant ses yeux d'une main, & me repoussant de l'autre, en détournant la tête: allez, me dit elle avec douceur, allez, cruel ami: vous vanter d'un si glorieux procédé. Est-ce-là ce que vous m'aviés juré? Pourquoi vous ai-je cru? A ces mots, tremblante entre mes bras, elle voulut faire un effort pour me fuir. Je la retins par mille baisers, dont elle n'eut pas la force de se garantir. Nos yeux, après s'être fuis long-tems, se rencontrèrent. Les siens me reprochoient ma témérité, mais la douceur de son visage me disoit que j'avois sçu profiter du moment favorable, & que j'étois encore plus heureux que téméraire. Enfin j'obtins ma grâce. Quelques efforts que je pus faire dans la suite, il me fut impossible de retrouver une seconde fois la Marquise assez foible pour en triompher. Il fallut me contenter du nom d'ami qu'elle me donna jusqu'à son départ pour Lyon, où elle vient de se rendre, après avoir

été remercier le Roi, qui lui procure de quoi y vivre honnêtement dans le sein de sa famille.

Enfin, belle Atalide, dans huit jours nous quittons Paris. J'y ai joui de tous les plaisirs. Rien ne me flâte plus en France.

Zulime est la seule femme dont je n'ai pu triompher; mais Dely n'en est pas plus heureux: il est aussi privé des caresses de sa chere Esclave, qui nous a remis tous deux à notre retour à Constantinople. Cette fille, qui nous a tant divertis par la singularité de ses sentimens, en a encore adopté de tout nouveaux. A présent elle n'ose regarder un homme, pas même son cher Dely.

Je consacre à tes parens le peu de tems qui me reste à demeurer ici. Ta mere & tes sœurs jouissent d'une santé parfaite. Elles me quittent à regret; & si tu ne me rappellois à Constantinople, je les quitterois de même.

L'aimable Emilie, constante dans sa vocation, ne paroît pas regretter le monde qu'elle a quitté. Je la fus voir hier. Elle te fait mille amitiés. Pour Elcise l'ainée de toutes tes sœurs, cet-

ne dédaigneuse, dont la fortune a duré aussi peu que ses charmes, a bien diminué de sa fierté. Ne trouvant plus personne qui veuille l'entretenir, elle vient de se résoudre enfin avec bien de la peine, à demeurer avec ta mere; & Lucile, qui briguoit une place à Opéra, est dans tout son lustre. Elle commence à jouir de toute la fortune qui vient d'abandonner Eloïse, sans que le sort de ta sœur lui ait ouvert les yeux. Ta tendre mere espère que dans quelques années Lucile viendra rejoindre Eloïse : elle attend ce tems avec impatience.

Avant que de partir, je leur ferai tout le bien qu'il me sera possible; & compte que je ne les oublierai pas de retour à Constantinople.

Thérèse veut bien se donner à moi & m'accompagner. C'est une amie que je vais te conduire, chere Atalide. Que de momens heureux vont suivre mon arrivée! puiffai-je te retrouver aussi tendre que je t'ai quittée. Adieu. Que cet adieu est différent de celui que nous nous fimes les larmes aux yeux en nous séparant! Celui-ci m'an-

nonce que je te reverrai bientôt ;
aussi est-ce avec joie que je le pro-
nonce. Adieu.

QUATRIEME LETTRE
D'ACHMET
DELY-AZET,

BACHA A TROIS QUEUES

*Ecritte de Constantinople à Madame la
Marquise de Chambertin , à Lyon.*

ENFIN, Madame, nous avons quit-
té la France, & c'est peut-être pour
toujours que je lui ai dit adieu. Triste
souvenir pour moi ! Quoi ! je ne vous re-
verrois plus, divine Marquise ? Vous m'a-
vés, il est vrai, permis de vous écrire. Foi-
ble consolation ! Un François pourroit
se contenter d'une Lettre ; c'est, dit-
il, le sentiment qu'il aime : mais un
Turc ne reconnoît de bien que la jouis-
sance de l'objet aimé. Où m'emporte
mon amour ? Ai-je oublié que vous
m'avés défendu de ne vous jamais par-

ler de mes feux? Ah! Madame, il falloit donc me défendre de vous écrire jamais. Que voulez-vous que je vous marque? Confidente de mes amours pendant mon séjour à Paris, & de toutes les Lettres que j'écrivois à Atalide, vous entretiendrai-je encore de cette chere Esclave! Hélas! Je n'ai que trop de choses à vous en apprendre; mais je ne puis me résoudre à commencer ce triste récit: j'aime mieux vous entretenir de quelque chose de plus divertissant.

A peine fumes-nous embarqués, que Said Effendi quittant la gravité d'Ambassadeur, parut un autre homme à nos yeux. il nous parla de la France en des termes qui nous firent connoître combien il est grand politique. Les François nous dit-il, veulent qu'on aime jusqu'à leurs défauts, & ce n'est qu'en les imitant qu'on peut leur plaire. J'ai flâté leur foiblesse, il est vrai, en applaudissant à tous leurs caprices; mais ils ne m'ont point ébloui par leurs dehors trompeurs, ni les Dames par leur retenue apparente: je ne suis point la dupe de leur fausse modestie.

Quoi ! Said, interrompit le Grand-Maréchal, auriez-vous aussi appris à les connoître, ces Françoises, dont vous vouliez m'interdire le commerce ? Leur caractère ne se déploie qu'à proportion que l'on fait quelques progrès auprès d'elles. L'on ne peut juger parfaitement d'une Parisienne qu'après la dernière faveur reçue : jusques-là elle est dissimulée. En a-t'on triomphé ? c'est une autre personne : une aimable liberté regne dans tout son extérieur ; vous devenés maître de tous ses desirs : sa fierté l'abandonne ; elle ne sçait plus que vous obéir, comme si, en triomphant d'elle, on lui avoit enlevé tous ses droits : de Souveraine, elle devient Esclave. Tout le monde applaudit à ce discours du Grand-Maréchal, & chacun convint qu'il disoit vrai. Il pouvoit bien parler des François.

Comme il n'est rien de si ennuyant que de voyager sur mer, où les mêmes objets frappent toujours nos yeux, Son Excellence nous proposa de raconter par tour les aventures que nous avions eues en France. Personne ne se refusa au plaisir public. Comme je me trou-

vois à côté de Saïd Effendi, il me pria de commencer. Je récitai donc à la compagnie une partie des histoires que vous avés lues, Madame, dans les lettres que j'écrivois de France à ma chere Atalide. Je leur parlai de cette Zélie intéressée, qui me fit marchander ses faveurs. Thérèse, quoique présente eut aussi sa place dans le récit que je leur fis de mes passe-tems à Paris. Madame de Luzipassa en revue comme les autres : je racontai sa manière de payer au jeu. Je m'apperçus sur tout que l'histoire de la Cométe, qui me procura les faveurs de l'aimable de Ferrière, divertit fort la compagnie.

Le Grand-Maréchal Aga Muteferica, impatient de parler, ne me laissa pas le tems de finir : il nous entre tint pendant deux jours entiers de toutes ses galanteries. Je voudrois, Madame, que la brieveté d'une lettre me permit de les raconter toutes : de l'aimable brune de la rue du Sépulcre, je passerois à la blonde de la Place des Victoires ; je m'arrêteroïs quelque tems à la rue Saint Honoré, celle des

Petits-Champs me fourniroit aussi plus d'une aventure des plus amusantes, & l'Hôtel de Son Excellence serviroit de théâtre à plusieurs scènes fort intéressantes. Le Grand-Maréchal finit par le récit de ses amours avec l'aimable objet qui alluma plus d'une fois le flambeau de la discorde entre lui & Said Effendi, qui ne se contenta pas toujours de la petite personne qu'on voyoit à l'Hôtel sans conséquence, n'ayant ni naissance, ni parure, mais le plus beau corps du monde. L'amour n'en demande pas davantage. On le peint nud. Pour lui plaire il faut lui ressembler. L'ambassadeur n'eût pas plutôt perdu de vue les Côtes de France, qu'il oublia jusqu'à la voix charmante de l'aimable Syréne, dont les tendres accords l'avoient enchanté en Bourgogne.

Quand Aga Muteferrika eut fini son histoire, le jeune Dely commença la sienne. Elle fut courte. Il ne parla que de sa Zulime, & des aventures qu'il avoit eues au Temple de Jatab, situé sur la montagne d'Alphea. Il raconta aussi ce qu'elle lui avoit fait souffrir à

Paris par la bizarrerie de ses sentimens. Chacun le badina fort sur ce que, malgré tout l'amour qu'il prétendoit qu'elle avoit pour lui, il ne pouvoit obtenir ses faveurs que quand elle ne les refusoit à personne. Le Grand-Maréchal voulut gager, qu'avant son arrivée à Constantinople, il triompheroit de Zulime. Dely qui connoissoit l'humeur entreprenante de Mutefericca & la simplicité de la Persanne, ne la voulut pas mettre à cette épreuve. Comme elle étoit absente de la compagnie, il parut inquiet, & sortit sur le champ pour l'aller rejoindre.

Seid, fils de Son Excellence, qui rentra avec Zulime sur ces entrefaites, excita les ris de toute l'assemblée. Ils redoublèrent à la vuë de l'étonnement de Dely, qui crut lire dans les yeux de sa belle que le jeune Seid ne lui déplaisoit pas. Desespéré, il fit un effort pour cacher son trouble, & affecta une tranquillité dont son cœur étoit bien loin de jouir. C'est à vous, aimable Seid, dit le Grand-Maréchal, c'est à vous de nous raconter vos aventures. Quoique dans l'âge le plus tendre, il

n'est pas que vous en ayés eu quelques-unes à Paris ; j'en ai pour preuves les larmes que je vous vis répandre en quittant cette Ville , n'y auriez-vous point laissé votre cœur ? Quand on est jeune on se laisse aisément séduire.

Hélas reprit Seid avec modestie , & une timidité assez naturelle à la jeunesse , hélas ! je n'avois jamais connu de femmes que ma mere & mes sœurs , & je croyois les aimer au de-là de tout ; mais je sens bien que l'on peut aimer davantage. Ce qui me surprend , c'est qu'une étrangère , que je n'avois jamais vue , en moins d'un jour m'ait été plus chère que ma mere même : je ne l'aurois jamais cru. Voilà mon histoire. Vous n'en ferés pas quitte à si bon marché , ajoûta Aga Muteferrica. Vous nous avés imité dans nos amours , vous nous imiterés , s'il vous plaît dans le récit exact & circonstancié que nous en avons fait.

Puisque vous le voulés , repartit Seid , il faut vous satisfaire. Ne vous attendés pas à quelque chose de fort extraordinaire : rien de si simple que ce que j'ai à vous raconter. Il vous souvient ,
Marécha !

Maréchal, du jour que vous m'emmenates pour la première fois avec vous chez Madame de Tal..... votre bonne amie. Vous sçavés que vous demeurâtes seul plus de deux heures avec elle dans son appartement, & que vous me laissâtes avec Mademoiselle de Tal.... âgée d'environ quatorze ans. C'est elle qui est le sujet des pleurs que vous m'avez vu verser, & que je verse encore. Je n'ai rien de plus à vous dire. n'êtes-vous pas satisfait? Pas encore, repartit le Maréchal. Ce que vous venez de nous apprendre est déjà quelque chose; mais il faut nous dire le commencement, le milieu & la fin de cette histoire. Quels furent, par exemple, les premiers discours que vous tintes à cette Belle? Que vous répondit-elle? **H**ardi; répondez-moi; seulement je vous interrogerai.

Quand vous nous eutes laissés seuls, reprit Seid, Mademoiselle de Tal.... vint s'asseoir sur le sofa où j'étois. Nous y demeurâmes quelque tems sans rien dire: la peine que j'avois de parler François me rendoit timide. Cette jeune Françoisse prit la première la pa-

role, & me dit qu'elle m'aimoit mieux que tous le autres Turcs, parce que je n'avois point de barbe. Je lui répondis que je l'aimois auffi plus que toutes les autres Parisiennes; mais que je ne sçavois pas pourquoi je ressentois je ne sçais quel trouble en sa présence, que je n'éprouvois nulle part. C'étoit de l'amour interrompit le Maréchal. Que ne m'en faisiez-vous confidence? j'aurois été votre conseil. Un pareil conseiller est souvent dangereux.

Je vous avois vu, poursuivit Seid, baiser la main de Madame de Tal.... je baifai celle de sa fille, qui rougit auffi-tôt, & moi auffi. Je n'osai plus la regarder. Peu à peu cependant, en promenant mes yeux de côté & d'autre, ils s'arrêterent sur elle, & je trouvai les siens fixés sur moi. Elle se leva, se promena par la sale, & après qu'elle m'en eut fait examiner les tableaux, nous descendimes dans le jardin. Je courus à la premiere fleur que j'apperçus, pour en faire présent à Mademoiselle de Tal... Elle l'accepta avec plaisir, & la gliffa dans son sein. Son mouchoir, qu'elle détourna un peu

pour cet effet me laissa voir la plus belle gorge du monde. J'ignorois la cause du plaisir que je ressentois à cette vuë, & j'aurois voulu qu'il put toujours durer. Nous avançames sous une charmille épaisse, où je baisai encore la main de cette jeune Françoisse. Elle rougit; mais bien moins que la première fois, & moi je ne rougis plus. Nous nous assimes sur une espèce de gazon. Je me sentoiss tout autre. Mon cœur s'agita; tous mes sens se troublèrent; ma voix expira sur mes lèvres, & mes yeux, pleins de langueur, dirent mille choses que je n'avois jamais pensées. J'aurois bien voulu détourner le mouchoir importun qui me cachoit le sein de Mademoiselle de Tal... Je manquois de hardiesse. Vingt fois, sous prétexte de ranger mieux le bouquet dont je lui avois fait présent, j'en approchai ma main; mais je n'osai jamais aller plus loin. Nous nous amusames pendant quelque tems à je ne sçais quel jeu qu'elle m'apprit, & que nous continuames jusqu'au moment que vous parutes avec son aimable mere. Je suis au désespoir,

interrompit le Grand-Maréchal, d'a-

voir troublé vos plaisirs. C'est donc-là toute l'histoire de cette journée. Il me souvient que quelques jours après, ayant dit devant vous que j'allois voir Madame de Tal..., vous me priâtes de vous y mener. C'étoit sans doute pour revoir sa charmante fille. En demeurâtes-vous encore au mouchoir ? Parlez hardiment. Seid répondit ingénument qu'elle n'en avoit point mis ce jour-là : que sa joie en fut si grande, qu'à peine le Grand-Maréchal avoit pris la route du cabinet de la Dame, qu'il embrassoit la Demoiselle avec transport. Elle s'en fâcha d'abord, poursuivit le fils de Son Excellence; mais sa colère ne dura pas long-tems : voyant même que j'étois fort triste & fort rêveur, elle me dit plusieurs fois qu'elle me pardonnoit. Je la priai d'oublier ma témérité. Elle parut sensible à mon repentir. Ce n'étoit pas assez. Mes feux s'augmentoient de plus en plus, & je n'osois plus rien entreprendre, de crainte de lui déplaire. Réduit à être plus respectueux, sans être moins tendre, mes peines croissoient avec mon amour. Je quittai Mademoiselle de Tal...

plus passionné que jamais. Un voyage que je fis à la Cour avec mon pere me priva pendant quelque tems de la vuë de l'aimable objet de toute ma tendresse. Je connois l'amour depuis peu. Une passion naissante s'accroît par les obstacles, & un peu d'absence ne sert qu'à l'irriter. La Cour, que j'avois vuë avec tant de plaisir, & si brillante environ un mois auparavant, me parut sans agrémens : les mêmes choses qui m'avoient frappé attiroient à peine mes regards en passant : enfin, insensible jusqu'aux bontés que le Roi me témoigna, au milieu de tant de merveilles, je ne voyois que Mademoiselle de Tal...., je ne pensois qu'à elle, & à ce que cachoit son mouchoir, interrompit malicieusement le Grand-Maréchal. Le jeune Seid, déconcerté par cette parole, finit-là son histoire, & ce ne fut que quelques jours après qu'il nous apprit ce qui suit.

Dans une visite particuliere qu'il rendit à Madame de Tal...., & qu'il eut le honneur de ne pas trouver, il se fit introduire vers la Demoiselle, qui étoit pour lors malade & dans son lit.

Une Gouvernante qu'elle avoit avec elle empêcha le timide Seid de témoigner à cette Belle tout l'amour qu'il ressentoit au fond de son cœur. La jeune Françoisse , surprise par son amant dans un désordre extrême , demanda aussi-tôt un miroir , une coëffure & des rubans. L'envie de plaire est l'aurore qui annonce l'arrivée de l'amour dans le cœur d'une jeune personne ; aussi se faisoit-il déjà sentir dans celui de cette aimable Demoiselle. La première parole qu'elle dit au fils d'Effendi , fut qu'elle étoit charmée de le voir. Elle ajoûta tout bas , que c'étoit son absence qui l'avoit mise dans l'état où il la voyoit.

Ce fut - là la première marque que j'eus , nous dit Seid , de la tendresse de Mademoiselle de Tal à mon égard. Je m'approchai de son lit avec un doux frémissement ; elle me tendit la main. Après y avoir porté mes lèvres en tremblant , je la ferrai dans la mienne. Au lieu de s'offenser de ma hardiesse , elle en parut charmée , & porta elle-même une seconde fois sa main contre mes lèvres. Elle fit un mouvement , com-

me pour approcher la mienne de sa bouche ; mais par un mouvement contraire , elle la repoussa doucement : la réflexion , ennemie déclarée des amours , étoit sans doute venue sur ces entrefaites. Elle ne fut pas écoutée long-tems.

Je commençai par souhaiter être seul avec Mademoiselle de Tal.... & je ne sçavois pas pourquoi ; mais je ne fus pas plutôt sans témoins , que je demeurai interdit , sans oser lui parler , ni même la regarder. Je tombai languissamment dans le fauteuil qui étoit à côté de son lit , où je demurai près d'un quart d'heure dans la situation la plus embarrassante de ma vie. Je ne pouvois démêler ce qui se passoit dans mon cœur. J'avois des desirs violens ; & quand je voulois les connoître , je n'y comprenois rien. La seule présence de Mademoiselle de Tal..... ne suffit donc pas pour me rendre heureux , me disois-je , puisque je suis avec elle , & que je ne suis pas content ? Quoi ! interrompit le Grand - Maréchal , vous ignoriés à votre âge à quoi vous étiez propre , & votre petite nature ne vous

parloit pas assez distinctement de ses besoins ? Les yeux de votre amante ne devoient-ils pas vous en faire assez concevoir ? Helas ! poursuivit Seid , sans doute que cette Françoise n'en sçavoit pas plus que moi. Et qu'avez-vous appris depuis , reprit Aga Mute-ferrica d'un ton badin ? l'énigme s'est-elle dévoilée à vos yeux ? Voici le plus intéressant de cette histoire ; songez à n'en pas omettre une circonstance. Sans doute que , Médecin officieux , vous guérites ce bel enfant.

La rougeur qui couvrit le visage du jeune Seid , & le silence obstiné qu'il garda , fit croire à toute la compagnie qu'il en étoit quelque chose , & qu'ayant enfin connu son mal , il avoit aussi connu le remède. Il ne faut pas étudier long-tems les mystères de l'amour : quelque stupide que l'on soit , on est bientôt maître en cet art : un coup d'œil , la seule vuë d'une femme aimable nous fait faire bien du chemin en un moment. Seid avoit commencé par être charmé des graces naissantes de Mademoiselle de Tal..... Son cœur s'étoit laissé prévenir insensiblement

en sa faveur : il s'y étoit élevé quelques nuages ; des desirs y avoient pris naissance. D'abord, c'étoit un mystère qu'il ne comprenoit pas. Il pense, il rêve ; la raison ne lui dit rien : mais peu à peu la nature se fait entendre ; elle l'instruit, & le conduit elle-même au port. La toile est levée, Seid regarde, & apprend qu'il étoit au monde sans le connoître ; il commence à sentir qu'il a un cœur. L'aimable de Tal..... n'en sçavoit pas davantage. Jamais elle n'avoit peut-être formé un desir. Elle voit un homme passionné ; la voilà en un moment aussi sçavante que sa mere, & le Grand - Maréchal n'en sçait pas plus que Seid. Quel prodige ! L'amour, ainsi que le Ciel, a ses Phénomènes.

Ce seroit quelque chose de fort amusant à vous marquer, Madame, que les degrés par lesquels ces deux amans en vinrent à se donner des preuves mutuelles de leur tendresse. Sans doute qu'il y eut bien des petits combats de part & d'autre. La jeune Françoisse déconcertée ignoroit-elle où en vouloit venir Seid ? Qui des deux le pensa le premier ? En quels termes l'expliqua-

t'il ? Comment le jeune Turc fut-il reçu d'abord ? Que lui dit la belle après sa défaite ? Que devinrent-ils tous les deux pendant le doux moment ? Quel fut leur embarras après , à la vuë de l'un & de l'autre ? Leurs timides regards se fuyoient fans doute ; peut-être auffi se cherchoient - ils. Passons sous silence ce qu'il ne nous a pas été possible de découvrir. Tout ce que j'ai pu sçavoir , c'est le chagrin qu'eut Seid de quitter la jeune de Tal.... Depuis son départ de Paris , il n'a pas passé de jour sans la pleurer : tant la premiere impression que l'amour fait sur nos cœurs est forte.

En vain le Grand-Maréchal voulut sçavoir l'histoire tout au long ; il fallut se contenter , comme les autres , & deviner le reste. Et vous , charmante Persane , dit-il à Zulime , ne nous conterez-vous pas auffi quelques aventures ? Se pourroit - il que vous ayés toujours demeurée fidèle à votre Dely ? auriez-vous fait le voyage de France , fans avoir connu les François à fond ? Cette belle répondit naïvement , qu'elle avoit été au defespoir de ce que le

commerce des hommes y étoit défendu. Sommes-nous, poursuivit-elle, hors de l'Empire du Dieu qui regne en ce Royaume ? Mahomet & Jatab sont-ils adorés sur ces mers ? Aga Muteferica lui répondit qu'oui. Dely, qui craignoit des rivaux, lui avoit toujours dit que non, se refusant le plaisir de jouir lui-même de sa chere Esclave, dans la crainte de n'en pas jouir seul. Sa politique lui devint inutile. Zulime le regarda tendrement, comme pour lui reprocher le peu d'empressement qu'il témoignoit. Ce n'étoit ni le lieu ni le tems de s'expliquer. Dely se contenta de rendre tendres regards pour tendres regards, & bientôt ils trouverent le moyen de quitter la compagnie : en un moment je les perdis de vuë. Ce fut pendant leur absence que le Grand-Maréchal fit connoître l'amour qu'il avoit conçu pour la jeune Persane. Ne seriez-vous point mon rival, dit-il à Seid ? Que vous disoit cette fille pendant l'entretien que vous venés d'avoir avec elle ? Qu'elle étoit encore sous la puissance du Dieu des François, répondit le fils d'Effendi. Cette réponse, poursuivit

Aga Muteferrica , donne assez à entendre la demande que vous lui faisiés sans doute. Vous avés raison. Pourquoi, tandis que nous nous ennuyons dans ce vaisseau , Dely & Achmet recevroient-ils seuls les careffes de leurs Esclaves ? C'est à vous , dit-il à Son Excellence , c'est à vous , qui nous commandés d'y mettre ordre. Je parle au nom de toute la compagnie. Qui de nous pourra passer encore quinze jours sans femme ? Que n'avons-nous ici une demi-douzaine de celles que nous avons de trop à Paris !

Comme Dely étoit absent & que le discours du Grand-Maréchal tendoit à me faire mettre aussi Thérèse en commun , je pris la parole , & représentai à Said Effendi les droits que nous avions sur nos Esclaves. Je le sçais , me répondit-il avec bonté ; vous pouvés demeurer tranquille à ce sujet. Si vos Esclaves veulent vous être infidèles , & qu'elles vous trompent en secret , je n'en répons pas ; mais ne craignez nulle violence : je ne permets ici que l'amour à la Françoisse. Avoir une femme fidèle , ou la croire telle , est à peu

près la même chose ; on est aussi tranquille d'une façon que d'une autre.

Je n'osai plus quitter Thérèse d'un moment , & Dely demeura constamment attaché aux côtés de sa Zulime. Avec ces sages précautions , nous arrivâmes , je crois , à Constantinople , sans ce qu'on appelle en France , être coëffé.

La liberté que Said Effendi avoit donnée aux Turcs de sa suite , d'attraper ce qu'ils pourroient , me tenoit dans des craintes continuelles : j'étois obligé de souffrir sans cesse mille importuns autour de moi , & d'entendre toutes les fleurettes qu'ils contotent à Thérèse. Je commençai à m'apercevoir , pour la première fois de ma vie , que la garde d'une femme n'étoit pas un petit embarras. Je plains le sort des François , qui , par la liberté qu'ils accordent aux leurs , se privent de la tranquillité dont nous jouissons en Turquie , assurés que nous sommes que les nôtres ne peuvent nous manquer. J'étois fatigué tout le jour , & je n'osois la nuit me livrer aux douceurs du sommeil. Je ne sçais si le pau-

vre Dely, pour s'être une fois trop endormi, ne perdit pas en un moment le fruit de toutes ses veilles. Il se plaignit un jour qu'à son réveil il avoit trouvé le Grand-Maréchal fort près de Zulime, ce qui l'inquiétoit fort. Aga Muteferrica soutint cependant qu'il n'avoit eu aucun mauvais dessein. Il fallut le croire, malgré l'émotion & le trouble de Zulime, qui s'en défendoit foiblement. Peut-être commençoit-elle à s'appercevoir que pour vivre en bonne intelligence avec Jatab & Dely, il falloit cacher au second ce que la loi du premier lui ordonnoit; en un mot, se conduire comme les Françoises, qui sçavent ménager l'intérêt de leur époux & celui de leur cœur, qui leur dicte en faveur des hommes la même loi que Jatab

Enfin, après bien des soins & des inquiétudes, nous revîmes avec joie le port de Constantinople. Je conduisis d'abord Thérèse à Atalide. L'entrevue de ces deux aimables filles fut des plus tendres. Elles s'embrassent, comme pour se promettre de vivre toujours en bonne intelligence. Jusques-là j'étois.

charmé d'avoir en ma puissance deux Françoises d'un caractère si compatible. Parmi les femmes de cette Nation, ce n'est pas quelque chose de fort commun : la jalousie & l'envie de se nuire sont leurs défauts favoris. Mais quelle fut ma surprise , lorsque j'apperçus Atalide fondante en larmes ! A quoi pouvois-je attribuer sa douleur ? Etoit-elle devenuë jalouse ? Comment me le persuader ? Je l'avois vuë vingt fois me conduire elle-même de jeunes Esclaves, & revenir après dans mes bras avec toute la tendresse dont elle est capable. Je voulus effuyer ses pleurs. Laissez-les couler, Achmet, me dit-elle, en me repoussant doucement. Hélas ! jamais je n'eus tant sujet d'en répandre. Comme sa tristesse augmentoit, & que ses larmes redoubloient, je la conjurai de me dire ce qui pouvoit l'affliger dans le tems que, de retour à Constantinople, ma présence devoit lui rendre toute sa gaiete. N'êtes-vous pas charmée de me revoir, lui dis-je ? Un regard languissant, qu'elle laissa tomber sur moi, en levant ensuite les yeux au Ciel, fut toute sa réponse. Je m'appro-

chai pour lui prendre la main & la porter à ma bouche ; mais , Ciel ! que vis-je ? Atalide recula comme saisie d'horreur , & m'arracha cette main adorable sur laquelle mes lèvres avoient volé cent fois. Vous ne m'aimés donc plus , lui dis - je avec douceur ? Que vous a fait le tendre Achmet ? Je prens le Ciel à témoin que vous n'êtes jamais sortie de mon cœur. Interrogez cette jeune Françoisé que je vous amene pour compagne : elle peut vous dire si j'ai passé un seul jour sans lui parler de ma chere Atalide. Thérèse lui confirma ce que j'avançois , la félicita sur le bonheur qu'elle avoit de regner sur mon cœur avec tant d'empire , & finit par lui dire qu'elle s'estimeroit la plus heureuse des femmes , si son sort étoit égal au sien. Hélas ! mon triste sort n'est pas à envier , reprit Atalide , en embrassant Thérèse. Elle n'eut pas la force d'endire davantage. Elle laissa échapper un profond soupir , & baissant son voile , pour cacher les pleurs qui couloient de ses yeux , elle rentra dans son appartement.

Je conduisis Thérèse dans celui qui

lui étoit destiné , & revins ensuite auprès d'Atalide. Je la trouvai négligemment jettée sur un lit , sa tête appuyée sur une de ses mains , en tenant un mouchoir de l'autre. Je me mis auprès d'elle. Elle se retira , & se jettant à mes pieds , qu'elle tint embrassés pendant quelque tems , elle me conjura de l'abandonner pour toujours.

Je ne pus entendre cette proposition sans frémir. Tous mes sens se glacèrent ; mes jambes tremblèrent , & ma voix ne put se faire entendre. Je demurai un moment immobile , les yeux attachés sur Atalide , qui avoit les siens fixés en terre. Je la relevai de mes pieds , & la portai dans mes bras sur le lit qu'elle venoit de quitter. Elle n'eut pas la force de s'y opposer ; mais elle n'y fut pas plutôt , qu'elle me pria de l'y laisser tranquille. Esclave de ma parole , ne voulant rien tenir , je n'eus garde de rien promettre. Impatient de satisfaire mes desirs , je lui représentai le pouvoir que j'avois sur elle , & l'obéissance qu'elle me devoit. Si je n'ai pas encore fait usage de mon autorité , ajoutai-je , ne m'obligez pas à com-

mencer, & à dire un *je le veux*. Faites cesser dès pleurs qui m'outragent, ou dites-moi ce qui les fait couler. Devriez-vous manquer de confiance pour un homme qui n'en a jamais manqué à votre égard? Je le vois; c'est que vous ne m'aimés plus. Arrêtez, Achmet, me dit-elle, vous allés trop loin. Si mon cœur est coupable, mon amour fait tout mon crime. Si je vous haïssois, vous me verriés moins répandre de larmes. J'en aime un autre, il est vrai; puisque vous voulés le sçavoir, je ne vous en ferai pas un mystère. Je n'ose décider entre vous deux. N'en soyez pas jaloux. C'est un Dieu que je vous donne pour rival, un Dieu plein de bonté, que j'ai outragé un million de fois, & qui daigne encore se faire entendre au fond de mon cœur. Il me dit sans cesse de le suivre, qu'il oubliera le passé. Je l'écoute avec joie. Je suis prête à voler sur ses pas; mais quand je vois qu'il vous faut abandonner, & vous laisser derrière moi, je ne sçais que suivre, ou de l'homme, ou de Dieu: vous triomphés chacun à votre tour. Pourquoi ne puis-je avoir le mien, &

imiter Emilie ? Grand Dieu ! achevez votre ouvrage.

Pressé d'achever le mien , & de regagner entierement le cœur d'Atalide , je reconnus le tort que j'avois eu de lui parler de sa sœur , & du bonheur dont elle jouissoit dans un Monastère. Je fis à ma chere Esclave une peinture si vive des doux momens que nous avions passés ensemble , qu'elle m'écouta peu à peu. Je me mis en devoir de les lui peindre d'une manière encore plus touchante. Elle combattoit contre elle-même. Je n'oubliai rien pour en triompher. J'embrassai ses genoux ; ma bouche se colla sur la sienne. Elle soupira en pleurant. J'essuyai ses larmes ; & charmé de n'en pas voir paroître de nouvelles ; j'augurai bien de ce premier succès. Mes yeux rencontrèrent enfin les siens : nous nous regardames quelque tems en silence. Je saisis ses mains , que je trouvai sans force. La nature parla à son cœur , & l'amour fut le maître. Bientôt je vis renaître ces momens délicieux , connus des seuls amans , & cette douce ivresse , que Mahomet compare au bonheur

qu'il nous promet dans le Ciel après notre mort. Je prodiguai mille baisers à Atalide. Elle me les rendit avec usure. Nos transports redoublèrent. Tout fut oublié & sacrifié à l'amour. On est bien foible près de ce qu'on aime : le cœur détruit souvent les projets de l'esprit. Mon bonheur fût complet ; mais il ne dura pas. Je fus un vainqueur malheureux , accablé , sous le propre poids de mes lauriers. Que ma victoire me coute de regrets ! A peine je sortois victorieux du champ de bataille , les armes basses cependant , & tremblant devant l'ennemi que j'avois renversé , que je m'apperçus qu'il falloit livrer de nouveaux combats.

Atalide reprit bientôt ses premiers sentimens. Elle eut honte de m'avoir cédé avec tant de foiblesse. Ses larmes reparurent , ses prieres recommencerent , & je revis à mes pieds cette belle en suppliante. Vous venés de le voir , Achmet , me dit-elle : quel fond puis-je faire sur mes résolutions ? De grace , permettez que je me sépare de vous. Vous séparer de moi , lui dis-je avec étonnement ! & où voulez-vous

aller ? Rejoindre Emilie , pour suivit-elle , & m'ensevelir dans un Couvent avec ma sœur. Je ne puis vivre plus long-tems dans un ferrail. Mille remors m'agitent sans cesse , & font de mon cœur un théâtre affreux , où ma propre conscience vient elle-même me livrer des combats terribles. Si vous sçaviés , cher Achmet ; ce qu'il m'en coûte pour m'arracher de vos bras , vous ne m'en feriez pas un crime. Depuis le jour que dans une de vos lettres vous me parlates du bonheur d'Emilie, j'ai toujours envié son sort. Si vous m'aimés , soyez généreux. Vous pouvés me retenir , je le sçais ; je suis votre Esclave ; mais quel triste plaisir aurez-vous de m'arracher des caresses qui me coûteront sans doute la vie ? Je n'ai plus que des pleurs à vous donner. Pourquoi , lui dis-je , me refuser la douceur de les effuyer , puisque c'est la seule consolation qui me reste ? Je voulus engager Atalide à demeurer , en lui promettant de ne jamais rien exiger d'elle contre sa volonté. Je vous aime trop , reprit-elle ; peut-être serois-je plus foible que vous : c'est moi-mè-

me que je crains. Ne viens-je pas de violer déjà mes sermens ? J'avois juré de ne vous rien accorder , & je comptois assez sur votre bonté , pour espérer que vous ne me rendriés pas parjure ; mais à peine avez-vous paru , que j'ai souhaité moi-même de l'être : & je me fierois encore en moi ? Non , Achmet , ce seroit manquer de prudence : je mériterois de succomber , si je m'exposois au danger.

Pendant tout ce discours , j'étois demeuré immobile , la tête appuyée contre le lit , incertain du parti que je devois prendre. D'un côté je considérois la perte que je ferois , si je laissois partir Atalide ; d'un autre , je voyois le peu de satisfaction que j'aurois de regner sur un cœur en proie à la douleur. Je n'étois pas accoutumé à voir couler des larmes si cheres. Je me mis en devoir de les essuyer. Vous prenés un soin inutile , me dit Atalide. Que vous sert d'effacer les traces de quelques pleurs , si vous n'en tarissés pas la source ? D'un mot vous le pouvés. Mais ce mot , lui dis-je , me coutera la vie. Mourons donc tous les deux , reprit-elle , puis-

que sans ce mot , je ne puis vivre. Parce que vous n'êtes pas assez généreux pour abandonner une foible mortelle, voulez-vous que je vous sacrifie un Dieu qui m'appelle ? A ces mots , je me laissai tomber sur le lit contre lequel j'étois appuyé , & levant les yeux vers le Ciel , je demandai au Dieu d'Atalide ce que je lui avois fait pour m'enlever ce que j'avois de plus cher au monde. Dieu jaloux & cruel , m'écriai-je ! pourquoi ne te pas contenter des vœux des mortels , sans exiger encore le sacrifice de leur plus doux penchant ? Rival redoutable , que je ne puis combattre , je vois bien qu'il te faudra céder.

Vous pouvés partir, dis-je à Atalide: rien ne vous retient plus. Je vous rends votre liberté , & vous ne me rendés pas la mienne. N'est-ce point être trop généreux ? C'est du moins m'être bien cruel. Le Dieu que j'adore , reprit-elle , est le pere de ses peuples. Souverain Maître de l'Univers , il peut à son gré calmer ou dissiper les orages. Je l'invoquerai pour vous ; invoquez - le aussi. Il prendra soin de la tranquillité

de votre cœur. Offrez - lui le sacrifice que vous faites de votre Esclave. Il lui est trop agréable , pour qu'il n'en soit pas reconnoissant.

Fidèle à Mahomet , dis - je à cette Françoise , le Dieu qui l'inspira me fera toujours sacré. Ce n'est point au vôtre que j'offre un semblable sacrifice ; c'est à vous-même : vous êtes la victime & l'idôle. Si votre bonheur dépend de vivre loin de moi ; soyez heureuse , j'y consens. Je n'examine point que le mien dépende de vivre avec vous : quisque je vous aime plus que moi-même , je dois préférer votre félicité à la mienne. Ah ! reprit Atalide , pourquoi me parler de votre amour , quand il faut que je renonce à votre cœur ? Haïssiez-moi plutôt , s'il est possible. Efforcez-vous de paroître moins aimable que jamais à mes yeux. La peine que j'ai de vous quitter n'est-elle pas assez sensible ? Que n'êtes-vous ingrat , parjure , inconstant , cruel , barbare ? Faut-il que vous ne soyés que tendre & généreux ! Oui , je le suis , lui dis-je , & je vous aime assez pour renoncer à vous , quand vous voulés
renoncer

renoncer à moi. Que l'heureuse France vous revoie. Pendant le séjour que j'y ai fait, elle n'a possédé que mon corps ; maintenant mon cœur, inséparable du vôtre, y vole avec vous.

Un Vaisseau François qui devoit mettre à la voile dans deux jours me fit prendre le parti d'y faire embarquer Atalide. Puisqu'il falloit m'en séparer, le plutôt étoit le plus propre à soulager mes maux. Jouir de la présence de l'objet aimé est sans doute le plus grand des plaisirs ; mais en jouir quand on sçait qu'on le va perdre pour toujours est la plus sensible des peines. Je n'eus pas plutôt dit à Atalide qu'un Vaisseau devoit partir pour Toulon, qu'elle me conjura d'en profiter pour la renvoyer en sa patrie. Je le lui promis, en commençant à préparer ce qu'il falloit pour ce voyage, & les présens que je comptois lui faire. Triste ministère pour un tendre amant ! Je donnai à cette chere Françoisse tout ce que j'avois de plus précieux en pierreries, & une somme d'argent assez considérable, pour secourir sa déplorable famille. Quel jour que celui qui précède le moment d'u-

ne séparation si cruelle ! Mes yeux voyoient Atalide pour ne la plus revoir. Cette seule idée me faisoit frémir : tous mes sens se glaçoient , & je tombois sans force aux genoux de mon Esclave. Vingt fois je fus tenté de rétracter la parole que je lui avois donnée ; mais la crainte de lui déplaire , & le plaisir de faire son bonheur , me rendoient bientôt ma première générosité. Quoique transportée dans des climats éloignés , me disois-je , je regnerai toujours sur son cœur. Après ce que je fais pour elle , pourroit-elle ne pas m'aimer ? Si je la retiens , elle me hâira sans doute. Quoiqu'il m'en puisse coûter , dois-je balancer entre son amour & sa haine ? Puisse-t'elle me regretter quelque jour ! Je serai trop heureux.

Que les heures s'écoulent rapidement dans ces fortes de situations ! Il me sembloit que la nuit , plus prompte qu'à son ordinaire , se hâtoit de répandre ses voiles. A peine le soleil fut-il couché , que je retournai vers Atalide , que j'avois quittée pour quelque tems. Quelle entrevüë ! C'étoit le lendemain

que je devois la quitter pour toujours. J'entrai dans son appartement en gémissant & pénétré de la douleur la plus vive. Mes yeux fixés en terre n'osoient regarder cette tendre Esclave. Enfin un de mes regards échappé tomba sur elle. Cette aimable fille couchée négligemment sur un lit, soutenant sa tête d'une main, fondoit en larmes. Je m'approchai, sans être apperçu, pour écouter ce qu'elle disoit tout bas. Elle s'entretenoit du bonheur de sa sœur Emilie, demandoit à son Dieu de nouvelles forces pour me quitter sans regret. Grand Dieu, disoit-elle, vous seul connoissés l'amour que j'ai pour Achmet & la grandeur du sacrifice que je vous fais. Achevez votre ouvrage. Dieu d'Emilie, & qui futes le mien, daignez le devenir encore. Enlevez-moi promptement d'un lieu où tout me parle d'un Maître chéri & d'un amant trop aimé. Ne l'offrez plus à mes yeux. Je sens ma foiblesse.

Quoi ! lui dis-je avec vivacité, en me jettant à son cou, quoi ! chere Atalide, vous ne voulés plus me voir ? Est-ce donc-là le prix de tant d'amour

que vous a marqué le tendre Achmet ? Je ne m'oppose point à votre départ. Partez ; vous le voulés , cela me suffit ; mais il me semble que je puis exiger de vous un peu de reconnoissance. Vous voulés m'abandonner , sans seulement me dire adieu. Hé bien , fuyez , cruelle , fuyez un malheureux qui voit naître votre bonheur de ses larmes. Cette Emilie , dont vous suivés si généreusement l'exemple , est moins ingrate que vous. Ce fut elle qui m'envoya prier de ne pas partir sans la voir. Les adieux qu'elle me fit furent des plus tendres : il m'en souvient encore.

Que vous êtes injuste , Seigneur , interrompit Atalide ! Quoi ! vous doutés de mon amour , vous qui en avés des preuves si sensibles ? J'aurois moins à pleurer , si je vous eûs moins aimé. Réduite par le sort à vivre dans un ferrail , si mon cœur se fut maintenu libre , forcée de vous obeir , je n'aurois pas été coupable ; mais hélas ! quand j'aurois été autant & plus libre que vous , mon cœur auroit toujours été votre Esclave. J'ai trop chéri des fers que vous me rendiés aimables ,

pour les voir briser sans regret. Dans la douleur qui m'accable ; j'ignore encore si ce ne sont point eux que mes larmes regrettent. Si vous me faites un crime des pleurs que vous faites couler , vous me rapellés l'exemple d'Emilie , qui demanda , dites-vous , à vous voir. Elle n'avoit pas , comme moi , à redouter votre présence. Je dois me défier d'une foiblesse que n'éprouva point ma vertueuse sœur , & dont j'ai plus de peine à me défendre que jamais.

En finissant ces mots , Atalide voulut baïffer son voile sur son visage ; mais je l'en empêchai , en la conjurant de ne pas me cacher des charmes que bientôt je ne pourrois plus contempler. Il fallut livrer un petit combat , dont je sortis heureusement victorieux.

Je soupai avec cette belle. C'étoit la dernière fois que je devois y manger. Quel triste repas ! Il commença par un morne silence , qui n'étoit interrompu que par des soupirs & des larmes , qui se mêloient aux liqueurs que nous buvions. Nos yeux , au défaut de nos voix , étoient chargés de la conversa-

tion. Que ne se dirent-ils pas ? Ils se fuyoient , & se recherchoient ensuite. S'étoient-ils retrouvés ? ils en venoient à de tendres reproches , que l'amour & les pleurs accompagnoient toujours.

Enfin , le repas fini , Atalide voulut demeurer seule. Je fis de vains efforts pour l'engager à me laisser passer la nuit avec elle : mes prieres furent inutiles. Je ne pus résister à ses larmes : il fallut la laisser , & me contenter de baiser sa main , qu'elle retiroit encore. A quelle extrémité me trouvai-je réduit , moi qui l'avois vuë mille fois prévenir elle-même mes desirs & me combler de ses careffes ! Je commençai à en connoître le prix plus que jamais. Quelle cruelle nuit ne passai-je pas ! Malgré tout ce que je souffrois , j'aurois voulu qu'elle eut toujours duré.

A peine le jour commença , que je maudis sa lumiere. L'arrivée du soleil fut le signal du départ d'Atalide. Accablé de tristesse , je me rendis dans son appartement. Elle n'étoit pas encore levée. Ma vuë l'effraya. Elle sauta hors de son lit , où elle s'étoit jet-

tée tout habillée. Allons, Achmet, me dit-elle, voici le moment redoutable : armez-vous de courage. Le Dieu que j'adore m'a donné des forces. Je ne suis plus cette foible Atalide, qui vous quittoit les larmes aux yeux ; mais, que dis-je poursuivit-elle ? je sens que mes yeux me trahissent ; quoi ? je pleure encore ? Adieu Achmet, ajouta-t'elle avec fermeté. Qu'on me conduise au port.

Elle finissoit ces mots, quand on vint avertir que le Vaisseau partiroit dans une heure. J'y avois envoyé dès la veille les présens que je faisois à cette Françoisse : il ne me restoit plus qu'à l'y conduire elle-même. Elle fut faire ses adieux à toutes ses compagnes, qui la quitterent les larmes aux yeux. Quel spectacle attendrissant pour moi ! L'aimable Thérèse parut la moins sensible, soit que, nouvellement arrivée, elle ne se fut pas encore liée avec Atalide d'une amitié assez forte, ou qu'un peu jalouse, elle vit avec une joie secrète partir celle qui auroit pu lui disputer mon cœur. Atalide l'embrassa, en lui faisant de moi le

portrait le plus avantageux , & finit par lui raconter toutes les bontés que j'avois eues pour elle. Achmet , lui dit-elle , est le plus tendre des hommes : la vertu la plus farouche s'adoucit avec lui. Il m'avoit achetée , il est vrai , comme Esclave ; mais il a vécu avec moi comme avec une tendre Epouse. Si j'entrai dans son ferrail en pleurant , je le quitte de même. Adieu , aimable compatriote , puisse le Ciel parler à votre cœur comme au mien ! Thérèse répondit ingénument , que pour le présent elle ne connoissoit pas de plus grand bonheur que celui de faire ma félicité , qu'elle en feroit toute son étude , trop charmée de pouvoir me rendre heureux ; qu'elle souhaitoit cependant pouvoir imiter quelque jour son généreux exemple.

Ces deux charmantes filles s'embrassèrent tendrement & se séparèrent. L'heure fatale approchoit. Tremblant & accablé de douleur , j'avois à peine la force de conduire Atalide par la main à la porte du ferrail. En traversant son appartement , tant de fois témoin de nos plaisirs , mes forces m'a-

bandonnerent , & je tombai évanoui à ses pieds : mes yeux mourans lui disoient que j'expirois d'amour pour elle. Aussi foible que moi , elle se précipita dans mes bras , & collant son visage sur le mien , elle rappelloit mon ame fugitive. A sa voix , mes esprits se réveillèrent. J'appellai Atalide à haute voix , ignorant que j'étois avec elle. Bientôt je la revis encore. Elle avoit la tête renversée sur ma poitrine & les yeux levés vers le Ciel. Revenu , comme d'un profond assoupissement , je ne pus me résoudre à abandonner tant de charmes. Je me sentis tout d'un coup agité de la passion la plus violente. Je ne fus pas maître de modérer mes transports , d'autant plus vifs , que mon cœur me disoit que dans un moment je ne pourrois plus les satisfaire. Aveuglé par l'amour , je n'écoutai rien ; ma passion devint fureur. En vain Atalide eut recours aux larmes & aux promesses que je lui avois faites la veille ; je fus insensible à tout : j'en vins jusqu'à lui reprocher son ingratitude. De quoi un amant furieux n'est-il pas capable ?
La tendre Atalide , interdite & confu-

se , baïssoit les yeux. Je me saisis de ses mains tremblantes , sans oser la regarder. Mes reproches la déconcertèrent si fort , qu'elle ne me répondit pas un mot. Je la relevai ; mais à peine eut-elle fait quatre pas , qu'elle tomba prête à expirer de foiblesse , & moi d'amour. Nos regards se confondirent ; nos lèvres se collèrent les unes contre les autres ; nos bras s'entrelacèrent : j'oubliai mes sermens. Atalide ne m'en fit pas ressouvenir : peut-être en ce moment oubliat-elle elle-même ce qu'elle avoit exigé de moi , pour se livrer à mes transports avec plus d'ardeur que jamais. Quoiqu'il en soit , je fus heureux. Mais pouvois-je l'être long-tems ? Bientôt les pleurs d'Atalide recommencerent , & se réveillant , comme d'un profond sommeil , elle éclata en reproches contre moi.

Je me jettai à ces pieds , en la conjurant de me pardonner une faute commise par un excès d'amour. J'obtins ma grace. Qu'un coupable a-t'il à craindre , quand l'amour le fait regner sur le cœur de son juge ? En vain je voulus encore donner matière à un nouveau pardon ,

j'en fus repouffé si vivement que j'en fis un sacrifice à Mahomet.

Atalide ne voulut pas demeurer plus long-tems feule avec moi : elle appella les Esclaves que je lui avois donné pour l'accompagner & la servir pendant la route , & pleine de fermeté , elle marcha avec eux droit au Port. Je la suivis jusqu'au Vaisseau qui devoit la porter. Elle y monta généreusement , en s'appuyant sur mon bras , & disparut à mes yeux , en me jettant un tendre regard , qui fut le dernier. On n'attendoit qu'elle pour partir. A peine eut-elle mis le pied dans le Vaisseau qu'on mit à la voile. Je demurai immobile sur le rivage , les yeux fixés sur le Bâtiment qui m'enlevoit ce que j'avois de plus cher au monde. G'en est donc fait , m'écriai-je dans le desespoir qui m'animoit , c'en est donc fait , je ne la reverrai plus cette Esclave adorable , qui faisoit depuis tant d'années la douceur de ma vie ! Un Dieu jaloux me l'enleve. Que ma générosité me coûte cher !

De retour chez moi , je m'enfermai dans mon ferrail , où je demurai deux jours entiers sans voir personne , insen-

sible à tous les plaisirs & en proie à la douleur la plus amère.

Je me rendis enfin auprès de Thérèse, qui par toutes sortes de caresses essaya de soulager mes peines. Cette tendre fille mérite par ses soins de remplacer Atalide dans mon cœur. J'ai commencé par lui donner son appartement, qui est le plus commode, & celui destiné à l'Esclave qui m'est la plus chère. Flâtée de cette préférence cette aimable fille m'entretient sans cesse du bonheur qu'elle a eu de me plaire à Paris & de me suivre à Constantinople. Nous parlons souvent de la France, qui m'est toujours chère puisqu'elle vous possède, belle Marquise, & qu'elle va encore posséder ma chère Atalide, qui doit vous visiter à son passage à Lyon. Daignez, Madame, lui servir de protectrice dans un Pays où elle n'auroit besoin que d'elle-même, si le mérite suffisoit pour s'y faire estimer. Votre naissance vous y donne un rang que toute votre vertu n'auroit pu vous y procurer : vous le sçavés, & vous me l'avez dit cent fois, que le crime y est plus honoré que l'innocence.

Quoiqu'Atalide sorte d'un ferrail , je ne crains pas de la comparer à ce que la France a de plus vertueux. Son cœur fut à mon égard plus tendre que criminel. J'ose , Madame , vous l'offrir pour amie. La distance de vos conditions ne doit pas y apporter d'obstacle : elle s'approche autant de vous par ses sentimens nobles & généreux , qu'elle s'en éloigne par sa naissance. Qu'importe en quel rang le sort l'a fait naître ? Elle peut les honorer tous.

J'espère , Madame , que vous me sçaurés gré du présent que je vous fais. Vivez ensemble. Empêchez-là , s'il est possible , d'aller se renfermer dans un Cloître pour le reste de ses jours. Elle a dequoi ne pas vous être à charge : mes présens l'ont mise en état de se passer de tout le monde , & je suis prêt de lui en faire de nouveaux , encore plus considérables que les premiers , sans rien exiger d'elle qu'un peu de part dans son cher souvenir. Je vous demande la même grace , Madame. Pourriez - vous la refuser à Achmet ? Vous êtes trop généreuse & trop tendre. Vous n'ayés à me reprocher qu'un

excès d'amour , faute bien pardonna-
ble. Que n'ai-je le cœur moins sensi-
ble ? Je ne vous aurois peut-être pas
déplu , & je regretterois moins Atali-
de. Puiffe-t'elle être heureuse ! Pour
moi je ne le serai jamais , puisque je
ne suis pas l'auteur de sa félicité. Le
plus grand plaisir dont jouisse un ten-
dre amant est de faire le bonheur de
celle qu'il aime. Je n'en connois pas
au dessus.

Ce que Dely vient de faire pour sa
Zulime prouve , Madame , que je ne
suis pas le seul Turc généreux. Comme
vous connoissés ces amans , dont je
vous ai déjà parlé tant de fois , peut-
être ne ferez-vous pas fâchée de sçavoir
leur sort. Dely ne s'est point laissé
éblouir par les emplois brillans dont
il a trouvé son pere revêtu à son re-
tour : toujours constant pour sa Zuli-
me , il l'a tirée du rang de ses Escla-
ves pour en faire son Epouse. Ils vi-
vent ensemble dans l'union la plus
parfaite.

Sans vouloir diminuer le prix de la
générosité de mon ami , je puis dire
qu'elle lui coûte moins que la mienne.

Le cœur peut former aisément le projet de s'unir à ce qu'il aime : pour l'exécuter , il ne se fait point de violence ; mais qu'il est difficile de le déterminer , ce même cœur , à se priver pour toujours de ce qu'il a une fois sçu charmer ! Je le sçai mieux qu'un autre : j'en ai fait la triste expérience. J'abandonne Atalide. Quel sacrifice ! J'en frémis encore. Quoi ! je ne la reverrai plus , & j'ai eu la foiblesse d'y consentir ?..... Que ce soit vertu, ou foiblesse , c'en est fait ; il n'est plus tems ; Atalide ne vît plus pour moi. Puisse quelque vent favorable à mes vœux la ramener dans le port de Constantinople. Dieu jaloux , qui me l'as ravie , ne l'offre jamais à mes yeux ; je ne lâcherois plus ma proie : tout mortel que je suis , je te serois un rival redoutable. Mais , hélas ! tu triomphes. Que ne me ravissois-tu ma vie , en m'enlevant ce qui en faisoit le bonheur ? Je te donne Emilie , & tu m'enleves Atalide. Est-ce ainsi que tu récompense la vertu ?

Marquise aussi vertueuse qu'aimable , vous la verrés cette chere Atali-

de : peut-être même l'avez-vous déjà vuë au moment que vous recevés ma lettre. Que vous a-t'elle dit d'Achmet? A-t'elle prononcé son nom avec joie? M'a-t'elle oublié pour toujours? Non, son cœur est trop tendre. Si elle pouvoit me regretter & revenir!..... Vain espoir, qui ne fait qu'accroître mes maux. Faut-il que le seul remède que j'y sçache, soit de ne plus parler de ce que j'aime! Il faudroit aussi n'y plus penser; mais il faudroit n'avoir jamais vu Atalide.

R É P O N S E

*De Madame la Marquise de Chamber-
tin à Achmet Dely-Azet, Bacha à
trois queuës.*

JE vous ai permis, il est vrai, de m'écrire; c'est un effet de mon imprudence; mais je ne vous ai pas promis de réponse: cependant, comme de vastes mers nous séparent, & que je me trouve à l'abri de votre témérité, je ne puis vous refuser une lettre. Heureuse si je n'eusse jamais eu avec

vous que ce commerce innocent ! je ferois plus tranquille , & j'aurois moins de larmes à donner à ma foiblesse. Sans doute que j'eus ma place dans le récit que vous fites de vos amours aux compagnons de votre voyage. Il me semble vous entendre y rappeler avec plaisir votre triomphe & ma honte. Je croyois les Turcs plus discrets. Applaudissez-vous de ma défaite. Si vous pouviés voir les regrets qu'elle me coûte encore chaque jour, peut-être que votre victoire vous paroîtroit moins flâteuse.

Tirons le voile sur ce moment malheureux , dont mes pleurs ne me laisseront jamais perdre le triste souvenir. Par quel charme secret faut-il que vous me soyés encore cher , vous que je devois hair ? Mais pourquoi vous parler de moi , quand je n'avois pris la plume que pour vous entretenir de votre chere Atalide ? Je l'ai vuë , cette aimable Françoise, que vous m'offrés pour amie : nous mêlions nos pleurs ensemble au moment que je reçus votre lettre. Si la difference de nos conditions semble s'opposer à l'union de nos cœurs , d'autres raisons nous engagent à nous aimer.

Les amis que nous donne la fortune sont moins tendres que ceux que les mêmes malheurs réunissent. Toutes les deux, victimes de votre passion, & conservant encore pour vous le souvenir le plus tendre, malgré notre repentir, pourrions-nous ne pas être liées de l'amitié la plus étroite? Nous nous disputons quelquefois la gloire de vous avoir le plus aimé. Atalide prétend l'emporter sur moi; mais c'est à regret & par complaisance que je lui cède. Que nous sommes bien partagées de la foiblesse de notre sexe! Nous pleurons notre honte, & nous voulons nous en faire un trophée. L'amour est-il donc un mal incurable, & n'en peut-on guérir entièrement?

Je n'avois pas besoin de votre lettre pour m'engager à retenir Atalide avec moi: il ne falloit que me procurer le bonheur de voir cette aimable fille. Que vous étiez heureux de posséder un semblable trésor! Je vous pardonne les larmes que vous coûte son départ: la perte que vous faites est irréparable. Atalide fût-elle sans belles qualités, elle vous est chère: ce seul motif me

l'a rendue précieuse ; mais , que dis-je ? ne vous donnerai-je jamais que des marques de ma foiblesse ? Mere de famille , est-ce donc-là l'exemple que je dois donner aux enfans qui m'entourent ? De quel front puis-je chaque jour prêcher la vertu à ma fille , quand , plus sage que moi , l'innocence de sa vie me reproche sans cesse la honte de la mienne ? Sans vous , Achmet , fidelle aux cendres de mon Epoux , je n'aurois rien à me reprocher. Pourquoi futes vous si généreux ? Pourquoi fus-je si reconnoissante ? Que ne me laissiez-vous périr de misère ? Que ne vous ai-je laissé plutôt périr d'amour ? Foible contentement. Que nous restet-il de ce plaisir passager ? A vous l'idée affreuse d'avoir deshonoré une femme vertueuse , & à moi des larmes que le tems n'a pu encore sécher.

J'ai reçu cependant avec joie les présens que vous m'envoyés. Sensible à votre tendre ressouvenir , comptez que je ne vous oublierai jamais. Tant que de si vastes pays nous sépareront , je puis vous aimer & m'entretenir avec vous sans crainte. D'ici je me

sens forte : je ne vous trouve qu'aimable : j'oublie que vous êtes un homme dangereux.

Je viens de recevoir une lettre de Madame de Corcelange , mon amie. Elle se plaint fort de son cher Dely , votre parent , que vous m'avez amené plusieurs fois. Elle auroit fort souhaité le retenir à Paris. Voici en quels termes s'explique cette tendre affligée. Faites-en part à son fils.

» Il est enfin parti , Madame , ce
 » Turc aimable , que je caressai si sou-
 » vent en votre présence , ce fils que
 » j'aimois plus que moi-même. L'em-
 » pressement de revoir son pere l'a ren-
 » du insensible aux prieres & aux lar-
 » mes de sa mere : rien n'a pu le rete-
 » nir. Je mourrai contente cependant,
 » puisque j'ai pu embrasser une fois en
 » ma vie ce tendre fruit de mes pre-
 » mieres amours. Que ne puis-je avoir
 » rendu le dernier soupir dans ses bras !
 » Témoin de ma mort , il l'auroit ap-
 » prise à Muley , que je ne reverrai
 » jamais. Il m'auroit pleurée ; car il
 » est tendre , Madame. Il me souvient
 » encore du jour qu'il me rendit sensi-

» ble. Hélas ! il ne m'en reste que ce
» triste souvenir : pourquoi me le rap-
» peller ? Dely vous a-t'il été voir en
» passant à Lyon ? Je le lui avois re-
» commandé , & il me l'avoit pro-
» mis , &c.

Toutes les fois que je pense à Madame de Corcelange & à son fils , je tremble pour moi. Grand Dieu ! que deviendrois-je , cher Achmet , si j'avois le même malheur ?..... Quoi ! il faudroit aussi me priver pour toujours de la vuë d'un enfant qui n'auroit point de part au crime qui l'auroit fait naître ? Je frémis à cette seule pensée. Puisse ma faute être ensevelie dans un éternel oubli ; car à qui confierois-je mon secret , & un dépôt si précieux ? Que vous seriez cruel , Achmet , de m'avoir si peu épargnée dans le moment fatal que je vous donnai tant de preuves de ma foiblesse ! Fasse le Ciel qu'il n'en naisse point de fruit qui puisse me la reprocher toute ma vie. Je l'espère ; un tems assez considérable s'est déjà écoulé sans aucune marque sensible : jusqu'à présent mes remors seuls me reprochent mon crime.

Adieu, cher Achmet, Je suis peut-être une imprudente de vous écrire. Si c'est une faute, c'est la dernière que je commets à votre égard. Adieu donc pour la dernière fois; adieu le plus aimable des mortels. Je vais travailler à vous oublier. Heureuse, si je puis en venir à bout! Adieu.

LETTRE D'ATALIDE
A ACHMET DELY-AZET,
Bacha à trois queues.

JE serois indigne de tous les bienfaits que j'ai reçus de vous, cher Achmet, si je ne vous en témoignoïs pas ma reconnoissance. Elle est des plus vives. Enfin le sort m'a rejointe à ma chere Emilie, & c'est du fond de ma solitude que je vous écris. Rien n'a pu modérer mon ardeur. J'ai déjà pris le voile sacré des Vierges, Epouses du Dieu qui me soutient dans ma carrière. Je triomphe des foibleſſes de mon cœur; & l'habit blanc que je porte me fait oublier que j'ai perdu mon innocence. Puiffe le Dieu que je ſers l'oublier auſſi.

A quoi avez-vous pensé d'écrire à Madame de Chambertin de me retenir auprès d'elle ? J'ai résisté à vos prières & à vos larmes : comment avez-vous cru que je céderois aux siennes ? Ne m'êtes-vous pas plus cher que tout le monde ensemble ? Le Ciel m'est témoin que si j'avois pu vivre avec vous sans crime , j'y ferois encore : oui , Achmet , si j'osois regretter mon esclavage , peut-être aurois-je la foiblesse de pleurer mes fers rompus.

Croiriez-vous que la vie que je mène en France dans un Monastère diffère bien peu de celle que je menois avec vous ? Que voyois-je dans votre ferrail ? Un grand nombre de jeunes filles aimables se disputent la gloire de vous aimer le plus , & occupées sans cesse du bonheur de plaire à leur cher Maître. Nous avons ici les mêmes occupations. L'amour occupe tous les momens de notre vie : il ne fait que changer d'objet. Ici nous suivons à peu près la même règle que dans vos ferrails : nous avons également un Maître à servir.

A peine sommes-nous éveillées, que

nous devons penser à lui. Sorties du lit, notre premier soin est de l'aller visiter en corps, en nous prosternant à ses pieds. Il daigne nous écouter avec bonté, non point comme ses Esclaves, mais comme ses chastes Epouses : il nous donne même à toutes un nom si doux. Il préside sans cesse à nos actions : il ne nous perd jamais de vuë. C'est lui-même qui nous enflamme du pur amour que nous avons pour lui : il échauffe nos cœurs de cette douce tendresse qui fait chérir les larmes que l'on répand. En un mot, il est notre Amant, notre Epoux, & notre Pere. Nous l'offensons chaque jour, & chaque jour il nous pardonne. Il se contente de notre repentir : il a pitié de notre foiblesse ; & je ne l'aimerois pas, Achmet ? Je serois bien ingrate. Je vous ai sacrifié mon cœur, & toutes mes pensées ; mon-corps même fut esclave de vos desirs. Tandis que je fus à vous, j'ai changé de Maître : un Dieu vous a succédé. Ferois-je moins pour lui que je n'ai fait pour vous ? Ce seroit être injuste. Toutes mes pensées s'élevent à présent vers le Ciel. Mon cœur y seroit

roit aussi tout entier, si vous ne le retiéssiez attaché à la terre. Oui, mes yeux se tournent encore quelquefois du côté de Constantinople, & souvent les larmes que je crois donner au souvenir de mes desordres passés, ne coulent que pour vous. C'est ainsi que je m'abuse souvent, & que j'ai peine à démêler les sentimens de mon cœur. Quand je crois que Dieu l'occupe entièrement, & que j'y descends un moment avec lui, je suis toute étonnée de vous y appercevoir encore tendre & respectueux. Combien de fois il m'a semblé y entendre votre voix !

Dans ces momens critiques, foible, timide, je vole aux pieds des Autels ; je les tiens embrassés, & le Dieu que je sers ne m'abandonne pas. Bientôt, par sa suprême puissance, une douce joie & une tranquillité parfaite s'emparent de tous mes sens. Je vous regarde alors, Achmet, du haut du Ciel. Je contemple avec force toute ma foiblesse passée. J'en rougis. Mais quand, pleine d'une tendre compassion, je veux revenir à vous pour vous entraîner après moi, mon cœur reste si fort

attaché au vôtre, que j'ai peine à m'en dégager moi-même. C'est ainsi que le Dieu que j'adore multiplie mes victoires en multipliant mes combats. Il permet quelquefois que je vous regrette & que je retourne à vous, pour me procurer le mérite de lui offrir chaque jour le sacrifice de mes plus chers desirs. Au milieu de toutes ces agitations, mon cœur est toujours content. Pense-t'il à vous ? il est heureux : Dieu l'appelle-t'il à lui ? il gémit de ses fautes, avec joie & avec confiance. Est-il dans vos fers ? il s'y plait : les voit-il brisés ? il en rend grâces à celui qui le fait triompher.

Il est juste de vous rendre compte de l'usage que j'ai fait des présens dont vous m'avez comblée. Je vous dois aussi un petit récit de ce qui m'est arrivé depuis mon départ de Constantinople.

Vous sçavez qu'à peine je fus entrée dans le Vaisseau, qu'il mit à la voile. On me conduisit dans la chambre qui m'étoit destinée. Je m'y enfermai aussitôt pour m'abandonner aux larmes. Je voyois à regret fuir devant

moi ces rivages heureux que vous m'avez rendus si chers : mes yeux & mon cœur y demeuroient attachés. Ils disparurent enfin ces bords chéris : en vain ma foible vuë les cherchoit encore. Les tours de Constantinople s'étoient confondues dans les mers : je ne voyois plus que le Ciel & l'eau. J'avois oublié le Dieu de mes Peres. Il me rendit , pour mon supplice , ce même amour qui avoit fait tous mes plaisirs. Je me sentis tout d'un coup brûler pour vous de la passion la plus violente. Dans mon desespoir , je souhaitai mille fois être dans vos bras : je regrettai vos caresses. Je vous appellai à haute voix , comme une furieuse. Quoi ! je ne vous reverrai plus , cher Achmet , m'écriai-je dans les transports de la passion la plus vive ! C'est donc pour toujours que je vous perds ! Mourons , il est tems , puisque je ne vis plus pour vous.

Je serois morte en effet de douleur ; mais Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il veut sauver. Il rendit bientôt le calme à mon ame agitée : mes larmes disparurent. Je demurai moi-même surprise de ma tranquillité. Mes pre-

miers soins furent de lui en rendre grace. De nouvelles forces se joignirent à celles que j'avois déjà reçues. J'étois une autre personne. Je regardois indifferemment les divers pays que nous côtoyons, & j'en vins jusqu'à dire d'un œil sec : là est la Turquie..... Enfin, après une navigation des plus heureuses, nous arrivames à Toulon, d'où je me rendis à Lyon.

C'est-là que j'eus le bonheur de voir l'aimable Marquise de Chambertin. Par l'amitié qu'elle m'a témoignée, à votre recommandation, je juge de celle qu'elle avoit pour vous. Avec quelle ardeur ne me demanda-t'elle pas des nouvelles de son cher Achmet? La joie étoit peinte dans ses yeux quand je lui en parlois, & la tristesse lui succédoit bientôt, quand je cessois de l'en entretenir. Cette Dame me félicita sur le bonheur que j'avois eu de vous fixer, & de vivre si long-tems sous votre aimable puissance. Achmet, me dit-elle, m'a souvent entretenuë à Paris de sa chere Atalide; & par tout le bien qu'il m'en dit, il me fit souvent désirer de vous voir. Je ne croyois

pas , ajouta-t'elle , que la chose fut possible. Je n'avois nulle envie de passer à Constantinople. Hé , comment pouvois - je m'imaginer que vous reviendriés jamais en France ? Quand j'aurois pu me persuader qu'un repentir vous y eut rappellée , le moyen de croire qu'Achmet , dont vous dépendiés entièrement , y eût consenti ? Ce n'est pas , poursuivit-elle , qu'il ne soit le plus généreux des hommes : j'en ai des preuves qui ne me permettent pas d'en douter. Dans un tems où tout étoit contre moi , jusqu'à mes proches , il m'a sécouruë sans me connoître.

Madame de Chambertin finit par me conjurer de demeurer avec elle le reste de mes jours , en me montrant la lettre que vous lui écrivies à ce sujet ; mais la voix qui parloit à mon cœur m'appelloit ailleurs. Je ne demeurai que peu de jours à Lyon , où je pris la Diligence pour Paris.

Je revis enfin les rives de la Seine. Je ne sçais quel charme secret s'empare de tous nos sens à l'approche du lieu qui nous a vu naître , & qui renferme nos parens. Plus j'approchois de

Paris, plus ma joie redoubloit, & mon cœur s'abandonnoit à des transports que je n'avois pas encore éprouvés.

J'arrivai enfin dans la maison de ma mere, que je trouvai travaillant avec Eloïse, l'aînée de mes sœurs. Quelle tendre entrevuë ! Qui pourroit peindre la vivacité de la joie & de l'amitié que nous nous témoignames de part & d'autre ? Ma mere revoyoit une fille qu'elle aimoit ; & à qui elle devoit tout ce qu'elle tenoit de vous. Il n'en étoit pas de même d'Eloïse. Réduite à un état misérable, elle voyoit avec peine une cadette encore passable, & capable de lui enlever ceux qui conservoient quelque bonté pour elle. Outre cela, je paroissais dans une situation plus brillante que la sienne. C'étoit assez pour lui déplaire. On n'aime pas à être humilié. Elle n'ignoroit pas les bontés que vous aviez eues pour moi. Le premier de ses regards me dévoila tous ses sentimens, sans y faire beaucoup d'attention. Je me jettai avec vivacité au cou de ma mere, qui me reçut dans ses bras avec des transports de joie qu'on ne peut exprimer. Quoi !

je te revois , chere Atalide , me dit-elle ? Que de larmes tu m'as couté ? Par quel bonheur jouis-je du plaisir de t'embrasser ? Est-ce Achmet qui te ramene ? Hélas ! ma tendre mere , lui répondis - je , permettez - moi de me livrer un moment toute entiere au bonheur que j'ai de vous serrer entre mes bras : nous parlerons d'Achmet une autre fois. Qu'il vous suffise de sçavoir qu'il est le plus généreux des hommes , & que ce qu'il vient de faire pour moi efface tout ce qu'il a déjà fait.

Après les démonstrations de l'amitié la plus parfaite , je demandai des nouvelles d'Emilie & de Lucile. J'appris que la premiere étoit plus contente que jamais dans sa vocation , & que la seconde , entierement consacrée à l'amour , n'étoit occupée que de ses mystères. J'applaudis à l'heureux sort de l'une , & je donnai des larmes à celui de l'autre. Vous pleurés , me dit Eloïse : sont-ce les douceurs qu'Achmet vous faisoit goûter en Turquie que vous regrettés ? L'âge nous rend toutes deux , je le vois , le triste exemple de l'inconstance des hommes. C'est ainsi

que mon aînée tâchoit de rapprocher mon âge du sien , & regardoit comme déjà arrivé ce qu'elle avoit souhaité d'abord. Non , lui dis-je , je n'ai point à me plaindre d'Achmet. Si j'étois ambitieuse , les présens dont il m'a comblée à mon départ me mettroient en état de me passer de tout le monde ; mais je ne viens en France que pour me consacrer à Dieu. C'est , reprit-elle avec un souris malin , c'est le parti que prennent d'ordinaire les filles qui ont passé , comme nous , leur jeunesse dans les plaisirs ; car ne vous imaginez pas que je croye que votre Turc , tout généreux qu'il est , vous ait tant aimée inutilement. En vain il nous a dit qu'il n'avoit que de l'estime pour vous : sa foiblesse ici pour le sexe prouve assez celle qu'il a eue à votre égard. Achmet n'est pas homme à vous renvoyer comblée de ces beaux présens , sans vous les avoir fait acheter : je le connois. Quoiqu'il en soit ma sœur , lui dis-je , je n'aurois que suivi votre exemple. Suivez maintenant le mien , & venez rejoindre Emilie. J'ai plus qu'il ne faut pour vous & pour moi.

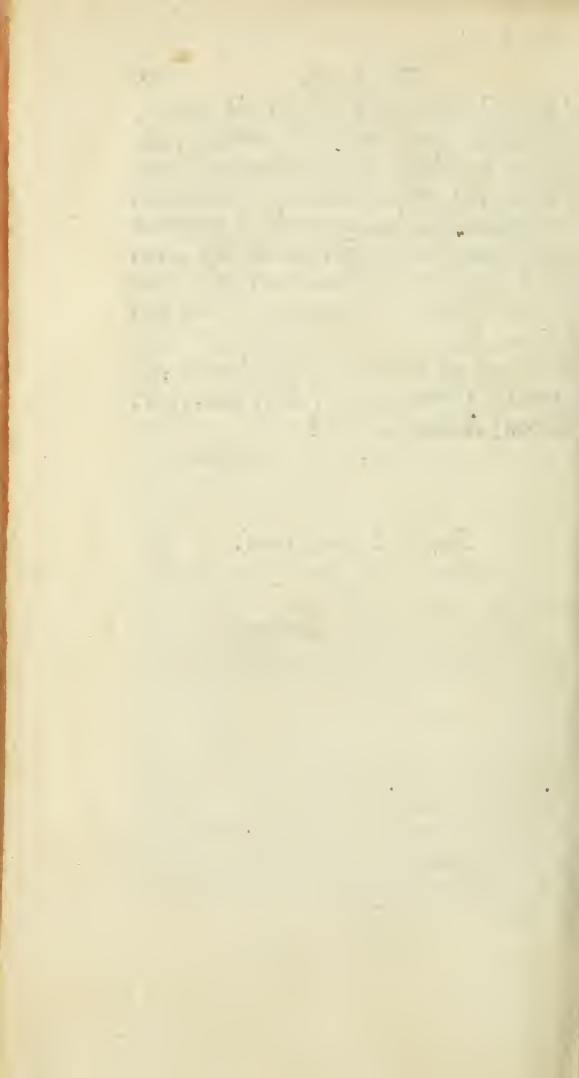
Eloïse, qui manquoit des choses les plus nécessaires, frappée de ce discours, garda un moment un profond silence, poussa des soupirs, & laissa tomber quelques larmes. Je redoublai mes offres & mes prieres. Dieu seul, lui dis-je, ne peut nous tromper; daignez écouter sa voix qui parle au fond de votre cœur: c'est lui, ma sœur, qui veut y regner. Montrons-nous dignes d'un Epoux si aimable, que nous avons si cruellement abandonné. Retournons dans son sein avec confiance, & disputons-nous le bonheur de l'aimer le plus. Je n'en dis pas davantage. Dieu acheva le reste. Eloïse en un moment parut une autre personne. Elle effuya ses pleurs, & se jettant à mon cou avec vivacité; chere Atalide, me dit-elle, marchez devant moi; je vous suis. Courons adorer ce Dieu si long-tems négligé. L'appui des hommes n'est que foiblesse.

Eloïse me suivit en effet quelques jours après au Couvent de..... Le reste de vos présens, cher Achmet, a servi à marier Lucile, la dernière de mes sœurs. Unie à un Epoux qu'elle

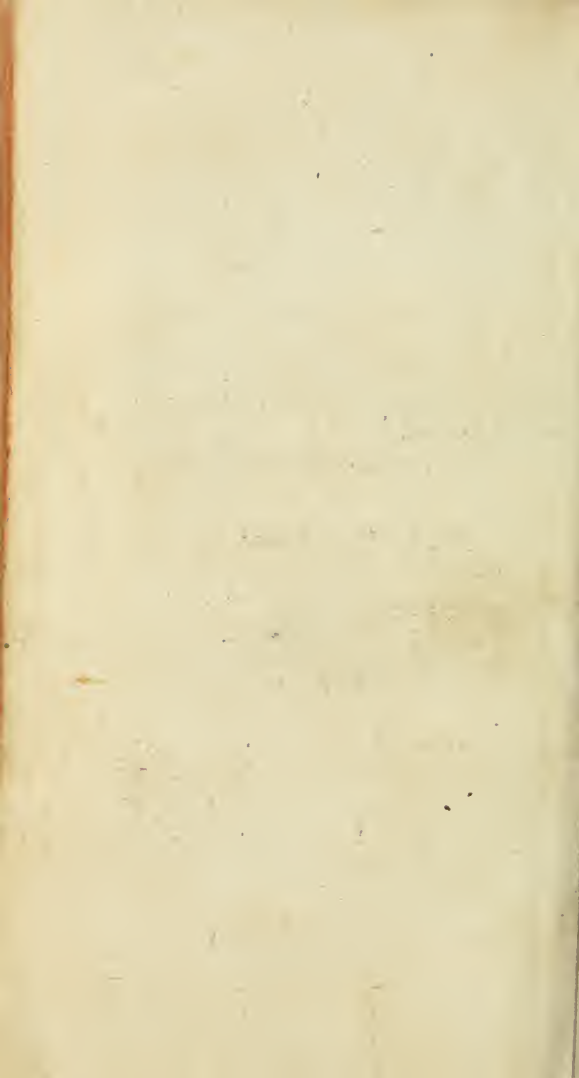
aime , elle passe tranquillement ses jours avec ma mere , dans une heureuse abondance , qu'elles tiennent de vos bienfaits.

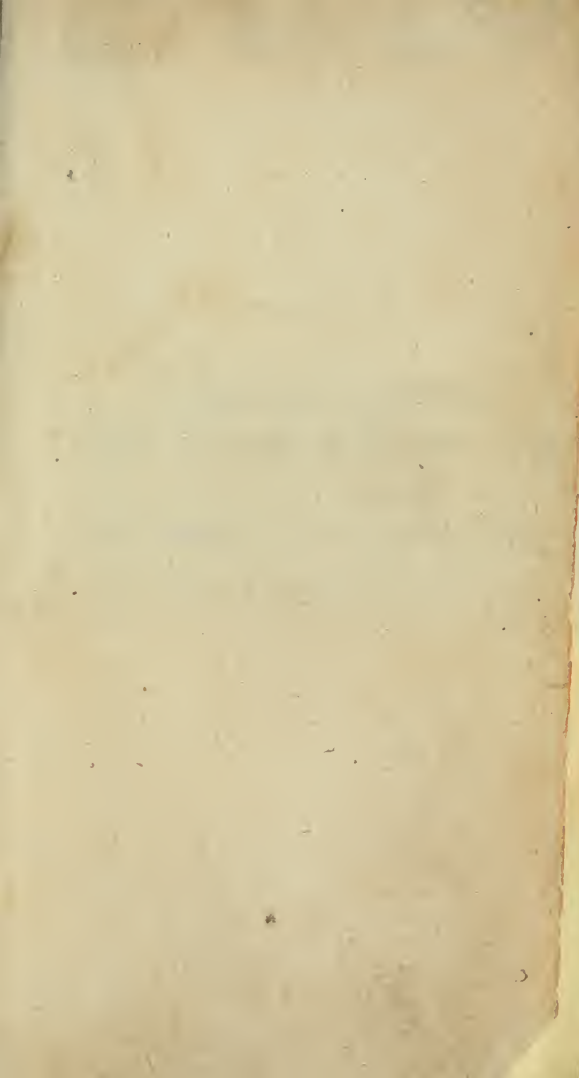
Voilà l'histoire de ma déplorable famille. Il ne me reste plus qu'à vous dire un adieu éternel. Triste mot à prononcer pour une tendre amante. Quoi ! je ne vous reverrai plus , cher Achmet ? Je ne jouirai jamais de votre aimable présence ? Les jours , les mois , les années s'écouleront sans que j'entende prononcer votre nom ? Je ne vous écrirai plus , & je ne recevrai plus de vos cheres nouvelles ? Que de larmes vous m'avés déjà coûté ! Seigneur ! aurai-je la force de n'en plus répandre ? Mais , hélas ! elles baignent encore la Lettre que je vous écris : jamais je ne les vis couler avec tant d'abondance. Mon cœur & mon ame voudroient se coller avec elles sur ce papier , qui doit passer entre vos mains. Pourquoi ne puis-je y imprimer que mes lèvres ? Portez-y les vôtres , Seigneur , & baissez du moins les larmes que vous m'arrachés , au défaut de l'infortunée qui les verse. Mais , que dis-je ? infortunée : ai-je donc dé-

jà oublié que je ne fus jamais si heureuse ? Grand Dieu ! si vous ne me soutenés, l'amante va reparoître. Où suis-je ? Pourquoi mes pleurs redoublent-ils ? Je ne me reconnois plus. Mon cœur est plus sensible que jamais. Cher amant, puisque je ne dois plus te revoir, qu'il me soit du moins permis de te dire que je t'aime plus que que ma propre vie. Cet habit, ce voile sacré, ce bandeau, cette cellule, tout me dit que je ne suis plus à toi. De tous tes dons, il ne me reste que ton portrait : non, Achmet, je n'ai pas encore eu la force de m'en défaire. Il est présentement devant mes yeux : je le touche. En quelles mains le remettrai-je ? Un autre que moi auroit un bien si précieux ? Non, ce n'est qu'à toi, cher Achmet, que je puis te rendre toi-même : je vais l'enfermer dans cette Lettre, que je trace d'une main tremblante. Puissent, avec cette image de ce que j'aime, m'abandonner tous mes chagrins. C'en est fait ; je le vois, je le baise pour la dernière fois. Je ne vous retrouverai donc plus, Achmet, qu'au fond de mon cœur ? Mais, que dis-je ? n'ai-je pas encore pro-









B. e.

PQ
1985
G65A7

Godard d'Aucour, Claude
Mémoires turcs

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

